

L'Exécuteur [148]

– La filière de la mort

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LA FILIÈRE DE LA MORT

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LA FILIÈRE DE LA MORT



PROLOGUE

— Vous me payez un verre ?

Toby Lavek regarda à travers le brouillard de fumée bleue qui flottait à l'intérieur du Frog Pond Bar et vit, dans le miroir du bar, le reflet de la fille debout à son côté. Et, quand il tourna la tête, il put constater que c'était de loin la plus belle femme de l'endroit. Sa robe, minuscule, épousait chaque courbe de son corps. Même dans la faible lumière, son bronzage profond irradiait, contrastant de façon spectaculaire avec ses cheveux blonds coupés ras.

— Ça vous prend toujours autant de temps pour vous décider ? demanda la blonde d'une voix enrouée par le tabac.

— Généralement... non, répondit Lavek.

Ce soir-là, il s'était déjà fait brancher par trois putes, deux femmes de passage dans la ville et qui cherchaient à passer un bon moment, et deux pêcheurs cajuns persuadés qu'ils le connaissaient.

Après une journée épuisante, il avait pensé que la taverne serait le parfait endroit où aller échouer.

Là, s'était-il dit, personne ne le connaîtrait, et la clientèle n'était pas du genre à parler politique.

— La journée a été dure ? demanda la femme.

Il y avait une trace d'accent dans sa voix, mais Lavek ne parvenait pas à déterminer d'où il provenait. La Nouvelle-Orléans brassait un nombre incroyable de dialectes et de cultures. Lavek vivait dans le coin depuis sept ans, assez pour être certain que cette femme n'était pas originaire de Louisiane ni même américaine, d'ailleurs.

— Pas mal de travail en retard, expliqua-t-il en souriant.

Il désigna le tabouret à côté du sien.

— Que voulez-vous boire ?

— Une bière fera très bien l'affaire.

Lavek attira l'attention du barman, lui montra sa propre bouteille, puis leva le pouce et le majeur. L'homme sortit deux bières du frigo, les décapsula et les posa sur le comptoir. Lavek paya aussitôt.

Quand la femme buvait, elle le faisait comme un homme. Lorsqu'elle reposa la bouteille de bière devant elle, celle-ci était déjà à moitié vide.

— Qu'est-ce que vous faites, comme travail ? demanda-t-elle.

— Je suis dans la politique.

— Je suis sûre que vous devez assurer. Vous êtes plutôt bel homme.

Lavek n'avait que vingt-sept ans, mais baignait dans le milieu politique depuis assez longtemps pour savoir que rien n'était jamais gratuit ni innocent – pas même un compliment. Il se demanda où la fille voulait en venir.

— Merci, répondit-il, laconique.

Elle sourit.

— Tu crois que je plaisante, n'est-ce pas ? Pourtant, je suis sincère. Et puis, c'est ce que nous sommes à l'intérieur qui compte vraiment, tu ne crois pas ? Au fait, je m'appelle Kaliope.

Lavek se présenta. Pour la première fois, il remarqua dans la semi-pénombre les yeux de la fille. Leur couleur était un mélange rare d'aigue-marine et de brun, et l'effet était fascinant. La conversation filait facilement entre eux, et Lavek se trouva si absorbé qu'il perdit la conscience du temps.

— J'habite pas très loin d'ici, dit finalement Kaliope. On pourrait aller y prendre un dernier verre.

Lavek accepta l'invitation, et ils quittèrent le bar. Dehors, l'air était lourd et chaud. Ils continuèrent à bavarder en chemin. Les bières que Lavek avait consommées, combinées à l'incroyable quantité de travail qu'il avait abattue au cours des dernières semaines, avaient raison de ses inhibitions habituelles. Très vite, il se retrouva en train de flirter avec la fille.

Au bout de cinq minutes de marche, Kaliope s'engagea dans une cage d'escalier plutôt sombre, et Lavek la suivit jusqu'à son appartement, au deuxième étage. Il entra sans aucune réticence. Le clair de lune éclairait faiblement le salon. Lavek pensa que la fille était encore plus séduisante ainsi, dans la semi-obscurité.

Sans même se soucier d'allumer une lampe, elle se tourna vers lui et passa les bras autour de son cou avant de l'embrasser.

Il sentit d'abord le goût de son haleine, légèrement alcoolisé, puis ce fut le contact de sa langue contre la sienne. Aussitôt, il posa la main contre un de ses seins.

— Tu dois être une sorcière, dit-il lorsqu'ils se séparèrent. Je ne crois pas qu'il me soit déjà arrivé de perdre mon contrôle comme ce soir.

— Je suis contente que ça te plaise, murmura Kaliope en souriant.

Lavek s'apprêtait à reprendre les choses là où ils les avaient

laissées, quand il sentit une piqûre, brève mais intense, au niveau de la nuque. Il se retourna. Deux hommes se tenaient derrière lui qu'il n'avait pas entendus venir. L'un d'eux avait dans la main une sorte de poinçon aux reflets métalliques.

— O.K., fit son copain. Il est bon.

Lavek éprouva un soudain vertige, sa vue se brouilla. Alors qu'il tentait d'atteindre Kaliope, il la vit qui l'observait avec détachement. Puis il tomba. Et tout devint noir.

Quand Lavek revint à lui, c'était le matin. Il avait la langue épaisse, la bouche sèche, les lèvres craquelées, et son corps n'était qu'une immense douleur. Alors qu'il bataillait pour y voir clair, la première chose qu'il remarqua fut les policiers en uniforme qui se trouvaient dans la pièce. Puis il vit le sang.

Il y en avait beaucoup, qui avait détrempé les draps blancs du lit sur lequel il était allongé.

— Merde ! fit un sergent aux cheveux grisonnants. J'aimerais bien coincer le fils de pute qui a fait ça et le buter !

— C'est encore ces saloperies de Haïtiens ! marmonna un autre homme. Ils s'infiltrèrent partout dans le pays.

Lavek vit que le flic s'activait pour détacher la paire de menottes qui le retenait à la colonne de lit en fer forgé. Cela lui fit horriblement mal, mais il n'eut pas assez d'air dans les poumons pour crier.

— C'est au moins le quatorzième cas du même genre dont j'entends parler.

— Le dix-neuvième, corrigea un autre flic. Et c'est pas les Haïtiens. À mon avis, c'est plutôt lié au vaudou. Qu'est-ce qu'ils ont pris, Frank ?

Le premier flic se pencha sur Lavek, qui suivit son regard et laissa échapper un cri étranglé. Une immense entaille couverte de sang coagulé courait tout le long de son côté droit.

— À première vue, je dirais que c'est un rein, répondit le flic. S'ils lui avaient pris autre chose, il serait déjà mort.

Son regard croisa celui de Lavek.

— Du calme, mon gars. Ça va aller. Une ambulance arrive.

— Bon Dieu ! fit un des autres flics en examinant le pantalon de Lavek.

Celui-ci s'aperçut qu'on lui en avait coupé les jambes sur toute leur longueur.

— C'est le beau-fils de Harris Mercury. On nous a signalé sa

disparition il y a deux jours.

Deux jours. Cette révélation donna le vertige à Lavek. Il voulut crier, mais il était bien trop faible. Ce fut à peine s'il se rendit compte que la porte s'ouvrait sur l'équipe médicale. Juste avant de perdre conscience, il eut le temps de se demander s'il était en train de mourir.

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan était tapi dans une zone sombre de la Marina, des jumelles à vision nocturne braquées sur le yacht aux lignes pures qui venait d'accoster.

Il savait que l'équipage du *Silver Kestrel* en avait terminé avec sa mission. Dès l'instant où Hal Brognola lui avait demandé d'examiner la situation à La Nouvelle-Orléans, il avait fallu moins de vingt-quatre heures à l'Exécuteur pour trouver le levier dont il avait besoin. Ce levier n'était autre qu'Eduard Hamlin, un des pontes du gros trafic pourri de la ville. Les archives électroniques du char de guerre avaient fait leur boulot comme d'habitude et craché les informations dont Bolan avait besoin. Le *Silver Kestrel* faisait partie, entre autre, du magot d'Eduard Hamlin, même si cela ne pouvait pas être prouvé sur le papier.

Abaissant les jumelles, Bolan se dirigea vers le bateau.

Il marcha jusqu'à l'extrémité de l'embarcadère, où un homme était en train de fixer les amarres du yacht. Le pont du navire était désert, mais une lumière jaunâtre filtrait des deux hublots avant, et l'escalier menant aux cabines était éclairé.

Le gars leva la tête quand Bolan s'approcha.

— Je peux faire quelque chose pour vous, l'ami ? demanda-t-il.

Grand et costaud, il portait la barbe, et un anneau en or lui perçait l'oreille gauche. Il s'empara de la cigarette coincée entre ses lèvres et l'envoya d'une chiquenaude dans l'eau. Sa main droite glissa vers la bosse visible sous son coupe-vent, au niveau de la hanche.

— Je voudrais voir le capitaine, dit Bolan avec un sourire avenant.

— Il est occupé, répondit l'autre.

Bolan se rapprocha encore, réduisant la distance qui les séparait.

— Ça ne prendra pas une minute...

Tous ses sens de combattant en alerte, il scrutait l'obscurité autour de lui, certain qu'il était observé.

— On dirait que t'es un peu dur de la feuille, dit l'homme en exhibant soudain le Colt 10 mm qui se trouvait dans un holster à sa hanche. Dégage, ou il se pourrait que tu aies des ennuis.

Dans un mouvement fluide, Bolan tira la matraque PR-24 de sous son manteau noir et lui fit décrire un bref arc qui s'acheva sèchement sur le poignet du flingueur.

Le pistolet tournoya dans les airs. Le gars trébucha en arrière et tenta d'échapper à son agresseur.

Tenant son poignet brisé, il ouvrit la bouche pour lancer un cri d'alarme, mais Bolan lui abattit la PR-24 contre la tempe, coupant net son cri. Le type s'effondra comme une masse, inconscient.

Au même moment, un coup de feu retentit, et une balle fit gicler des éclats de bois d'un pilier, à quelques millimètres de la tête de l'Exécuteur. Bolan s'élança vers le yacht, franchit d'un bond l'espace qui séparait le quai du bateau, amortissant sa chute dans une roulade qui l'amena contre la cabine du yacht. Se redressant, il sortit de son holster le Beretta 93-R à réducteur de son.

Une autre balle ricocha pas très loin de lui, qui lui donna une meilleure idée de la position du tireur.

Agrippant le Beretta à deux mains, il le repéra enfin. Le gars était embusqué derrière un petit cabanon, au bord de l'eau. Il tira de nouveau, deux fois, et fit sauter le gilet de sauvetage qui se trouvait sur le mur de la cabine, derrière Bolan.

Celui-ci pressa la détente. La balle alla percer un gros trou dans l'épaule exposée du flingueur. L'impact obligea le pourri à sortir de sa planque, et l'Exécuteur utilisa une autre balle pour l'atteindre proprement au milieu du front. Le gars s'effondra en avant, mort avant même d'avoir heurté le sol.

Trois hommes surgirent de l'extrémité arrière du yacht, l'arme au poing. Un des flingueurs braqua une lampe de poche sur le ponton.

Bolan s'occupa d'abord de lui, lui envoyant quatre balles dans la partie supérieure du corps. L'essaim mortel l'envoya valser par-dessus le plat-bord.

La fusillade obligea les deux autres à plonger aussitôt pour se mettre à couvert.

Bolan n'avait fait que les entrevoir, mais leur look très démodé lui avait suffi pour se confirmer dans l'idée qu'ils venaient d'Europe de l'Est. Les infos qu'il avait en sa possession faisaient état de la présence à La Nouvelle-Orléans d'acheteurs intéressés par des puces informatiques. Le réseau d'Eduard Hamlin était en mesure de fournir une grande variété de marchandises, y compris des secrets technologiques si on y mettait le prix.

Bolan s'avança, le Beretta devant lui.

— Le voilà ! cria un des hommes en russe.

Il sortit de son abri. Alors qu'il s'apprêtait à faire feu, Bolan avait déjà tiré. Trois balles parabellum achevèrent leur course dans la tête de l'homme, qui s'écroula sur le pont. Le mini-Uzi de son copain vomit une rafale que Bolan évita en sautant dans le canot de sauvetage, sur sa droite. Les balles de 9 mm mordirent le pont et le canot, à la recherche de leur cible.

Bolan parcourut la longueur du cabot en deux enjambées. Une fois à l'arrière de la petite embarcation, il agrippa le plat-bord de sa main libre et balança les jambes vers le flingueur. Ses pieds entrèrent durement en contact avec le pourri, au niveau du torse, et le gars passa par-dessus bord, mitraillant inutilement vers le ciel.

Le guerrier se laissa retomber sur le pont et courut vers l'escalier menant aux cabines. Il tourna le coin juste à temps pour repérer un autre tireur qui se tenait là, dans l'ombre, son flingue en main. Avant même qu'il ait pu réagir, l'Exécuteur lui envoya la crosse de son Beretta en plein visage. Le sang gicla du nez broyé par le métal tandis que le pourri dégringolait la volée de marches, inconscient.

Sans perdre de temps, Bolan descendit à son tour l'escalier qui menait à la cambuse où deux hommes étaient allés se réfugier. Ils tentaient désespérément de s'abriter contre la cloison, derrière un petit sofa.

L'un d'eux tournoya pour faire face à Bolan, un .45 en l'air.

Le guerrier n'hésita pas une seconde. Il pressa la détente du Beretta et ajouta un bouton à la chemise du pourri. Une rose rouge et sombre s'épanouit sur le tissu clair. Le type valsa vers l'arrière, arrêté dans sa chute par un réchaud installé contre la cloison.

Braquant son arme sur l'autre mafieux, l'Exécuteur lui dit :

— Il a fait une erreur fatale. Sois plus raisonnable.

Le flingueur leva les mains.

— Vous êtes flic ?

— Non. Qu'y a-t-il dans le compartiment au-dessus de ta tête ?

— Du fric.

— Celui d'Hamlin ?

— Ouais.

— Sors-le.

Bolan jeta un coup d'œil vers le gars qui se trouvait au sol au pied de l'escalier et qui commençait à s'agiter. Le Beretta suivit son regard.

— Tourne-toi sur le ventre, ordonna Bolan. Les mains derrière la tête.

Le gars s'exécuta. Il avait une vilaine entaille au front, et du sang

dégoulinait sur son visage.

L'autre type, qui portait une belle chemise de soie pas encore trouée, sortit un sac de marin du compartiment au-dessus de la banquette.

— Tu as un flingue ? lui demanda Bolan.

L'homme d'équipage acquiesça en hochant la tête.

— Alors, balance-le par le hublot. Lentement !

Sans un mot, l'autre fit ce que l'Exécuteur lui avait ordonné.

Après avoir délesté le cadavre et son autre prisonnier de leurs armes, Bolan s'approcha du réchaud et ouvrit les brûleurs. L'odeur douceâtre du propane emplit très vite la cambuse.

Bolan savait qu'en piquant son fric à Hamlin et en flinguant quelques-uns de ses clients, il ne ferait que l'incommoder ; en revanche, détruire son yacht et attirer ainsi l'attention de la police de La Nouvelle-Orléans sur lui risquait de lui faire du mal. Il sortit d'une poche de son manteau un bloc de plastic déjà équipé d'un détonateur commandable à distance, et il le balança à côté du réchaud. L'air saturé de gaz était à présent irrespirable.

— Allons-y ! ordonna l'Exécuteur aux deux hommes.

Il balança le sac de toile sur son épaule tandis que le gars au nez cassé passait en premier.

Une fois sur le pont, Bolan désigna l'autre extrémité du yacht.

— Plongez le plus profondément possible et nagez vite, leur recommanda-t-il.

Dès qu'ils eurent sauté, il assura le sac sur son épaule, puis il éjecta le chargeur vide de son Beretta et le remplaça.

La rumeur assourdissante d'un hélicoptère se fit entendre au-dessus de lui. Peu après, le faisceau d'une puissante lampe installée sur le flanc de l'appareil balaya les eaux sombres autour du yacht.

Bolan jeta un coup d'œil vers l'embarcadère, qui s'élevait à moins de deux mètres au-dessus de lui. Après s'être assuré qu'il était désert, il rangea le 93-R dans son holster et sauta, agrippant le bord au moment où le faisceau de lumière arrivait sur lui. L'hélicoptère descendit assez pour que le guerrier soit en mesure de voir les deux hommes qui se trouvaient à l'intérieur de la bulle de Plexiglas.

Quand ses muscles commencèrent à fatiguer, Bolan balança une jambe par-dessus le bord de l'embarcadère et roula sur le bitume. Sans se redresser, il dégaina le 9 mm et tira à quatre reprises, en guise d'avertissement. Deux des balles ricochèrent sur les patins de l'hélicoptère. Il ne fallait pas que l'appareil se trouve là au moment de l'explosion.

Le pilote dirigea aussitôt son appareil vers le haut et s'éloigna.

Bolan se mit à courir. En même temps, il sortit de sa poche l'émetteur du détonateur, dégagea la capsule de protection et pressa le bouton. Un battement de cœur plus tard, le yacht volait en éclats, illuminant le ciel de flammes jaunes et bleues.

Le temps pour le guerrier d'atteindre l'extrémité de la jetée, l'intensité du feu avait déjà diminué et l'Exécuteur se fondait dans la nuit.

Bolan suivit Ponchartrain Boulevard en direction du carrefour I-610. Un seul coup d'œil jeté au contenu du sac lui avait permis de constater que la somme était considérable. À présent, Hamlin devait être au courant de l'attaque, Bolan en était certain, de même qu'il avait la certitude que la police ne tarderait pas à avoir une conversation avec le trafiquant.

Bolan avait décidé de faire la route avec le Tacom. Ne sachant trop ce qu'il allait trouver à La Nouvelle-Orléans, il préférait avoir sous la main sa base mobile. Il appréciait son répondeur et sa sécurité. Pour l'instant, il l'utilisait comme plateforme logistique et moyen de communication, car il n'était pas question de s'en servir comme arme de guerre en pleine ville. D'autant que le monstre ne passait pas vraiment inaperçu. Même déguisé en mobil-home, ses 9,50m de long posés sur six essieux supportant sept tonnes ne faisaient, malgré les peintures fluos très psychédéliques, que très vaguement véhicule de vacances.

Un coup d'œil au combiné téléphone cellulaire-répondeur apprit à Bolan que quelqu'un avait laissé un message. Il appuya sur le bouton de lecture.

— Monsieur Fox ? C'est Délia Nicks, de Specialty Courier. Nous avons reçu un paquet pour vous...

Suivaient les instructions pour rejoindre l'immeuble et un numéro de téléphone.

Bolan nota les infos. Consultant rapidement un plan de la ville, il constata que la compagnie de messagerie n'était qu'à quelques pâtés de maisons du commissariat central de La Nouvelle-Orléans. Il aurait bien le temps d'aller récupérer son paquet plus tard. Il franchit le carrefour, puis s'engagea sur la rampe d'accès à l'Interstate 10.

Il pressa le bouton d'appel du cellulaire, puis composa le numéro du standard de la police. On lui répondit au bout de deux sonneries.

— Agent Fox, du FBI, à l'appareil. J'aimerais parler à quelqu'un

des Homicides.

— Un moment, monsieur.

Tandis qu'il attendait, Bolan étudia de nouveau le plan de la ville. Parmi les renseignements en sa possession se trouvait un compte rendu sur les clubs de nuit, dont deux appartenaient à Hamlin. Les clubs en question étaient illégaux ; ils ouvraient après la fermeture des établissements ayant une licence et restaient ouverts jusqu'au petit matin. Les distractions offertes dans certains avaient un caractère érotique très poussé, et les profits étaient énormes. D'après les recoupements que Bolan avait pu effectuer, Hamlin injectait dans ses clubs une partie de ce qu'il gagnait dans ses autres trafics, augmentant ainsi ses profits, lesquels étaient ensuite blanchis au travers de divers investissements tout à fait réguliers.

— Lockspur, fit une voix masculine.

— Je suis l'Agent Spécial Fox, du FBI, dit Bolan.

L'Exécuteur avait stoppé le véhicule sur le bas-côté et s'était réfugié dans son module opérationnel pour y consulter ses bases de données. Il fit courir les infos sur l'écran jusqu'à trouver le fichier où étaient rassemblés ses renseignements concernant la police de La Nouvelle-Orléans. Apparemment, Lockspur avait le grade de capitaine.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda Lockspur.

Bolan savait déjà que le flic n'aimerait pas ce qui allait suivre.

— En fait, la question est : qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Ce qui signifie ?

— Que pour une semaine, ou plus, je vais être rattaché à votre département.

— Les Homicides ?

— Tout juste, répondit Bolan.

— Qu'est-ce qui vous intéresse ? demanda Lockspur d'un ton prudent.

— Les enquêtes qui ont été menées sous le nom de code Carrion Killings.

Bolan se doutait qu'en utilisant la désignation officielle que les flics de La Nouvelle-Orléans utilisaient entre eux, il intriguerait Lockspur. À aucun moment les médias n'avaient mentionné ce nom. C'était Herman Schwartz qui avait piraté le système informatique de la police et en avait extrait tous les rapports qui l'intéressaient.

— Je ne pense pas que cette affaire soit de votre compétence, souligna Lockspur. Ces enquêtes sont purement domestiques. Il n'y a rien de fédéral là-dedans.

— Les choses ont changé dès l’instant où le beau-fils de Harris Mercury s’est retrouvé avec un rein en moins dans un hôtel du Quartier Français. Et encore plus hier, quand on a découvert à Atlanta, en Georgie, un cœur qui pourrait bien être celui de Chalina Rodriguiz.

Il y eut un moment de silence, durant lequel Bolan put entendre en fond le cliquetis des touches d’un clavier d’ordinateur.

— J’ai bien ce nom, dit Lockspur. Elle a été tuée il y a de cela neuf jours.

— Bien, répondit Bolan. Des tests à l’ADN ont permis d’identifier le cœur comme étant sans doute le sien. Ce qui signifie que les gars ont franchi les limites de l’État...

— Vous avez fait un long voyage à partir d’un « sans doute », remarqua Lockspur.

— Si je suis là, c’est aussi parce que le sénateur Harris Mercury a une certaine influence au Congrès.

— Mais si le cœur est vraiment celui de Rodriguiz, qu’est-ce qu’il foutait à Atlanta ?

— C’est une partie de ce que je suis censé découvrir, expliqua Bolan. La théorie selon laquelle les meurtres seraient commis à cause de l’engagement des États-Unis en Haïti ne satisfait pas Mercury. Il veut savoir qui a failli tuer son beau-fils en l’écorchant comme un goret.

— Et c’est vous qui allez lui apporter toutes les réponses, maugréa Lockspur.

— Non, répondit Bolan. Je suis juste là en plus. Je ne vous gênerai pas. Mais j’ai besoin d’avoir accès à vos archives.

— Je vois. Adressez-moi un document écrit que je puisse montrer au-dessus de moi.

— Vous recevrez un fax à 7 heures, promit Bolan.

Il consulta sa montre. Il n’était pas encore 4 heures du matin.

— J’aurais besoin de vous rencontrer ce matin, ajouta-t-il.

— Vous êtes en ville ? demanda Lockspur.

— Ouais.

— Quel hôtel ?

Bolan réprima un sourire. Il savait que le flic espérait ainsi le repérer et le faire surveiller.

— Je n’en ai pas encore trouvé, répondit-il.

— J’ai dans l’idée que vous ne me téléphonez pas de la gare...

— En effet.

Lockspur dut comprendre qu'il n'obtiendrait aucune information de Bolan.

— Vous pouvez être au commissariat à 8 h 30 ? demanda-t-il.

— Pas de problème.

— Alors, je vous attendrai.

Bolan coupa la communication, puis composa un autre numéro. On décrocha presque aussitôt.

— Hamlin, fit une voix calme et profonde.

— Qui tue des gens à La Nouvelle-Orléans et leur retire des organes ? demanda Bolan.

— Hein ? Qui est à l'appareil ?

— Celui qui a coulé ton bateau. Alors, qui est derrière les vivisections qui se pratiquent en ville ?

— De quoi parlez-vous ? Je ne comprends pas !

— C'est dommage, répondit l'Exécuteur. À cause de ton ignorance, tu vas perdre bien plus que le *Silver Kestrel*.

Sur ce, il raccrocha.

Le club était coincé entre deux vieux immeubles ceinturés par des grilles de fer forgé poussiéreuses. Aucune enseigne ne venait signaler la présence de l'établissement. C'était le bouche à oreille qui amenait les clients.

Bolan avait garé le Tacom sur un vaste parking encombré de camions à quelques pâtés de maisons. Il y passerait inaperçu. Il avait laissé le Beretta et les vrais-faux papiers avec lesquels il voyageait, mais pris un téléphone cellulaire, ainsi qu'un petit récepteur d'appels rangé dans un sac de toile. Maintenant, le téléphone se trouvait dans une poche de son manteau, et le récepteur était fixé à sa ceinture.

Une sonnette faisait saillie sur le mur de briques situé à côté de l'entrée du club. À tout hasard, Bolan essaya d'ouvrir la porte mais, bien sûr, elle était fermée. Il pressa la sonnette, à deux reprises, puis recula d'un pas.

— Ouais ?

La porte s'entrouvrit légèrement vers l'extérieur, révélant un gros balèze vêtu d'un costume noir qui ne cachait rien de ses muscles.

— On m'a dit que je pourrais boire un verre ici, dit Bolan en sortant un billet de cent dollars.

— On vous a mal renseigné.

Bolan grimaça et laissa le billet en l'air.

— Vous êtes là pour surveiller l'entrée, remarqua-t-il. On ne porte pas un costume comme le vôtre pour garder un immeuble vide.

— Donnez-moi un nom.

— Revis Benoit.

Le nom était celui d'un petit malfrat dont le club louait les services pour assurer discrètement sa promotion. À en croire les informations que détenait Bolan, Benoit était un petit arnaqueur au passé chargé.

— Où avez-vous rencontré Benoit ?

— Chez Pat O'Brien, il y a quelques semaines.

Le videur prit le billet.

— Ça va. Entrez.

Bolan pénétra dans un vestibule à peine éclairé. Il était vide, à l'exception d'une caméra de sécurité installée dans le coin opposé, au-dessus d'une porte métallique qui semblait capable de résister à des grenades antichars.

— Mettez-vous contre le mur, bras et jambes écartés, ordonna le videur.

Bolan obéit. L'homme le fouilla, et tomba sur le téléphone et le récepteur. Il s'empara des deux.

— Vous avez des papiers d'identité ?

— Je m'en suis fait délester il y a quelques jours, avec mon portefeuille et mon pognon.

— Des armes ? demanda encore le videur en s'écartant.

— Pas sur moi. Maintenant, si c'est possible, j'aimerais bien récupérer mon téléphone et mon récepteur.

Le type observa Bolan sans esquisser le moindre geste.

— C'est pour le boulot, lui expliqua Bolan. J'attends un appel important, et j'avais envie de prendre un verre ou deux pour patienter.

— Quelle sorte de boulot ?

— Je déplace des choses.

— Vous savez qui est Joey Ziff ? demanda le videur.

Il testait Bolan, bien sûr, mais celui-ci avait bien révisé.

— Ziff ? Il prend les paris dans le Vieux Carré. Mais il n'aime pas trop avoir affaire à des clients importants...

Le videur esquissa un sourire.

— Il est comme ça, Joey. S'il avait plus de couilles, il aurait plus de tunes.

Il tendit le téléphone à Bolan, mais conserva le récepteur.

— Vous avez aussi besoin de ça ? demanda-t-il en lançant le petit boîtier en l'air et en le rattrapant.

— J'ai quelques extra pour arrondir les fins de mois. Les gars pour qui je travaille achètent mon temps, mais pas tout mon temps. Quand on travaille en indépendant, il vaut mieux ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier.

— D'accord, fit le videur.

Il lança le récepteur à Bolan, qui le rattrapa et l'accrocha à sa ceinture.

— Si vous avez de la drogue, quelle qu'elle soit, gardez-la pour vous, dit le videur. La direction a déjà quelqu'un qui s'occupe de ça.

Il pressa le bouton de sonnette qui se trouvait à côté de la porte métallique.

— Wanda et ses Vicieuses assurent le spectacle, ce soir.

Bolan ouvrit la lourde porte, puis s'engagea dans un escalier sombre et étroit qui le mena à l'étage, jusqu'à une autre porte. Celle-ci s'ouvrit dès qu'il la toucha.

Deux autres videurs se trouvaient là. Ils adressèrent un signe de tête à Bolan, qui suivit une serveuse très légèrement vêtue jusqu'à une petite table ronde pour deux située dans un coin. La fille lui assura qu'il ne manquerait rien du spectacle, puis eut un franc sourire quand il déposa un généreux pourboire sur son plateau et lui demanda à boire.

Bolan regarda autour de lui. La surface au sol était exploitée au maximum. Des rideaux noirs dissimulaient les fenêtres aux vitres peintes en gris. La plupart des tables étaient pour deux ou quatre personnes, et on en avait rapproché certaines afin de permettre à des groupes plus importants d'être réunis.

Le guerrier estima qu'il devait y avoir plus de deux cents personnes dans le club. Trois barmen officiaient derrière un comptoir en L qui s'avancait dans la salle. Les chromes et les miroirs capturaient à peine les reflets dans la lumière tamisée, et le nuage de fumée qui flottait dans la salle n'arrangeait rien.

Très vite, la serveuse revint avec le bourbon que Bolan lui avait demandé. Plutôt jeune et bien fichue, elle avait de longs cheveux blonds qui descendaient jusqu'à sa taille. Elle posa le verre devant Bolan, sur la table.

— Y a-t-il le téléphone ? demanda-t-il.

— À l'arrière, répondit-elle en indiquant la direction d'un signe du menton.

Bolan sortit un billet et le glissa dans le petit verre destiné à

recevoir les pourboires.

— Merci, dit-il à la fille.

Il se fraya un chemin à travers la piste de danse, où des couples s'agitaient au rythme du morceau de rock que déversaient les haut-parleurs.

Trois téléphones payants se trouvaient dans le fond, près des toilettes. Tandis qu'il s'en approchait, Bolan chercha un système d'alarme contre les incendies, mais il n'en vit pas. En revanche, il repéra deux autres videurs, et il nota leur présence dans un coin de son esprit en même temps qu'il prenait le combiné du premier téléphone. Il composa un numéro de mémoire.

Il fallut huit sonneries à Dennis Wynnewood, avocat de son état, pour répondre.

— J'espère que c'est important ! aboya-t-il d'une voix lourde de sommeil.

— Je voudrais vous parler du cœur qu'on a découvert à Atlanta, dit Bolan.

Il y eut un moment de silence, puis Wynnewood demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui sait comment vous vous êtes procuré un cœur pour Spencer Dane.

L'information venait de Brognola. Après que le cœur avait fait surface à Atlanta, des agents du FBI avaient tranquillement enquêté sur Dane, dont le nom figurait dans une liste de gens en attente d'une transplantation cardiaque. Âgé de trente-trois ans, il avait souffert de graves complications cardiaques tout au long de sa vie d'adulte, mais il avait les moyens de se payer les honoraires exorbitants de Wynnewood. Pour Bolan, la seule bêtise dont Dane s'était rendu coupable, c'était d'essayer d'augmenter ses chances de trouver un donneur.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, affirma Wynnewood.

Le FBI ne s'était pas encore intéressé de près à lui. Brognola avait obtenu du Bureau de le laisser libre de ses mouvements pendant un temps. Dane l'avait payé en liquide, et à moins de se livrer à des recherches très poussées, on ne pourrait rien trouver contre lui.

— Vraiment ? dit Bolan.

— Écoutez, si vous avez dans l'idée de me faire chanter, laissez-moi. Vous dire que je ne marche pas.

— Ça n'est pas du chantage, maître. Je serais même prêt à vous aider pour négocier un chef d'inculpation moins grave. Mais, tout d'abord, je veux que vous voyiez que je suis sérieux. Ce matin, il sera

question d'une boîte de nuit aux informations. Soyez attentif !

Bolan raccrocha.

Quand il rejoignit la grande salle, trois femmes vêtues de hauts de cuir noir très décolletés et de bas résille s'agitaient sur la petite scène. La piste de danse était à présent vide, et l'ensemble des clients étaient assis et regardaient.

Bolan se rendit dans les toilettes des hommes. Le faux plafond, assez bas, était fait de petits panneaux d'agglomération, et les murs étaient couverts de graffiti explicites. Trois cabines cohabitaient avec une rangée d'urinoirs scellés dans le mur. Dans la cabine du fond, une paire de chaussures masculines affrontait avec vigueur un escarpin à talon haut.

Le guerrier entra dans le premier édicule, ignorant les bruits qui s'échappaient du troisième. Il desservit le tube d'arrivée d'eau, et laissa l'eau se déverser sur le sol. Puis il ôta le couvercle de la cuve et l'utilisa pour fracasser le réservoir. Alors qu'un peu plus d'eau se répandait par terre, les bruits en provenance de l'autre cabine se calmèrent soudain. Des morceaux de porcelaine étaient répandus sur le sol.

Quand Bolan sortit, il vit un homme émerger de la dernière cabine, une blonde platine accrochée à son bras.

— Merde ! fit le gars en fourrant les pans de sa chemise dans son pantalon. Qu'est-ce qui se passe ?

— Cette saloperie a explosé, expliqua Bolan.

— Viens ! dit la femme en tirant sur sa robe. Sortons d'ici.

L'homme la suivit.

— Je vais prévenir quelqu'un, annonça-t-il par-dessus son épaule.

— Ouais, c'est ça, répondit Bolan.

Il était à peu près sûr que le bruit de la porcelaine brisée n'avait pas réussi à couvrir la musique qui se déversait sur scène. Quand le couple eut disparu, il sortit le téléphone cellulaire de sa poche et le démontra. L'appareil se laissa facilement scinder en trois parties distinctes. Levant le bras, le guerrier déplaça sans peine un des panneaux du plafond. Puis il poussa le commutateur qui se trouvait sur l'un des morceaux du téléphone. Il fit entendre un bip, et Bolan le déposa au-dessus du faux plafond, avant de remettre le panneau en place.

Alors qu'il regagnait le club, il croisa en chemin l'un des videurs qui allait voir ce qui se passait dans les toilettes. Sur la scène, Wanda et ses comparses étaient complètement à poil sauf quelques lanières de cuir pour faire sado-maso.

Quand le videur revint des toilettes, il grimaçait avec dégoût. Il se dirigea vers le bar.

Bolan planqua rapidement un des fragments du téléphone cellulaire sous sa table, le troisième morceau se trouvant déjà sous un des tabourets situés devant le comptoir.

Il fit glisser le récepteur de sa ceinture et joua avec les boutons jusqu'à ce que le chiffre 3 apparaisse en lettres rouges sur l'écran de contrôle.

L'Exécuteur remarqua que le videur téléphonait du bar et qu'il parlait avec animation. Il plaça alors son pouce sur le bouton du récepteur, avec lequel il pouvait déclencher à distance la mise à feu des deux flash-bangs et de la bombe incendiaire qu'il avait cachés dans le club.

Il se leva, se dirigea vers le bar et appuya au moment où le videur croisa son regard.

CHAPITRE II

— Il est par là.

Marie Desermeaux suivit la femme affolée à l'autre bout du petit cottage situé dans les profondeurs du bayou.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle d'une voix douce. Vous avez bien fait de m'appeler, car je sens la présence du malin, ici. Mais je peux vous en débarrasser.

Serrant contre elle le sac de toile qui contenait ses herbes et ses remèdes, elle s'obligea à croire en ses propres paroles. Ses sens aiguisés lui faisaient sentir de façon presque tangible le démon qui se cramponnait à la petite maison.

— Quand Didier m'a raconté comment il l'avait trouvé, expliqua la femme, j'étais persuadée qu'il était mort. Pensez : être couché dans l'eau de cette façon ! C'est un miracle que les alligators ne se soient pas attaqués à lui.

La dernière pièce de la maison contenait deux doubles lits. Marie Desermeaux comprit d'un regard que les parents dormaient dans la même chambre que les enfants. Le père du garçon était agenouillé à côté du lit sur lequel reposait son fils, perdu dans un empilement d'oreillers de plume et de couvertures. L'unique source de lumière était une lampe à huile posée sur une commode balafrée.

— C'est elle ? demanda l'homme à sa femme.

Il avait la sécheresse et le teint hâlé d'un homme qui vit au grand air et travaille durement. Ses mains étaient couvertes d'un réseau de cicatrices laissées par les filets de pêche et les lames de couteau. Quant à ses yeux, ils étaient emplis de peur.

— Je suis Marie Desermeaux, lui dit-elle. Laissez-moi voir le garçon.

Dépassant à peine le mètre cinquante, elle n'avait franchi la limite des cinquante kilos que durant ses trois grossesses. Sa peau sombre témoignait de ses origines mixtes. Après avoir été réveillée une demi-heure plus tôt par des coups donnés à sa porte, elle avait rassemblé ses longs cheveux gris en arrière au moyen d'un élastique et passé une grande cape sur sa robe toute simple pour se protéger de la fraîcheur qu'elle avait souvent ressentie ces derniers jours.

— Vous êtes la sorcière ? demanda l'homme en s'écartant avec réticence du lit.

— Je suis la guérisseuse, répondit-elle.

Comme elle s'agenouillait à côté du gamin, elle remarqua aussitôt la nuance grise de sa peau.

— Je ne veux pas d'un fils à l'état de zombie, dit l'homme. Je préfère encore qu'il meure et que je l'enterre. Peut-être qu'il aurait mieux valu que les alligators le prennent.

— Est-ce que Tibob va devenir un zombie ? demanda une petite voix.

Marie Desermeaux tourna la tête et découvrit trois fillettes qui se tenaient dans l'encadrement de la porte. Elles lui firent penser à sa petite-fille, Marisa, au même âge.

— Faites sortir votre mari et vos enfants, dit-elle en s'adressant à la mère.

L'homme commença par protester, mais sa femme l'entraîna hors de la pièce.

La guérisseuse tira les couvertures qui couvraient le gamin et l'observa, remarquant le mouvement presque imperceptible de sa poitrine, qui se soulevait et s'abaissait.

Sa mère revint dans la chambre et se tint au pied du lit.

— Est-ce que mon garçon va aller mieux ?

— Il est vivant, répondit la guérisseuse. C'est déjà une très bonne chose, quoi qu'en pense votre homme.

Elle souleva la paupière de l'enfant et étudia son regard vitreux. Posant le doigt sur le côté du cou du garçon, elle sentit le pouls, aussi ténu qu'irrégulier.

— Mon mari, ce qu'il a dit à propos des zombies...

Sa voix se brisa, et elle ne put continuer.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Marie Desermeaux.

La femme essuya les larmes de son visage.

— Judith.

— Avant ce soir, me connaissiez-vous ?

Tout en parlant, la guérisseuse ouvrit la chemise de l'enfant et examina l'incision qui avait été pratiquée, depuis ses côtes jusqu'au haut de la cuisse. Au premier abord, elle fut étonnée que le gamin ne soit pas mort avec tout le sang qu'il avait perdu ; puis elle se rendit compte que la coupure était juste assez profonde pour permettre l'accès à l'intérieur du corps.

— Non, lui répondit Judith.

— Et qu'avez-vous entendu à mon propos ? demanda Marie Desermeaux.

Elle fouilla dans son sac de médecin et en sortit un flacon. Doucement, elle versa un peu de son contenu dans la bouche de Tibob, lui pinçant le nez pour l'obliger à avaler.

— Que vous aviez le don de guérir.

La guérisseuse hocha la tête.

— C'est bien cela. Je n'ai rien d'un « bokor » qui fait se lever les cadavres et les réduit à l'état d'esclaves. Ce n'est pas par moi que votre fils deviendra un zombie. Mon don n'a rien à voir avec le vaudou.

Judith s'avança et s'agenouilla à côté de la vieille femme. Des larmes coulaient sur son visage.

— Mon mari, Didier, il dit qu'il a vu des choses. Quand il était plus jeune, il a assisté à une cérémonie vaudou. Pas de celles organisées pour les touristes. Une vraie.

Marie Desermeaux toucha l'incision avec précaution. Elle pouvait déjà sentir la chaleur d'une infection. De nouveau, elle fouilla dans son sac.

— Il dit que Tibob ressemble à des gens qu'il a vus à cette cérémonie, poursuivit Judith.

— C'est possible. Mais vous pouvez me croire quand je vous dis que cet enfant n'a rien d'un zombie. Il a été gravement blessé. Et nous allons le sauver.

Le petit sachet en plastique que la guérisseuse sortit contenait de l'herbe broyée qu'elle répandit sur la blessure.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Judith.

— De la mauve. Ça devrait l'aider à combattre l'infection. J'aurais besoin d'eau chaude et de serviettes propres.

La femme s'éclipsa aussitôt pour aller chercher ce qu'on lui demandait.

Pendant son absence, la guérisseuse sortit un collier de baies qu'elle passa autour du cou de l'enfant. Les baies aideraient à calmer la fièvre.

Quand Judith revint, Marie Desermeaux confectionna un cataplasme et banda la blessure du gamin du mieux qu'elle put.

— Restez avec lui, dit-elle. Je vais appeler l'hôpital. Il réclame plus d'attention que je ne peux lui en donner. Soyez forte, ajouta-t-elle en prenant la main de Judith. Je sais que votre fils s'en sortira. Je l'ai vu en regardant dans sa paume. Vous devez me croire.

— Je vous crois.

Sa cape sur les épaules, la guérisseuse traversa de nouveau la maison. Dans le salon, elle passa devant le mari de Judith, assis dans un fauteuil à bascule en compagnie de ses trois filles.

La vieille camionnette Dodge de Marie Desermeaux était garée à l'extérieur. À la droite de la petite maison s'élevait un garage branlant construit au-dessus des eaux du bayou. Il abritait le petit bateau à moteur que Judith avait utilisé pour venir jusque chez elle, puis pour la guider à travers les marais.

Grimpant dans le pick-up, la guérisseuse glissa sur la banquette avant et saisit le téléphone cellulaire que sa petite-fille lui avait offert. Elle appela d'abord le 911, afin de demander une voiture de police et une équipe médicale. Puis elle composa le numéro personnel de Marisa. Comme personne ne répondait, elle décida alors de l'appeler à son travail.

— Collin, Homicides.

— J'aimerais parler à Marisa Ayshe, dit Marie.

— Elle n'est pas là. Mais je peux prendre un message.

Elle en laissa un, décrivant rapidement ce qu'elle venait de trouver. Marisa appartenait à l'équipe de policiers qui enquêtaient sur une série d'agressions semblables à celles dont Tibob avait été victime.

Il commença à pleuvoir, et elle regarda la pluie laver à grande eau le pare-brise de la camionnette. Sans crier gare, la vision déferla sur elle. Du plus loin qu'elle pouvait s'en souvenir, il en avait toujours été ainsi. Enfant, elle croyait qu'il s'agissait de cauchemars. Puis elle avait fini par s'apercevoir que ces visions étaient des présages du futur.

Le visage ondula. D'abord, elle crut que c'était parce qu'elle le voyait à travers le pare-brise noyé de pluie. Puis elle s'aperçut que le visage était sous l'eau, la peau grise et détendue, rappelant celle du garçon qui se trouvait dans la maison. Elle comprit qu'elle voyait la dernière victime en date des attaques perpétrées dans la ville et ses alentours.

Un moment, elle eut presque un flash à propos du « bokor » – le prêtre vaudou – qui était derrière les agressions. Mais cela ne dura pas. Et ce fut Marisa qui lui apparut, le visage luisant de transpiration, ses yeux sombres écarquillés de peur. Elle vit aussi le pistolet dans la main de sa petite-fille. Elle tenta de voir ce qui l'effrayait, mais la vision cessa aussi brutalement qu'elle avait commencé.

Marie Desermeaux revint à la réalité, haletante, son cœur battant sourdement et douloureusement dans sa poitrine. Elle saisit le parapluie qui se trouvait derrière le siège, sortit d'un pas mal assuré du pick-up et retourna dans la maison.

Marisa était en danger. Le garçon devait donc vivre, car il serait

peut-être capable de leur dire qui l'avait attaqué. La guérisseuse savait qu'elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider à survivre.

*
* *

La bombe incendiaire qui se trouvait dans les toilettes des hommes souffla la porte et l'éjecta de ses gonds. Des flammes jaillirent, suivies d'une fumée tourbillonnante.

La plupart des clients du club s'étaient levés et se ruaient vers l'unique issue. Toujours dévêtues, Wanda et ses petites camarades descendirent de scène et trottinèrent aussi vers la sortie.

Pendant un moment, l'attention du videur se partagea entre son téléphone et l'explosion. Puis il sortit son pistolet de son holster d'épaule, et se tourna vers Bolan.

Tout en surveillant déjà les mouvements des autres videurs qui se trouvaient dans la place, Bolan s'empara d'un gros pichet de bière sur le comptoir et le balança de toutes ses forces. Le récipient de verre heurta de plein fouet le visage de l'homme et l'envoya aussitôt au tapis, inconscient. L'Exécuteur s'empara de son arme.

C'était un Smith & Wesson SP-2, calibre .40. Bolan dégagea la sécurité en même temps qu'il tournoyait pour faire face aux autres videurs. Mais la marée des clients qui cherchaient à quitter le club l'empêcha de tirer, sous peine de faire des blessés.

Les autres pourris n'avaient pas autant de scrupules. Ils firent feu, pulvérisant les bouteilles et les miroirs qui se trouvaient derrière le comptoir.

Bolan se baissa et alla se jeter par-dessus une table. Il la renversa pour s'en servir de bouclier, et les balles vinrent mordre profondément l'épais plateau d'agglomération avec un bruit sourd.

Appuyant sur le bouton de contrôle de sa télécommande, Bolan régla la fréquence de la deuxième bombe. La détonation et l'éclair qui suivirent déstabilisèrent les videurs. Profitant de l'avantage, Bolan visa par-dessus sa table et tira sur le salaud le plus proche. Rapide et précise, la balle prit le gars en pleine tête et le souleva de terre.

La foule avait quitté la salle, à présent, laissant Bolan seul avec les pourris. Le guerrier fit partir la troisième bombe, plus puissante que la précédente, et sortit de son abri aussitôt après la détonation. Il se tint debout, tenant le Smith & Wesson à bout de bras.

Le dernier videur fit feu à deux reprises, essayant d'atteindre sa cible avec une frénésie désespérée.

Sans même faire un pas de côté, Bolan pressa la détente de son

revolver. La balle atteignit le flingueur en pleine gorge et l'envoya basculer par-dessus une table. Alors qu'il se débattait pour lever son arme, il laissa échapper un gargouillement affreux, étouffé par son propre sang. L'Exécuteur lui envoya une balle miséricordieuse, qui mit fin à son agitation et à ses souffrances.

Parcourant du regard le club en feu, Bolan fut satisfait de son travail. Il était à peu près certain qu'on ne pourrait rien sauver de l'endroit, et monter un établissement du même genre ailleurs coûterait très cher à Eduard Hamlin, en temps et en argent.

Après être allé soutirer un chargeur plein sur l'un des cadavres, Bolan se dirigea vers la porte. Il rencontra le physionomiste de l'entrée, qui montait aux nouvelles.

Le gars commença à lever le canon de son pistolet, mais l'Exécuteur avait déjà fait feu. La balle perfora l'épaule gauche du pourri, qui alla valser dans l'escalier.

Le guerrier rejoignit le rez-de-chaussée à peu près en même temps que lui. Il lui pointa son flingue sur le front, le décourageant de vouloir récupérer son arme.

— Putain, qui vous êtes ? gémit le videur d'une voix haletante, une main plaquée sur sa blessure.

— Quelqu'un qui va te laisser la vie sauve, répondit Bolan.

Il garda son arme braquée sur le type et ajouta :

— Dis à Hamlin que je le contacterai. Bientôt.

— C'est ça ! fit l'autre en ricanant. Tu oublies que je sais à quoi tu ressembles. Tu ferais mieux de regarder souvent par-dessus ton épaule, parce qu'un de ces jours je serai là. Et la dernière chose que tu verras, ça sera ma gueule.

Bolan comprit que le gars faisait le mariole pour faire bonne impression devant la caméra de sécurité installée dans la pièce.

— Peut-être que tu as raison, répondit-il lentement. Je vais peut-être faire moi-même la commission à Hamlin.

Et il fit mine de viser le front du videur.

L'autre étouffa un gémissement et se couvrit le visage de son bras valide.

Le Smith & Wesson à la main, Bolan franchit la porte.

Dehors, l'air était lourd et humide, annonciateur de pluie. De nombreux clients du club étaient encore là, éparpillés en petits groupes, parlant et gesticulant avec animation. Beaucoup se turent quand Bolan passa parmi eux. Ils s'écartèrent pour lui laisser la place.

Au-dessus, les fenêtres du club explosèrent soudain, projetant une pluie de verre sur la rue. Au même moment, pas très loin, on

commença à entendre les sirènes des flics et des pompiers. La foule se dispersa aussitôt.

Bolan rejoignit le char de guerre sans être remarqué. Il mit le moteur en marche et fit demi-tour sur place pour reprendre la direction de l'autoroute. Alors qu'il tournait au coin, il vit la première voiture de police freiner dans un hurlement de pneus devant le club. Un flic sortit, un talkie-walkie à la main.

L'Exécuteur poursuivit sa route.

Une quinzaine de minutes plus tard, Bolan composait le numéro du domicile de Dennis Wynnewood. Grâce à l'équipement radio du Tacom installé sous le tableau de bord et branché sur les fréquences de la police, il savait que les médias étaient déjà arrivés sur les lieux de l'explosion et que les équipes de télévision filmaient.

— Allô ? fit Wynnewood.

Malgré le système d'identification des appels, Bolan savait que l'avocat serait dans l'incapacité d'obtenir le numéro de son téléphone cellulaire. Les communications mobiles passaient par des stations de relais qui changeaient lorsqu'on allait d'une zone à l'autre et le char de guerre possédait un système de brouillage high-tech.

— Il faut qu'on se rencontre, dit Bolan.

— Désolé, mais je ne vois pas pourquoi. Derrière Wynnewood, Bolan pouvait entendre la rumeur d'une télévision, branchée sur une chaîne d'informations. CNN, sans doute.

— Vous avez vu ce qui vient d'arriver ?

— Non !

Le son de la télévision disparut soudain.

— Si c'est comme ça que vous voulez traiter, dit Bolan, je peux venir vous rendre visite.

— Que voulez-vous ?

— En savoir plus à propos du cœur que vous avez procuré à Spencer Dane.

— Il n'y a rien à savoir.

— Sinon que vous avez acheté le cœur. À qui ? Le silence tomba sur la ligne, et Bolan le laissa tranquillement durer, sachant qu'il finirait par devenir trop pesant pour l'avocat.

— Je n'ai pas de noms, dit enfin Wynnewood. Je leur ai juste remis l'argent.

— J'aimerais en parler avec vous.

— Ça peut se faire au téléphone...

— Non, je ne pense pas.

— Écoutez, je ne sais pas d'où venait ce cœur. Je ne connaissais même pas l'existence de Dane avant qu'ils me mettent en contact avec lui. J'ai juste tiré parti de ce qu'ils me proposaient.

— Retrouvez-moi au Métairie Cemetery, dit Bolan.

Le cimetière n'était qu'à quelques minutes de route de l'endroit où il se trouvait. Il aurait le temps de se livrer à une brève reconnaissance des lieux avant l'arrivée de l'avocat.

— Non ! dit Wynnewood.

Mais sa voix manquait de conviction.

— Soyez là-bas à 5 h 45, maître, dit Bolan d'un ton ferme. Dans l'aile nord-est.

Il coupa la communication, puis composa aussitôt un autre numéro. D'un coup d'œil à sa montre, il calcula que Wynnewood disposait d'environ un quart d'heure pour se rendre sur place. Cela ne lui laissait pas assez de temps pour aller chercher de la protection auprès de la police, ou ailleurs. En revanche, c'était bien assez pour qu'il gamberge et trouve très à son goût le marché que Bolan lui proposerait.

On décrocha le téléphone au milieu de la première sonnerie.

— Hamlin.

— Ton bateau, ton fric et ton club, énuméra Bolan. L'addition est déjà plutôt salée, non ? Et je ne suis pas en ville depuis très longtemps...

— Espèce de fils de pute ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que tu découvres pour moi qui contrôle le trafic d'organes à La Nouvelle-Orléans. Et que tu me le dises. Je te donne six heures pour obtenir un début de piste. Après, ça risque de te coûter encore un peu plus d'argent.

— Putain de merde ! jura Hamlin. Mais pourquoi moi ?

— Parce que quand il est question d'activités juteuses dans la région, tu es toujours là, pas vrai ?

— Vous savez que je ne suis pour rien là-dedans ! protesta Hamlin. Sinon, vous seriez déjà en train de me courser.

— Tu raisones plutôt bien. Il n'empêche qu'il y a quelqu'un derrière tout ça. Et tu as plus de gros bras à envoyer dans la rue que les flics. Maintenant, c'est à toi de voir si tu veux que je continue à m'intéresser à toi...

— Vous auriez pu me demander avant de faire péter le bateau et le club, non ?

— Je préfère traiter avec quelqu'un de vraiment impliqué, répondit

Bolan.

Au même moment, il repéra la bretelle de sortie qui permettait de rejoindre le cimetière.

— Je te recontacterai, Hamlin.

Il coupa la communication et remit le téléphone sur son support.

Le scanner de la police continuait de débiter des informations concernant le club. Alors que Bolan marquait une pause dans le flot de la circulation, il entendit le responsable du dispatching contacter un détective, une femme, lui faisant savoir qu'une voiture était en route vers un lieu précisé.

Le numéro de code du détective faisait partie d'un ensemble correspondant à l'équipe d'enquêteurs chargés du dossier Carrion Killings. Tandis qu'il faisait un peu de raffut en ville, ceux qu'il recherchait n'étaient à l'évidence pas restés inactifs.

Le sergent détective Marisa Ayshe découvrit la petite maison prise dans les phares d'un véhicule des urgences et ceux d'une voiture de patrouille de la police de La Nouvelle-Orléans. Elle reconnut aussi la berline banalisée du capitaine Lockspur.

Elle rangea sa Bronco derrière la voiture de patrouille, saisit son sac et sortit. Elle portait des bottes de cow-boy, un jean et un sweater enfilé par-dessus un col roulé noir qui la protégeaient du froid glacé du petit matin. Ses cheveux, qui pendaient en temps normal en petites boucles sur la nuque, étaient couverts d'un foulard. À trente-six ans, Ayshe avait une peau café au lait sans défaut et un visage qui faisait encore tourner les têtes.

Un policier, qui avait passé un imperméable sur son uniforme et tenait sa casquette à la main, l'arrêta à l'entrée de la maison.

— Désolé, mademoiselle, mais vous ne pouvez pas aller plus loin.

Elle prit sa plaque dans son sac et l'exhiba.

— Excusez-moi, détective.

— Ça n'est pas grave, répondit Ayshe. Où est Lockspur ?

— À l'intérieur.

— Et la dame qui a appelé ?

— Mme Escudo ? Elle est aussi dans la maison.

— Pas elle, précisa Ayshe. Mme Desormeaux. Est-ce qu'elle va bien ?

— Ouais, fit le flic en grimaçant. Sacrée bonne femme, celle-là. Elle s'est déjà occupée du gamin, et il était dans un sale état, croyez-moi. C'est une espèce de médecin, qui fait des trucs auxquels croient les

gens du marais. Le capitaine, il n'aime pas trop tout ce folklore et quand il a vu qu'elle s'était occupée du gosse, ça l'a foutu en rogne. Moi, j'ai vu des choses dans les paroisses, et je sais qu'on ne peut pas faire une croix là-dessus.

Ayshe remercia le flic et gravit les marches du porche.

Lockspur s'entretenait avec un petit homme installé dans un fauteuil à bascule, avec trois fillettes perchées sur ses genoux. Le capitaine des homicides était grand et massif, avec une moustache épaisse au-dessus de sa lèvre supérieure. Une cicatrice courait sur toute sa joue.

D'expérience, Ayshe savait que la posture de Lockspur était le signe d'une grande irritation.

— Joe ? l'appela-t-elle doucement alors qu'elle entraît sous le grand porche.

Lockspur se tourna vers elle. Sans un mot, il la rejoignit, lui agrippa le coude et l'entraîna à quelques mètres.

— Vous avez perdu la tête, ou quoi ? s'exclama-t-il. Vous êtes censée ne pas vous montrer. Si jamais la presse vous trouve ici, on aura perdu le bénéfice de plusieurs semaines de boulot !

— C'est ma grand-mère qui a appelé, dit Ayshe en libérant son coude.

— La sorcière ?

— La guérisseuse.

Un sourire grimaçant s'épanouit soudain sur le visage de Lockspur. Depuis cinq ans qu'ils travaillaient ensemble, le nombre de fois où Ayshe avait vu le capitaine sourire se comptait sur les doigts d'une main. Et cela n'annonçait jamais rien de bon.

— C'est votre grand-mère ?

— Oui. Elle m'a laissé un message parce qu'elle savait que j'étais sur l'affaire Carrion Killings.

Le visage de Lockspur se durcit de nouveau.

— Vous lui avez parlé de l'enquête ?

— Non. C'est elle qui en a entendu parler. Ces gens des marais sont mieux informés que vous ne voulez le croire.

Ayshe était bien placée pour le savoir, puisqu'elle avait grandi parmi eux. À ses débuts, elle avait travaillé dans l'environnement des paroisses les plus primitives, avant de faire son chemin dans la police de La Nouvelle-Orléans.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda Lockspur.

— Je voulais m'assurer que tout allait bien pour ma grand-mère.

Ce n'est pas moi qui l'ai eue en ligne. Elle a laissé un message à Collins, au commissariat. Il ne savait pas jusqu'à quel point elle était impliquée, et le gars du dispatching ne m'a pas dit grand-chose.

— Votre grand-mère va très bien, assura Lockspur en se massant la nuque. En fait, il y a à peine quelques minutes, elle était occupée à expliquer aux gars de l'ambulance comment ils devaient soigner leur patient.

Ayshe ne put retenir un sourire.

— Alors, de quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

Après une brève hésitation, Lockspur tira un petit carnet de sa poche.

— Le nom du gosse est Tibob Escudo. Il a onze ans. Fils de Judith et Didier Escudo. Sous le porche, c'est son père et ses trois sœurs. La mère est dans la maison avec votre grand-mère.

— Est-ce que le gamin va s'en sortir ? demanda Ayshe.

Elle croisa les mains sur sa poitrine, soudain envahie par une impression de froid. Il y avait eu trop de cadavres au cours des dernières semaines. Et parmi eux, deux enfants.

— D'après l'équipe médicale, oui. Il a été incisé plutôt proprement, et on lui a enlevé quelque chose – quoi, ils ne le savent pas encore.

Lockspur ferma son carnet.

— Jusque-là, c'est tout ce que j'ai. La mère est quasiment hystérique, et le père fait comme s'il ne parlait pas un mot d'anglais.

— Il n'a peut-être pas confiance, suggéra Ayshe.

— C'est ce que je me suis dit. J'ai demandé à ce qu'on m'envoie quelqu'un du coin pour servir d'interprète.

— Laissez-moi lui parler.

— Pas de problème.

Lockspur amena son émetteur-radio à ses lèvres et ordonna à tous les flics disponibles d'interdire l'accès de la zone aux médias.

— Je sais que ces enfoirés de journalistes écoutent nos messages en permanence et qu'ils sont capables de comprendre sans peine ce qui se passe.

Ayshe revint sous la véranda. Quand elle parla au père du garçon, ce fut en français, qu'elle avait appris chez elle, pendant son enfance.

— Bonjour, Didier. Vous savez qui je suis ?

Il lui jeta un coup d'œil.

— Mon nom est Marisa Ayshe, ajouta-t-elle.

— La petite-fille de la guérisseuse. Celle qui est officier de police.

Il avait utilisé l'anglais pour les deux derniers mots, à l'évidence peu impressionné.

— C'est ça, confirma Ayshe.

Elle ne laissa pas le ressentiment de l'homme l'affecter. Autrefois, durant sa jeunesse, elle aussi s'était trouvée de l'autre côté.

— Nous voulons découvrir qui a fait cela à votre fils, dit-elle.

— C'est un sorcier vaudou, affirma Escudo. Il a fait de mon Tibob un zombie. Après sa mort, il sera un esclave.

— Il ne va pas mourir. Ma grand-mère y a veillé. À présent, il va se rétablir à l'hôpital.

D'un geste, Escudo chassa ses filles de ses genoux et sortit un paquet de tabac à chiquer de la poche de sa salopette. Il en prit une bonne ration, l'enfourna dans sa bouche et l'amena contre sa joue.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il.

— Je vous l'ai dit : nous devons trouver les gens qui s'en sont pris à votre fils.

Ayshe affrontait sans ciller le regard de défi que l'homme braquait sur elle.

— Ce n'est pas la première personne à laquelle ils s'attaquent, et ce n'est sans doute malheureusement pas la dernière. À moins que nous mettions la main sur eux.

— Je n'ai rien vu.

— Nous espérons que Tibob, lui, a vu quelque chose. C'est pour cela que nous aurons besoin de lui parler. Mais nous devons utiliser tous les éléments dont nous disposons.

— Quoi, par exemple ?

— Qui l'a trouvé ?

— Moi.

— Où ?

— Dans le bayou.

— Vous pourriez nous montrer l'endroit ?

L'homme haussa les épaules. Se penchant en avant, il cracha un jet brunâtre de jus de tabac.

— Rien ne ressemble plus à un bayou qu'un autre bayou. Quand j'ai trouvé Tibob, j'ai cru qu'il était mort. Je n'ai pensé qu'à une chose, sur le moment : le ramener à sa mère.

Se tournant vers Lockspur, Ayshe revint à l'anglais pour lui parler – tout en ayant la certitude que Escudo était en mesure de la comprendre.

— Il était sans doute dehors pour braconner et poser des pièges. Il ne veut pas avouer où il a trouvé Tibob.

Le capitaine posa son regard sur Escudo.

— Dites-lui que je ne suis pas un garde-forestier. Je me fous de ce qu'il peut trafiquer dans les marais. Ce qui m'intéresse ce sont les salauds qui ont presque tué son fils.

Ayshe traduisit, mais Escudo ne parut toujours pas convaincu.

— Il fait sombre, dans les marais, dit-il. Vous le savez, non ?

— Oui, répondit Ayshe. Et je sais aussi qu'un chasseur connaît chaque mètre carré de son territoire de chasse.

— Didier ! fit une voix coupante.

C'était la voix de Judith. Elle avait les yeux rouges à force de pleurer.

— Ces gens sont là pour nous aider, dit-elle en anglais. Emmène-les là où tu as trouvé Tibob. Sinon, je m'en chargerai moi-même.

Pendant un moment, le silence régna, puis Escudo acquiesça d'un hochement de tête.

— Je vais prendre mon blouson.

À cet instant, l'équipe médicale surgit de la maison, portant un brancard. Le garçon couché dessus paraissait minuscule, pathétique, et Ayshe ne put s'empêcher d'éprouver un pincement au cœur.

Marie Desormeaux les suivait.

— Ça va, grand-mère ? interrogea Ayshe avec inquiétude.

Rarement elle avait vu un air aussi fatigué à sa grand-mère. La première fois, c'était à côté du lit de mort du père d'Ayshe. Sa mère, elle, s'était déjà enfuie en Californie avec un homme qui avait promis de faire d'elle une star du cinéma.

— Je vais bien, ma chérie, répondit la vieille dame. C'est juste que mes os sont un peu rouillés, certains petits matins.

— Et le garçon ?

— Il s'en sortira. Il a un cœur très résistant. Mais il est pour toi, ma chérie. Il a eu affaire au « bokor ».

— Tu es certaine que le sorcier vaudou est derrière ça ? demanda Ayshe.

Elle avait écarté la piste vaudou après que le cœur de cette femme, Rodriguiz, avait été retrouvé à Atlanta. À présent, elle s'interrogeait. Car, jusque-là, les visions de sa grand-mère s'étaient toujours révélées justes.

— Certaine, confirma la vieille femme. Je l'ai senti tandis que je veillais l'enfant.

— Sais-tu de qui il s'agit ?

— Pas encore. Mais quand je le verrai, je le reconnaitrai. De ça, je suis aussi certaine.

La guérisseuse fit une pause et ajouta :

— Tu dois être prudente. J'ai eu une vision, il y a quelques instants. Tu trouveras cet homme qui tire profit du malheur des autres. Et alors, tu devras t'accrocher à la vie avec force. Ou bien, tu la perdras.

Malgré elle, Ayshe frissonna.

— Comment sais-tu que le « bokor » tire profit des gens auxquels il fait du mal ?

Jusqu'à présent, la presse n'avait à aucun moment évoqué la possibilité d'un trafic d'organes.

— Je l'ai senti.

Didier Escudo reparut. Il portait une casquette qui avait vu des jours meilleurs et un blouson léger. Il tenait une paire de cuissardes de pêche dans une main et un fusil de chasse dans l'autre.

— Pourquoi le fusil ? lui demanda Lockspur.

— Si je trouve les salauds qui s'en sont pris à mon fils, je leur exploserai la tête !

— Ça ne serait pas une mauvaise idée, marmonna Ayshe pour elle-même.

Son Glock 17 se trouvait dans son sac.

— Est-ce qu'on peut aller là-bas par la terre ferme ? interrogea-t-elle.

Il secoua la tête.

— Non. Il faut prendre le bateau.

Sans un mot de plus, il se dirigea vers la petite construction qui abritait son embarcation.

— Vous êtes de la partie ? demanda Ayshe à Lockspur.

— Ouais. Laissez-moi prendre mon blouson et un appareil photo.

Marie Desermeaux attira l'attention de sa petite-fille.

— Cela fait maintenant longtemps que tu as une vie de citadine, lui dit-elle. Néanmoins, tu ne dois pas oublier tout ce que je t'ai appris.

— Je n'oublierai pas, promit Ayshe.

Elle serra la vieille femme dans ses bras, puis rejoignit Escudo. Elle préférerait ne pas penser à toutes les effroyables histoires qu'elle avait entendues durant son enfance. Elle n'y avait pas vraiment cru, alors, mais depuis, au cours de sa carrière de flic, elle avait vu

beaucoup de choses dont elle ne soupçonnait pas l'existence. Si certains étaient capables de mutiler ou assassiner des enfants, les zombies avaient peut-être eux aussi une réalité.

CHAPITRE III

— C'est moi que vous attendez, dit Bolan.

Il surgit des ténèbres qui enveloppaient un des grands mausolées élevés dans le cimetière. L'une de ses mains, cachée sous son manteau, agrippait la crosse de son .44 Magnum Desert Eagle.

Surpris, Dennis Wynnewood sursauta, puis fit volte-face. C'était un homme plutôt corpulent, avec des lunettes cerclées d'or. Il portait un pantalon large, une paire de chaussures coûteuses et un long manteau.

— Ouvrez votre manteau, lui ordonna Bolan.

Il fallut un moment à Wynnewood avant de réagir. Puis il écarta les pans de son manteau et le tint un instant ouvert. Un revolver était passé dans sa ceinture.

— Balancez-le, dit l'Exécuteur.

— Je l'avais juste pris au cas où, expliqua Wynnewood. Ces cimetières ne sont pas les endroits les plus sûrs. En temps normal, des gens se font agresser ici – et la période de mardi gras est tout sauf normale.

Néanmoins, il jeta le revolver à environ trois mètres, et l'arme s'arrêta aux pieds d'un ange de pierre.

— Je vous écoute, dit Bolan. Racontez-moi ce que vous savez.

Mal à l'aise, Wynnewood prit une longue inspiration.

— Il y a quelques semaines, j'ai trouvé un message sur mon e-mail, à mon bureau. Il contenait des informations concernant Spencer Dane et un numéro de téléphone.

— Vous avez appelé, devina Bolan.

— Oui, confirma Wynnewood. La somme qu'on m'offrait était difficile à refuser. Tout ce que j'avais à faire, c'était donner deux coups de fil à l'entourage de Dane et arranger les choses avec eux. Il ne leur a pas fallu beaucoup de temps pour accepter ce qu'on leur proposait.

— Qu'est-ce que vous leur avez dit ?

Wynnewood haussa les épaules.

— Juste ce qu'on m'avait demandé de leur dire – qu'on avait trouvé un donneur et combien ils devaient payer s'ils le voulaient. Je ne savais rien de cette Rodriguiz.

— Maintenant, si.

— Oui.

Wynnewood repoussa ses lunettes sur l'arête de son nez.

— J'ai eu vent de certaines choses qui se passaient en ville. J'ai des contacts dans les milieux de la police.

Bolan étudia l'homme.

— Ce n'est pas la première fois que vous faites du courtage d'organes.

Visiblement tenté de mentir, Wynnewood hésita, puis se ravisa.

— Non. Ce cœur était le troisième. Depuis, je me suis encore chargé d'une autre affaire.

— Et le numéro de téléphone qu'on vous a donné, vous vous êtes renseigné à son sujet, non ?

— Vous pensez bien que oui ! répliqua Wynnewood. Quand j'ai voulu entrer le nom auquel il correspondait, un fichier a été téléchargé dans mon ordinateur, qui donnait les grandes lignes du marché. Un virement automatique avait été effectué sur mon compte en banque – dix pour cent d'avance. J'ai eu le reste quand les gens de Dane ont payé.

Il observa une pause, puis reprit :

— Techniquement, je ne suis coupable de rien. J'ignorais qu'on tuait des gens pour leur prélever des organes. C'est hier, en apprenant ce qui était arrivé à Rodriguiz, que j'ai compris. J'ai aussitôt décidé de ne plus traiter avec ces gens.

— Si nous nous trouvions dans un tribunal, dit l'Exécuteur, peut-être qu'un juge écouterait votre argumentation. Mais dans l'immédiat, c'est moi le juge, et il m'en faut plus. Parlez-moi de la quatrième affaire que vous avez traitée.

— Elle doit se conclure cet après-midi, à 16 heures.

— Où ?

— Au Chalmette National Historical Park. Une femme viendra prendre possession d'un rein.

Bolan demanda des précisions. Apparemment, l'endroit n'avait pas été choisi au hasard ; il offrait de nombreuses issues permettant de prendre la fuite sans être inquiété.

— Vous pouvez contacter ces gens ?

Wynnewood hésita.

— Peut-être. Ils m'ont laissé un nom, mais je n'ai pas essayé de le joindre. J'ai bien pensé me procurer une liste de gens à la recherche d'organes et traiter directement avec eux, mais je ne l'ai pas fait. C'est

bien trop risqué. Alors, je sers juste d'intermédiaire.

— Qu'est-ce que vous faites de l'argent quand vous le recevez ?

— Je le dépose sur un compte, à un guichet électronique de Jefferson Downs Racetrack. J'effectue plusieurs dépôts de vingt mille dollars chacun.

Bolan dut admettre que c'était plutôt bien vu.

— Je suis prêt à faire un marché, déclara Wynnewood.

— Qu'est-ce que vous me proposez ? interrogea Bolan avec dureté.

— Je peux vous donner le nom de deux autres personnes à qui j'ai fourni un organe.

— C'est intéressant, commenta Bolan. Mais pas assez. Je ne vois pas quel intérêt ils auraient à reprendre contact avec vous.

— Je ne veux pas aller en prison.

Un instant, Bolan laissa cette perspective peser sur l'avocat. Puis il dit :

— Organisez une nouvelle transaction.

— Avec quoi ? Ces gens veulent de l'argent tout de suite.

— J'en ai, déclara l'Exécuteur.

— Ils sont dangereux, affirma Wynnewood avec nervosité. Si je les roule, ils vont me rechercher. Quelle garantie me donnez-vous que je ne risquerai rien ?

— Aucune, répondit Bolan. C'est à prendre ou à laisser, maître.

Après un temps de réflexion, Wynnewood décida de prendre.

— Faites-leur savoir que vous recherchez un autre cœur, lui dit Bolan. Le temps que vous regagniez votre bureau, vous aurez reçu un fax contenant diverses informations. Étudiez-le bien. Vous devrez être en mesure de répondre à toutes les questions qu'ils pourront vous poser.

— Et l'argent ? demanda Wynnewood. Ils m'interrogeront là-dessus.

D'une poche de son manteau, Bolan sortit un paquet enveloppé dans du papier marron – une partie de l'argent qu'il avait récupéré sur le yacht de Hamlin – et le tendit à Wynnewood.

— Il y a quinze mille dollars. Ne vous avisez pas de les garder et de vous enfuir avec. Je vous retrouverais, où que vous alliez, et vous le regretteriez.

— Comment est-ce que je vous contacterai ?

— C'est moi qui vous appellerai.

Sans un mot de plus, l'Exécuteur se détourna et s'en alla, se

faufilant à travers les tombes qui peuplaient le cimetière. Il avait la certitude que les pourris avaient quelqu'un qui travaillait pour eux en ville. Une fois qu'il aurait établi un contact, il pourrait vraiment commencer à enquêter et estimer l'importance de l'opération. Et alors, il démantèlerait cette organisation.

Dans les profondeurs du bayou, Arne Madigan observait le « bokor » avec intérêt.

C'était un bonhomme rondouillard à la peau aussi noire que le charbon, avec une couronne de cheveux gris sur son crâne chauve et un châle enroulé autour des épaules. Papa Glapion devait avoir dépassé la cinquantaine.

— Vous me connaissez, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix aux intonations chantantes.

La femme à laquelle il s'adressait se débattit faiblement entre les deux hommes qui lui maintenaient les bras. Madigan estima qu'elle n'avait même pas trente ans. Elle était nue jusqu'à la taille, et sa peau luisait de sueur.

Madigan pouvait presque sentir la peur irradier de la femme tandis que celle-ci continuait de s'agiter. Avec son mètre quatre-vingt-dix et ses cent vingt kilos, Madigan était un homme imposant. La peau pâle, les cheveux bruns coupés court, il portait un costume gris foncé léger qui, il le savait, ne tarderait pas à lui coller à la peau à cause de l'humidité.

Il jeta un coup d'œil à l'un de ses deux compagnons. Winston Chen était coiffé d'un chapeau à larges bords avec une moustiquaire qui lui tombait sur les épaules, et il avait passé des gants sur ses mains fines de chirurgien.

— Il est plutôt théâtral, non ? confia Madigan à la deuxième personne qui l'accompagnait.

— Personnellement, répondit celle-ci, je préférerais les autres cérémonies auxquelles nous avons assisté. J'aime assez les voir décapiter des poulets avec les dents.

Madigan étudia le visage de Kaliope. Il avait toujours trouvé excitant ce mélange particulier de beauté et de soif de sang qui la caractérisait.

— Peut-être que vous pourrez convaincre ce brave « bokor » de vous offrir une représentation privée plus tard.

— Il se pourrait que je lui demande cette faveur, répondit Kaliope.

La prisonnière cria lorsque les deux hommes l'attachèrent à des pieux plantés dans le sol. Quand elle se retrouva couchée par terre, les

bras et les jambes écartés, essayant contre toute raison de se détacher, Papa Glapion adressa un sourire grimaçant à Madigan.

— Nous pouvons commencer, maintenant. Vous allez juger de mon pouvoir.

Madigan regarda avec intérêt. Fils d'immigrés allemands établis en Angleterre, il avait appris assez tôt qu'un homme pouvait obtenir ce qu'il voulait s'il savait jouer de ses poings et possédait en plus une certaine finesse d'esprit. Il était parti pour Hong-Kong à la fin des années 70 et s'était vite établi dans le domaine lucratif du trafic de marchandises illégales entre les Anglais et les Chinois.

Au milieu des années 80, il s'était lancé dans un autre trafic, celui d'organes humains. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour mettre sur pied un réseau qui soit en mesure de répondre à un marché en pleine expansion. Avec les progrès spectaculaires des techniques de transplantation, son savoir-faire et ses divers talents avaient été de plus en plus demandés. Et avec la perspective du retour de Hong-Kong dans le giron de la Chine, il avait décidé de déplacer ses activités aux États-Unis.

À présent, les choses commençaient à bien se combiner pour lui, ici. La demande, filtrée à travers un certain nombre d'avocats, sociétés, et diverses autres façades, favorisée par l'aide d'employés du United Network for Organ Sharing, augmentait en même temps que le carnet de commande de Madigan. Le cœur qu'ils avaient perdu à Atlanta était son premier échec.

Sur un geste de Papa Glapion, une jeune femme vêtue d'une robe blanche surgit des ombres jetées par des torches qui bordaient la clairière, deux bougies à la main. Elle esquissa une sorte de danse, puis posa les bougies au sol. Trois hommes commencèrent alors à battre leurs tambours, sur un tempo effréné.

Madigan sentit leurs vibrations en lui, et un noyau de peur se forma au bas de son dos. Il bougea légèrement, rassuré par la présence à sa hanche du .451 Detonics Magnum Scoremaster.

Il remarqua que Kaliope était complètement fascinée par les événements. Lorsqu'il l'avait rencontrée, en Grèce, elle faisait dans le terrorisme. Ils n'étaient pas devenus amants – en règle générale, Kaliope ne manifestait aucun intérêt pour les hommes. Mais ses compétences en arts martiaux étaient incomparables. Plus d'une fois, au cours des dernières années, elle avait couvert les arrières de Madigan.

Papa Glapion saisit un pot en argile et se lança dans une imitation, en plus lent, de la danse de la jeune femme aux bougies. Il laissa la poudre blanche contenue dans le pot passer entre ses doigts, dessinant

ainsi des motifs sur le sol boueux.

— Ceci est le symbole des *loa* que nous invoquons, expliqua-t-il.

D'après les conversations qu'il avait eues plus tôt avec le « bokor », Madigan se souvint que les *loa* étaient les esprits – qu'ils soient bons ou mauvais.

Papa Glapion marqua les quatre points cardinaux avec la poudre. Autour d'eux, les flammes des torches qui brûlaient toujours se reflétaient dans les eaux immobiles du bayou.

La jeune femme écartelée au sol commença à hurler mais, Madigan le savait, personne ne pouvait l'entendre. Ils étaient bien trop loin de la civilisation.

Les disciples de Papa Glapion se joignirent à leur meneur et se lancèrent dans une danse pleine de lenteur.

— Tu me connais ! dit Glapion à la femme. Tu sais que j'ai le pouvoir de faire marcher les morts.

Les cris de sa victime lui répondirent.

— Maintenant, je vais te prendre la vie, poursuivit Glapion. Et ce que je t'en rendrai sera ma propriété.

De sa poche, il sortit un petit tube qui semblait avoir été taillé dans de l'os. Il se pencha vers sa prisonnière, très près, posa le tube contre ses lèvres et souffla.

Une fine poussière grisâtre s'échappa du tube, recouvrant le visage de la femme, s'insinuant dans sa bouche ouverte, ses yeux et ses narines.

Autour de la femme, la danse continuait. Ses cris commencèrent à s'atténuer. Alors, un des disciples vêtus de robes blanches tendit au « bokor » une colombe vivante. Papa Glapion s'empara de l'oiseau et lui brisa le cou.

Il se tint au-dessus de sa prisonnière, puis mordit le cou de l'oiseau mort, laissant le sang couler sur le visage et le buste de la femme. Il sortit un petit couteau de sa ceinture, s'agenouilla et lui traça une ligne sur le cou.

D'où il se trouvait, Madigan avait pu voir que la lame n'était pas allée assez profond pour être mortelle.

— Je savais qu'il y aurait quelque chose avec un oiseau ! lança Kaliope avec enthousiasme.

Madigan ignore sa remarque. La cérémonie en elle-même n'avait que peu d'importance par rapport au résultat final. Une fois extrait du corps, un foie n'était viable que six heures, un cœur huit, et les reins pouvaient attendre plus de quatre jours. Faire des prisonniers était trop risqué, et transporter les organes se révélait délicat à cause des

contraintes de temps. Une alternative avait été de plonger les « donneurs » dans un coma profond et de garder leurs corps en réserve, mais les poumons artificiels qu'il allait alors utiliser étaient aussi coûteux que peu discrets. Jusque-là, ils avaient été en mesure d'installer une base, complète et équipée des équipements les plus modernes dont un chirurgien pouvait avoir besoin. Ils se heurtaient néanmoins toujours au problème des distances, leur champ d'action demeurant limité. Le « bokor » leur offrait peut-être le moyen d'étendre la viabilité d'un organe.

D'un geste de la main, Papa Glapion fit taire les tambours. Puis il regarda Madigan.

— Elle est morte.

— Impossible ! aboya Chen. Vous avez à peine incisé la peau.

Glapion baissa les yeux sur le médecin chinois.

— Venez voir par vous-même.

Madigan réagit le premier et alla se poster à côté de la femme. Le « bokor » utilisa son couteau pour couper les liens qui la retenaient. Elle ne bougea pas. S'accroupissant, Madigan regarda dans les yeux vitreux de la prisonnière. La poudre grisâtre les avait recouverts.

Alors qu'il se penchait, dans l'intention de lui rabattre les paupières, Papa Glapion lui agrippa le poignet.

— Ne faites pas ça ! lança-t-il. Si vous touchez la poudre maintenant, alors que les esprits ont été invoqués, vous deviendrez vous aussi un zombie.

Madigan retira aussitôt sa main.

— Cette magie, lui dit Papa Glapion, n'est pas à prendre à la légère.

— Elle est morte, confirma alors Chen. Bon sang ! Si je n'avais pas vu ça de mes yeux, je n'y aurais pas cru.

Il prit le poignet de la femme entre ses doigts.

— Pas de pouls, pas de souffle. Et pas de réaction à la douleur, ajouta-t-il après lui avoir fortement pincé la peau.

Papa Glapion se mit à rire.

— Bien sûr qu'elle est morte ! Je l'ai tuée.

— Du poison, dit Chen. Quelque chose d'incroyablement rapide. Bon sang, j'espère que ça n'affectera rien d'autre que le système respiratoire. Peut-être que nous pouvons récupérer ses poumons. Pour ce qui est du reste, je crains que ça ne soit foutu. Il est trop tard pour la transporter jusqu'à la salle d'opérations.

— J'avais un acheteur pour le cœur, maugréa Madigan.

Il fixa Papa Glapion d'un regard furieux.

— Si j'avais su que vous alliez la tuer ici, je serais venu avec une équipe médicale prête à prélever ses organes.

— Vous oubliez que j'ai des pouvoirs spéciaux, répliqua Glapion.

Le « bokor » saisit les chevilles de la femme et la tira dans les eaux du bayou. Pendant un moment elle flotta, puis Glapion posa une main au niveau de son estomac et poussa afin de l'immerger.

Il commença alors à prier d'une voix forte, utilisant ses deux mains pour la maintenir sous l'eau.

Son visage ruisselait de sueur quand il relâcha enfin la femme et s'adressa à elle dans un charabia qui ressemblait à du français. Madigan saisit quelques mots, assez pour comprendre que le « bokor » ordonnait à la femme de se lever.

— Il est cinglé, dit Chen. Elle a passé au moins six minutes sous l'eau. Si elle n'était pas vraiment morte tout à l'heure, elle est morte, maintenant. Il gaspille sa salive, et nous notre temps.

Au même moment, la femme agita les bras et gesticula à la manière d'un pantin. Puis elle se dressa, le corps ruisselant d'eau boueuse.

Ses traits étaient vides de toute expression, sa peau livide. Ses bras pendaient à ses côtés.

— Regardez ! lança Glapion avec fierté. Elle n'est pas morte.

— C'est impossible ! dit Chen.

— Mais elle n'est pas vivante non plus, affirma le « bokor ».

Madigan sentit les poils de sa nuque se hérissier.

Chen prit un stéthoscope dans la grosse mallette noire qu'il avait apportée avec lui. Plaçant le disque de métal entre les seins de la femme, il écouta.

— Je ne trouve pas les battements de son cœur, dit-il à Madigan.

— Parce que c'est un zombie, lui lança Papa Glapion.

Un peu malgré lui, Madigan reconnut qu'il ne pouvait réfuter ce qu'il avait devant les yeux.

— C'est ici que je l'ai trouvé ! lança Didier Escudo.

Il désigna un point, sur la rive, et coupa le petit moteur de l'embarcation.

L'étroit bateau à fond plat avait une coque en aluminium, par-dessus une structure de bois, et il se mouvait facilement dans le courant faible.

Sous la voûte des cyprès et de la mousse espagnole, les ombres de la nuit persistaient. Lockspur dirigea le faisceau de sa lampe torche dans la direction indiquée par Escudo, à travers l'enchevêtrement des arbres.

Pendant ce temps, Marisa Ayshe prit le grappin qui faisait office d'ancre et le balança avec adresse. Quand il se prit dans les branches les plus basses d'un arbre, sur la rive, elle tira pour approcher le bateau.

Dès que l'embarcation se fut échouée sur la rive, Ayshe sortit le Glock de son sac et le glissa dans la ceinture de son pantalon. Son cœur battait sourdement. Quand elle eut posé le pied sur le sol boueux, elle alluma la torche que lui avait donnée sa grand-mère et passa la première. Lockspur la suivit, pestant contre les broussailles qu'elle évitait avec facilité. Quant à Escudo, il était resté dans le bateau, son fusil de chasse sur les genoux.

— Bon sang ! fit Lockspur. Comment faites-vous pour marcher dans tout ce merdier sans vous rétamer ?

— L'habitude, répondit-elle. Mon père était pêcheur d'écrevisses. Quand je n'allais pas à l'école, je l'accompagnais.

— J'ignorais.

— Il y a beaucoup de choses que vous ne savez pas sur moi...

— Exact, reconnut le capitaine. Je ne savais pas que votre grand-mère était une sorcière. Pour une surprise, c'est une surprise. Qu'est-ce que vous savez de tout ce tralala, au juste ?

— Même pas assez pour fourguer une verrue.

Ayshe balaya les environs avec sa torche, puis appela Escudo pour obtenir des indications. Il leur fit signe d'aller plus loin.

— Comment est-ce que vous fourguez une verrue ? demanda Lockspur.

— Pour se débarrasser d'une verrue, expliqua Ayshe, vous devez aller voir une guérisseuse comme ma grand-mère. Elle frotte la verrue avec une pièce de cinq cents, puis elle vous dit de la dépenser. Celui qui recevra la pièce, recevra aussi votre verrue.

Le faisceau de la lampe d'Ayshe capta une tache noire sur le sol boueux, à sa droite. Elle braqua la torche sur ce point.

Deux marcassins d'eau et une meute de papillons et de scarabées festoyaient sur la mare de sang que Tibob Escudo avait laissé là. Lockspur s'éclaircit la gorge et déglutit bruyamment.

— Si vous devez vomir, lui lança Ayshe, faites-le où vous êtes.

— Ça va. J'ai juste été surpris.

— C'est la loi des marais, expliqua Ayshe, prise d'une vague

nausée. Ceux qui ne sont pas capables de se défendre ou de se déplacer assez vite sont dévorés.

Elle se rapprocha, effrayant les serpents avec le faisceau de la torche. Les papillons s'envolèrent en masse.

— Ils n'ont pas pu charcuter le gamin ici, observa Lockspur.

Il tenta d'éloigner les papillons qui voletaient autour de lui, puis renonça et éteignit sa torche.

Ayshe fit de même.

— Ils l'ont juste abandonné là pour le laisser mourir, dit-elle.

— Ouais.

Lockspur régla son appareil photo et prit quelques clichés des lieux.

— Quand on aura mis la main sur les enfoirés qui ont fait ça, j'espère qu'on les enverra au trou pour un bon bout de temps.

— Ils n'y couperont pas.

— On devrait envoyer une équipe ici, ajouta Lockspur en rangeant son appareil.

— Nous pouvons déjà tirer un enseignement de tout ça, souligna Ayshe. Ces gens, du moins certains, connaissent plutôt bien les bayous.

— Ouais.

Cette idée ne semblait guère réjouir Lockspur.

— Tâchez de ne pas l'oublier quand vous rencontrerez Wynnewood, l'avocat, aujourd'hui. Il se pourrait que ces salauds soient aussi capables de vous reconnaître ou de deviner que vous êtes flic.

Il prit le chemin du bateau.

Ayshe s'attarda un instant, regardant le sang qui imprégnait le sol. Malgré le danger, elle savait qu'elle ne pouvait revenir sur la mission qui l'attendait. L'équipe qui travaillait dans l'ombre sur l'affaire Carrion Killings s'était assurée que son identité de couverture était solide après l'entrée en scène de cet avocat qui affirmait avoir été approché par les trafiquants d'organes. Il s'était tranquillement présenté à eux et leur avait offert ses services.

Alors qu'elle tournait les talons pour suivre Lockspur, l'avertissement de sa grand-mère résonna à ses oreilles.

CHAPITRE IV

— Je suis l'Agent Spécial Travis Fox, du FBI, dit Mack Bolan.

Il montra sa carte à Lockspur. La carte était neuve – il l'avait récupérée à peine une demi-heure plus tôt par la société de messagerie –, mais l'étui qui la contenait était vieux et abîmé, comme s'il avait déjà servi pas mal d'années.

Ils se tenaient à la porte du service des urgences du Tulane Médical Center. Des infirmières en uniforme bleu et des aides-infirmiers passaient dans le couloir, véhiculant pour la plupart des patients.

— Vous étiez déjà venu ici en plein mardi gras ? demanda Lockspur en évitant de peu une chaise roulante.

— Oui, répondit Bolan.

C'était vrai. Mais chaque fois, il n'était pas là pour profiter de l'atmosphère de fête.

— La ville ressemble à un zoo, maugréa Lockspur.

Il était un peu plus de 8 heures. Après avoir entendu parler d'un jeune garçon qu'une équipe des homicides avait amené à l'hôpital, Bolan avait appelé le commissariat central et appris que Lockspur se trouvait déjà sur les lieux. Ils étaient convenus de se retrouver à l'hôpital plutôt qu'au commissariat.

D'après le peu qu'il avait vu de Lockspur, Bolan avait de la sympathie pour le gros flic. Il faisait un boulot dur dans une ville dure, et il tenait bon.

— Comment va le gamin ? demanda Bolan.

— La dernière fois que j'ai parlé au toubib qui le suit, il ne savait pas trop s'il allait le sauver.

— J'ai entendu parler de l'histoire avec le scanner de ma voiture. Vous pourriez m'en dire un peu plus ?

Tout en écoutant le policier, Bolan eut l'intuition qu'il n'avait pas toutes les cartes en mains. Son instinct lui soufflait que Lockspur gardait quelque chose pour lui.

— ... et après avoir retrouvé l'endroit où on avait abandonné le gosse, conclut le flic, je suis venu à l'hôpital pour voir comment il

allait.

— Est-ce qu'il y a une chance pour qu'il se souvienne de ce qui lui est arrivé ?

Lockspur haussa les épaules.

— On n'en sait rien. Il y avait une vieille femme, là-bas, une de ces sorcières du bayou dont vous avez dû entendre parler. Elle m'a raconté que quelqu'un avait essayé de transformer le gosse en zombie. Vous voyez le genre ! conclut-il en haussant un sourcil.

Avant que Bolan ait pu lui répondre, un médecin vêtu d'une blouse toute tachée apparut dans le hall, regardant autour de lui.

— C'est notre homme, dit Lockspur.

Il s'éloigna pour aller intercepter le toubib. Quand il revint avec lui, il fit les présentations.

— Docteur Milford, voici l'Agent Spécial Travis Fox, du FBI.

— Le garçon est pour l'instant hors de danger, dit le médecin après avoir serré la main de Bolan avec fermeté. Ils lui ont retiré le pancréas, causant quelques dommages au foie. C'est souvent le cas lorsqu'un chirurgien vient tripoter le pancréas. Mais les dommages sont minimes, ce qui est plutôt étonnant. Vu la façon dont il a été abandonné, j'ai l'impression qu'ils se moquaient bien de savoir s'il survivrait ou non.

— Je crois qu'ils voulaient le laisser mourir, affirma Lockspur. Le fait qu'il s'en soit tiré est un accident.

— Ils n'ont même pas recousu le pauvre gosse. Par chance, la vieille Marie a fait du bon travail. Autrement, il serait mort. Il reste qu'il a perdu une épouvantable quantité de sang.

Milford s'éclaircit la gorge et conclut :

— Il peut très bien survivre sans pancréas. Encore faut-il qu'il en ait la volonté.

— Que voulez-vous dire ? demanda Bolan.

Le médecin se frotta le front.

— Il avait beaucoup de sédatif dans le sang quand on nous l'a amené, mais les tests ne nous ont pas permis de déceler quoi. Il y avait bien les traces d'une anesthésie générale, mais elles étaient trop anciennes pour expliquer l'état de transe dans lequel se trouvait le gamin. J'ai peur qu'il n'ait subi des dommages au niveau du cerveau. Et peut-être même sur le plan nerveux.

— Nous pouvons le voir ? demanda Lockspur.

Milford hésita.

— Rapidement, alors. Il va être transféré dans l'unité de soins

intensifs aussitôt qu'on lui aura trouvé de la place là-bas.

Il retourna vers le service des urgences pour les guider.

Le gosse semblait presque perdu dans son lit. Ses yeux étaient ouverts, mais ils donnaient l'impression de fixer un point situé à des kilomètres de là. Un flic en uniforme montait la garde à côté de lui.

Une infirmière vint chercher Milford. Il dit rapidement au revoir et disparut.

Bolan étudia la pâleur extrême du garçon et repoussa le sentiment de colère qui l'envahissait.

— Qu'est-ce que les zombies viennent faire là-dedans ?

— Aucune idée, répondit Lockspur en secouant la tête. Nous en savons autant que vous – quelqu'un a ouvert une espèce de boucherie à La Nouvelle-Orléans et vend des organes au plus offrant. C'était déjà arrivé, mais jamais à cette échelle.

— Vous ne voyez vraiment pas qui ça peut être ?

— Non. On a pris contact avec le United Network for Organ Sharing, mais ils n'ont aucune piste à nous donner. Les organes mettent en jeu de grosses sommes. Le marché parallèle a commencé à se développer quand quelqu'un a vendu un de ses reins à un patient sous dialyse. C'est parfaitement illégal, mais ça se fait.

Bolan fixa le regard vide du gamin. Sans le bip régulier du cardiogramme auquel il était relié, on aurait pu croire qu'il était mort.

— Son état s'est stabilisé, indiqua une infirmière.

Elle débrancha une partie de l'équipement, puis ôta les freins qui bloquaient les roues du lit.

— Si vous voulez bien m'excuser, je dois l'amener aux soins intensifs. Sa mère l'attend là-bas.

Bolan et Lockspur s'écartèrent pour la laisser passer.

— Allons prendre l'air, suggéra le capitaine.

Il gagna la sortie des urgences et croisa à la porte une jeune femme plutôt séduisante en vêtements de ville.

Bolan surprit le petit mouvement de tête que Lockspur lui adressa pour la prévenir de rester à l'écart. Alors qu'elle s'apprêtait à rentrer aux urgences, elle passa devant Bolan, l'air faussement naturel de quelqu'un pris par surprise.

Le guerrier eut le temps de jeter un coup d'œil à ses bottes de cow-boy et d'y trouver des traces de boue semblables à celles qu'il avait remarquées sur les chaussures de Lockspur. L'Exécuteur savait maintenant avec certitude que le flic ne lui livrerait qu'une partie de la vérité, mais il comptait bien lui rendre la pareille.

— Nous allons prélever le cœur, à présent, dit Arne Madigan en branchant le micro externe de son téléphone.

Il traversa le bureau pour aller se poster devant la baie vitrée qui donnait sur la salle d'opérations, en contrebas.

— Est-ce que nous avons toujours quelqu'un pour le foie ?

— Thomsen se fait un peu tirer l'oreille.

La voix appartenait à une avocate de Dallas qui avait par le passé travaillé pour des magnats du pétrole, au Texas. Avec l'effondrement des cours de l'or noir, elle avait perdu la jolie rente que cela lui valait, mais avait gardé des contacts avec ses anciens clients et leur rendait encore occasionnellement des services. C'était le réseau de recrutement de Madigan qui l'avait dénichée. Angie Dawson était assez gourmande pour aller démarcher dans le domaine des grands magnats du pétrole, lesquels découvraient que la richesse ne protégeait pas leurs organes de la maladie ou de l'usure.

— Pourquoi ? demanda Madigan.

— Le prix.

— Ça risque de ne pas changer.

— Il dit qu'il n'est même pas certain de la compatibilité des tissus. Il a peur que le foie ne prenne pas.

Madigan regarda à travers la vitre. Dans la salle d'opérations, Chen et son équipe s'étaient mis au travail. La salle, immense, avait autrefois abrité tout un équipement destiné au raffinage du pétrole, des pompes et des cuves de stockage.

Le scalpel à la main, Chen effectua une première incision à travers le torse nu de la femme, ouvrant la chair du cou au pubis. Puis il commença à découper le sternum avec une scie chirurgicale dont la plainte stridente était étouffée par l'isolation des murs. Une bouche d'évacuation avait été creusée au milieu de la salle de manière à ce qu'elle puisse être rapidement nettoyée au jet. Chen et son équipe avaient déjà travaillé sur deux « donneurs » depuis l'incursion dans les marais. Les corps avaient ensuite été rapportés à La Nouvelle-Orléans pour y être abandonnés. Madigan ne voulait rien laisser dans les environs qui puisse conduire à leur quartier général.

— Les médecins de Thomsen ont examiné les échantillons de tissus que nous leur avons envoyés, rappela Madigan. Ils savent que ce qu'on leur propose est plus qu'acceptable étant donné les circonstances. J'ai une liste d'attente longue comme le bras pour ce foie. Vous pouvez l'appeler et lui dire que c'est mon dernier mot. Je suis prêt à passer au nom suivant.

Il coupa la communication, puis composa un autre numéro et se

mit en ligne avec son autre unité, établie à Tulsa, dans l'Oklahoma. Si Thomsen ne se décidait pas à conclure le marché, Madigan avait là-bas une femme qui, si elle proposait 30 000 dollars de moins, était prête à cracher son fric sur-le-champ.

Il saisit la télécommande du téléviseur installé dans son bureau, sur la droite. Quand il alluma le récepteur, une caméra lui renvoya l'image de la salle d'opérations. Il régla le volume. La voix de Chen lui parvint, distincte, tandis qu'il donnait des ordres à ses assistants.

Le reste du bureau de Madigan ressemblait à n'importe quel autre bureau. Il était même plutôt Spartiate, à l'exception de deux petites fantaisies : un tapis persan pour lequel il avait dépensé une fortune et un piano demi-queue qui trônait au milieu de la pièce.

La porte du bureau s'ouvrit, et Kaliopé entra. Elle avait aussi son repaire sur place, mais Madigan n'y était jamais entré. Elle maintenait une certaine distance avec les autres, et Madigan avait appris à respecter cette attitude.

— Je vois que vous regardez Chen en train d'opérer, observa-t-elle en s'asseyant au bord du bureau.

— Oui.

— Il ne pratique pas d'anesthésie.

Madigan utilisa la télécommande pour zoomer sur le visage de la femme étendue sur le billard. Elle ne portait pas de masque à oxygène sur le nez et la bouche. Pourtant, elle ne bougeait pas.

— Ce sera intéressant de voir si le traitement de Glapion agit encore après qu'on aura enlevé son cœur à la femme, remarqua Kaliopé.

Faisant revenir sur l'écran un plan général de la salle d'opérations, Madigan se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

Kaliopé le regarda, de ses yeux qui réussissaient à être séducteurs et innocents à la fois.

— J'ai entendu dire que les zombies se déplacent...

— Oui. Mais uniquement dans les mauvais films, souligna Madigan en riant.

— Et si on pariait ? Avant ce matin, je n'avais jamais vu de zombie. Mais la voir surgir de l'eau comme elle l'a fait avait de quoi ébranler n'importe qui.

— Ça n'a pas fonctionné avec le gamin, rappela Madigan. Il s'est débattu jusqu'à ce qu'on lui colle une bonne dose de sédatifs. La poussière magique de Glapion n'a pas eu beaucoup d'effets sur lui...

— Peut-être que certaines personnes sont immunisées.

— D'accord. Mille dollars.

— Tope là.

Ils se tournèrent tous deux vers l'écran de télévision pour suivre le déroulement de l'opération.

Au même moment, le fax de Madigan cracha une feuille de papier. Il se pencha pour s'en emparer et parcourut rapidement le contenu du document.

— Ça vient de Dennis Wynnewood. Il me dit qu'il a besoin d'un cœur, rapidement, et qu'il a déjà reçu un acompte de cinquante mille dollars.

Kaliopé lui lança un coup d'œil songeur.

— Il ne s'en est pas très bien sorti avec l'autre cœur, à Atlanta.

— Non, reconnut Madigan en considérant de nouveau le fax. J'aime l'argent, mais pas quand il vient avec de trop gros risques.

— En manœuvrant bien, on peut récupérer l'argent et se débrouiller pour que Wynnewood se retrouve dans l'impossibilité de parler à qui que ce soit.

Madigan considéra un instant la suggestion de Kaliopé, puis hocha la tête.

— Vous avez raison. On a déjà rendez-vous avec lui aujourd'hui pour une autre affaire. À 16 heures, dans ce parc...

— C'est ça.

— Dans ce cas, retrouvons-le un peu plus tôt et débarrassons-le de l'argent.

Le téléphone sonna. Les appels étaient filtrés par une antenne reliée à un satellite, à une dizaine de kilomètres de là, puis renvoyés jusqu'au site. Madigan décrocha.

— Thomsen veut le foie, lui annonça Dawson.

— Parfait. Et l'argent ?

— Il a déjà été transféré sur votre compte.

Madigan alluma son ordinateur et fit quelques manipulations. L'argent, constata-t-il, était en effet à la banque.

— Le foie est en route ! lança-t-il.

Il raccrocha, puis déclencha le programme qui lui permettrait de transférer l'argent sur un des comptes qu'il possédait sous un faux nom dans les Caraïbes.

Quand il en eut terminé, Madigan regarda Chen entreposer le cœur et le foie dans les caissons frigorifiques. Le chirurgien éteignit ensuite le poumon artificiel.

Contre toute attente, la femme couchée sur la table d'opérations fit un bond en l'air, renversant le plateau d'instruments chirurgicaux

qui se trouvaient à côté d'elle. Des flots de sang jaillirent des incisions pratiquées sur son buste.

— Nom de Dieu ! fit Madigan en se penchant vers l'écran de la télévision.

La femme se redressa en poussant sur ses bras, puis retomba en arrière et demeura immobile.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Chen ? hurla Madigan dans l'interphone qui le reliait à la salle d'opérations.

— Simple réflexe nerveux, dit le chirurgien, qui semblait plutôt secoué. Au moment où nous avons débranché le cœur artificiel, son cerveau lui a fait comprendre qu'elle était en train de mourir.

— Nettoyez-moi ce merdier !

Tandis qu'il coupait l'interphone, Madigan se dit qu'à l'avenir il n'assisterait plus aux opérations.

Il se leva et rejoignit le minibar installé dans un coin pour se servir un plein verre de whisky, sec, qu'il vida sans une pause.

— Bon Dieu ! fit-il en frissonnant.

Il se tourna vers Kaliopé, qui semblait plus intriguée qu'effrayée par le spectacle macabre auquel ils venaient d'assister.

Elle tendit la main.

— Vous me devez mille dollars. Le zombie a bougé.

Mack Bolan ne trouva rien de nouveau dans les informations dont disposaient les homicides de La Nouvelle-Orléans à propos de l'affaire Carrion Killings. Il parcourut néanmoins jusqu'au bout les dossiers que le capitaine Lockspur lui avait passés après qu'ils avaient quitté le Tulan Médical Center.

Ils étaient allés s'installer dans un petit fast-food, et Lockspur se trouvait au fond de l'établissement, utilisant le téléphone à pièces. Quand il vit que Bolan avait fini d'étudier les dossiers, il mit fin à sa conversation et le rejoignit.

— Il n'y a pas grand-chose, n'est-ce pas ? fit-il remarquer en se glissant sur la banquette du box.

— Non.

Lockspur se laissa aller contre le dossier rembourré.

— Après avoir reçu votre appel, ce matin, j'ai réfléchi, avoua-t-il. J'imagine que si le sénateur Harris Mercury avait vraiment du poids à Washington, j'aurais déjà un essaim de gars du FBI en train de fouiner ici avec des microscopes. Au lieu de ça, c'est vous que j'ai. Un seul homme, conclut-il en tendant l'index.

Il commença à jouer avec son talkie-walkie, qu'il avait posé sur la table.

— D'abord, je me suis dit que le Bureau faisait mine de répondre aux exigences de justice de Mercury après ce qui est arrivé à son beau-fils. Le problème, c'est que vous ne vous comportez pas comme un flic. Vous ne posez pas assez de questions, et vous ne faites pas les trucs habituels.

— Vous devriez peut-être vous renseigner à mon sujet.

— Vous pensez bien que c'est la première chose que j'ai faite. Mais les deux gars à qui j'ai parlé ne semblaient pas en savoir plus sur vous que sur le temps qu'il fait à Tombouctou.

— J'agis dans le plus grand secret, dit Bolan. J'ai travaillé sur la mafia de Boston pendant des années. J'appartiens à une cellule « confidential defence ».

— Ça, je veux bien le croire, déclara Lockspur. Vous n'êtes pas quelqu'un d'ordinaire. Vous aimez agir seul. Autrement, vous auriez un peu de soutien ici, avec vous. C'est une des lois cardinales que les fédéraux semblent suivre. Vous, on dirait que vous ne travaillez pas de cette façon.

— Je suis ici en mission d'observation, rappela Bolan. S'il se révèle qu'il faut plus de monde ici, je l'aurai. Croyez-moi.

Lockspur hocha la tête.

— Je vous crois. Mais je crois aussi que vous n'êtes pas vraiment un flic. Vous me faites penser à un tireur embusqué qui attend qu'une cible surgisse.

Sortant un rapport de sa sacoche, Bolan dit :

— J'aimerais vous parler de quelque chose d'autre.

Lockspur jeta un coup d'œil à la chemise de papier Kraft que Bolan posait sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le rapport médical concernant le jeune Escudo.

— Comment vous êtes-vous procuré ça ? Je n'ai même pas encore eu ma propre copie. Il n'était pas censé être prêt avant un certain temps.

Bolan ne lui répondit pas. En fait, Herman Schwartz s'était introduit dans le système informatique de l'hôpital et avait pu récupérer le dossier peu après que Bolan l'avait contacté par le canal de Hal Brognola.

Après un silence tendu, Lockspur soupira.

— Bon, ça va. Alors, qu'est-ce que vous avez ?

— Le sang qu'on a retrouvé sur Escudo n'était pas seulement le sien.

— Le Dr Milford ne m'a rien dit de ça.

Fébrilement, Lockspur tourna le dossier vers lui et commença de le parcourir.

— Les gars du labo ont passé l'endroit où il avait été abandonné au peigne fin, mais ils n'ont pas pu examiner le gosse lui-même. Il avait déjà été emmené à l'hosto. On a encore ses vêtements. Peut-être qu'on pourrait les étudier.

— C'est une des infirmières de l'hôpital qui a identifié le sang étranger, répondit Bolan. Il est possible que Milford lui-même ne soit pas encore au courant.

— Je lis que ce sang n'était pas d'origine humaine, et qu'il appartenait probablement à un oiseau.

— Tout juste. On sacrifie des oiseaux dans les cérémonies vaudou, non ?

— Parfois. Mais dans les cérémonies bidons, on se contente de verser un peu d'alcool sur le sol et de faire une petite flambée. Ça suffit au bonheur des touristes.

— Vous connaissez quelqu'un des milieux vaudou qui pourrait avoir un lien avec notre réseau de trafic d'organes ? demanda Bolan.

— Si c'était le cas, répliqua Lockspur d'un ton tranchant, je serais capable de mettre la main sur ces enfoirés !

— Vous avez des dossiers concernant les cercles vaudou, non ?

Lockspur haussa les épaules.

— Pour ça, il faudrait voir avec la brigade des mœurs. Nous, on intervient quand il y a mort d'homme dans le cadre de cérémonies vaudou. Les gars des Mœurs pourront vous en dire plus sur les artistes à la petite semaine et leurs rabatteurs.

— Ça pourrait valoir le coup de jeter un œil sur ces dossiers, observa Bolan. Quelqu'un qui donnait seulement dans le folklore a pu décider de passer la vitesse supérieure.

Lockspur acquiesça, mais à contrecœur.

— Je vais mettre deux hommes là-dessus et leur demander de se livrer aux recherches préliminaires.

Soudain, son talkie-walkie crachota et une voix se fit entendre :

— Océan 13, ici le dispatching.

Lockspur baissa le son de l'appareil et appuya sur le bouton de transmission.

— Ici Océan 13. Je vous reçois, dispatching. À vous.

— Bien reçu, Océan 13. J'ai un appel pour vous.

— Passez-le-moi.

— Océan 13...

C'était une voix d'homme. Il donna son numéro d'identification, puis poursuivit.

— Je suis dans le Quartier Français. J'appartiens à la police montée. Il y a quelques minutes, la direction du Lafayette Royale, le motel, m'a appelé à propos de deux personnes suspectes qui venaient de s'inscrire. Je me demande comment on peut remarquer des gens au comportement suspect en plein mardi gras, mais je me suis quand même rendu sur place pour vérifier. Elle m'a donné la description de leur camionnette, et je suis allé jeter un coup d'œil sur le parking. Il y avait du sang à l'arrière du véhicule. J'ai aussitôt pensé à l'affaire Carrion Killings parce que vous autres vous avez dit qu'ils utilisaient peut-être des camionnettes.

Lockspur avait déjà commencé à s'extraire du box.

— Restez où vous êtes ! ordonna-t-il. Ne touchez à rien, mais ne les laissez pas partir. Allons-y, ajouta-t-il à l'intention de Bolan.

Quand ils sortirent du fast-food, Lockspur désigna sa voiture banalisée, sur le parking.

— On prend la mienne.

Bolan se glissa sur le siège passager et passa sa ceinture de sécurité tandis que Lockspur mettait le contact et sortait du parking après un demi-tour sur place. Puis, dans un rugissement de moteur, ils plongèrent dans le flot de la circulation, salués par un concert de Klaxon.

Lockspur tendit un gyrophare à Bolan, qui le plaça au-dessus du tableau de bord, de manière à ce qu'il soit bien visible à travers le pare-brise. Puis il agrippa la crosse du Desert Eagle dans son holster d'épaule. S'ils tombaient sur les trafiquants d'organes en train de se débarrasser d'un corps, le guerrier se doutait que la rencontre serait musclée.

CHAPITRE V

Le Lafayette Royale se composait d'une trentaine de petits bâtiments à deux étages, dont l'architecture était un compromis entre les styles créole et sudiste. Des balcons en demi-lune supportaient des massifs de bougainvillées en fleur qui débordaient des balustrades en fer forgé et glissaient sur les toits en pente.

Alors que Lockspur engageait sa voiture sur le parking de l'établissement, près d'une grande cour qui se trouvait à l'arrière du motel, Bolan put entendre la rumeur des festivités de mardi gras, à un pâté de maisons de là. Un mur d'un mètre cinquante surmonté de pointes de métal entourait la propriété.

L'agent de police Gerald Downs, âgé de 24 ans, se tenait à côté de sa monture, près d'une porte voûtée qui donnait sur une allée. Il désigna une vieille camionnette Dodge, sur le parking, puis tendit la main vers la chambre qu'on avait donnée à ses propriétaires.

— Océan 13 ? fit la radio de Lockspur. J'ai les renseignements que vous avez demandés à propos d'une camionnette.

— Ici Océan 13, je vous écoute, répondit le capitaine, les yeux fixés sur le motel.

— Le véhicule est enregistré sous le nom de David Hightower. Sa mère est venue signaler sa disparition quand il n'est pas réapparu chez lui après trois jours.

— Bien reçu, dispatching. Vous m'avez envoyé des renforts ?

— Deux unités sont en route, ainsi que Rayons X9. Ils arriveront sur place dans moins de quinze minutes. Deux agents de la police montée devraient aussi vous rejoindre.

Lockspur accusa réception des infos et reposa sa radio.

— Quinze minutes, c'est trop long, dit-il en jetant un coup d'œil à Bolan. Surtout s'il y a une chance pour que ce David Hightower soit encore en vie.

— Je suis d'accord, approuva Bolan. On y va.

Il ouvrit sa portière et sortit de la voiture, écartant les pans de sa veste.

Au pas de course, ils traversèrent le parking, puis le patio où des

clients étaient tranquillement installés sous des parasols, à côté d'une fontaine.

— Le numéro 22 est tout au bout, indiqua Bolan.

— O.K., fit Lockspur.

Il tenait un Colt .45 Government Model à la main.

— Je passe le premier, dit Bolan.

— Je surveille vos arrières.

Tous ses réflexes de guerrier en alerte, Bolan s'arrêta à côté de la porte du numéro 22 et attendit, le temps d'un battement de cœur, tandis que le capitaine des homicides venait se poster de l'autre côté.

Ils entendirent des voix à l'intérieur. Puis ils sentirent une odeur d'essence.

— Prêt ? demanda Bolan.

Lockspur hocha la tête.

Agrippant le Desert Eagle à deux mains, l'Exécuteur ouvrit la porte d'un coup de pied et rentra brusquement. Son arme devant lui, il balaya la pièce de droite à gauche.

Un petit salon donnait sur une cuisine, où une silhouette vêtue d'un costume de clown ouvrait les brûleurs du fourneau. Le clown leva son Uzi et tira longuement, vomissant une rafale de parabellum 9 mm qui allèrent labourer les murs du salon.

Bolan fit feu à deux reprises et atteignit le clown en plein torse. Les redoutables balles du Desert Eagle projetèrent le type vers l'arrière en même temps qu'un flot de sang se déversait sur son costume.

Déjà en mouvement, l'Exécuteur porta son attention sur l'escalier qui se trouvait à sa gauche. Une autre silhouette de clown se tenait au beau milieu des marches, un fusil à canon scié à la main.

— Attention ! hurla Bolan à l'intention de Lockspur.

Le flic disparut aussitôt de l'entrée. Bolan, lui, plongea une fraction de seconde avant que les balles de son adversaire laminent la portion de moquette sur laquelle il se tenait l'instant d'avant et aillent ricocher à travers une des grandes baies vitrées. Trois fois, le Desert Eagle cracha ses terribles ogives. Visant d'abord les genoux du clown, Bolan suivit ensuite le mouvement naturel du canon.

Les balles perforèrent l'homme à la cuisse, à l'abdomen et à la clavicule. Tournoyant sous la violence des trois impacts successifs, le pourri dégringola dans l'escalier, s'immobilisant au pied des marches.

Bolan s'approcha, le Desert Eagle braqué sur l'homme, et il éloigna son fusil d'un coup de pied. Un filet de sang s'écoulait au coin de sa bouche, contrastant avec le fard blanchâtre qui lui couvrait le

visage.

Lockspur prit une paire de menottes à l'arrière de sa ceinture et accrocha une des extrémités au poignet du clown et l'autre à la rampe de l'escalier.

L'Exécuteur rechargea le gros .44, puis s'engagea dans l'escalier, tenant le pistolet devant lui. Il y avait deux chambres à l'étage. Jetant un coup d'œil par la porte ouverte de l'une d'elles, il vit qu'elle donnait sur l'allée. Il vit aussi qu'elle était vide.

L'odeur d'essence provenait de l'autre chambre. Alors qu'il s'en approchait, le guerrier entendit un bruit, pareil à une légère explosion, puis celui d'une vitre qu'on brisait.

Il essaya d'ouvrir la porte, mais elle était fermée à clé. Il s'apprêtait à défoncer le battant quand les premiers rubans de fumée passèrent sous la porte. Bolan donna un grand coup de pied qui ne réussit qu'à fendre légèrement le bois.

À la seconde tentative, la porte s'ouvrit en grand. Bolan se rua dans la pièce et se dirigea aussitôt vers la fenêtre qui donnait sur le patio.

— Alerte vos hommes ! lança Bolan à Lockspur, qui arrivait derrière lui. Ils vont essayer de se tirer par là.

Après avoir donné quelques ordres rapides dans son talkie-walkie, Lockspur alla décrocher l'extincteur qui se trouvait sur le mur du couloir.

Deux corps nus, celui d'un homme blanc et celui d'une femme à la peau noire, étaient allongés sur le lit. Après le charcutage qu'ils avaient subi, on ne pouvait plus rien pour eux ; ils étaient probablement morts depuis plusieurs jours.

— Bon Dieu ! jura Lockspur en découvrant les corps.

Il utilisa l'extincteur pour tenter d'éteindre les flammes qui avaient commencé de s'attaquer aux cadavres.

Bolan regarda par la fenêtre. Deux clowns couraient à travers la cour, repoussant les clients du motel sur leur passage et renversant les tables. Un parasol alla valser dans la fontaine.

L'agent Downs s'était placé en travers de leur chemin, son flingue à la main.

— Police ! lança-t-il. Laissez tomber vos armes !

Sa position était exactement celle qu'on avait dû lui apprendre à l'école.

Les clowns ne ralentirent même pas pour faire feu. Downs s'écroula.

Bolan cala son bras contre l'encadrement de la fenêtre et leva le

Desert Eagle. Il fit abstraction de la chaleur des flammes, derrière lui, et se concentra sur ses cibles, devant lui. La distance était d'environ 60 mètres. Son doigt se posa sur la détente, se tendit.

Dans un rugissement de moteur, un petit camion franchit soudain l'entrée principale du parking, roulant droit vers les clowns qui couraient toujours. Le conducteur du camion fit une embardée et le véhicule dérapa. Il alla percuter une voiture garée là. Sans hésiter, les clowns se précipitèrent vers le véhicule.

Bolan tira deux fois en direction de sa première cible. Le clown trébucha et s'écrasa sur le ventre.

Alors que l'autre redoublait d'efforts pour rejoindre le camion, penché vers l'avant pour être moins vulnérable, un fusil d'assaut apparut du côté passager du véhicule. La volée de plomb qu'il balança pulvérisa les tuiles du toit qui faisait saillie au-dessous de la fenêtre à laquelle se trouvait Bolan.

L'Exécuteur fit encore feu à trois reprises, dans un véritable roulement de tonnerre. Le clown encore debout fut littéralement balayé et jeté à terre. Le Desert Eagle aboya encore par trois fois, perforant la portière et le pare-brise du camion.

Le conducteur fit hurler ses pneus lorsqu'il passa la marche arrière. Le camion percuta une autre voiture en stationnement, puis continua sa route sans ménagement.

Bolan rechargea son arme avant de se jeter à travers la fenêtre aux vitres explosées. Une rafale d'arme automatique ratissa le toit et la façade du motel, et obligea le guerrier à rester couché. Il vit le camion prendre la direction de la sortie.

Atteignant l'extrémité du toit, il se laissa tomber au sol. Il se reçut sur les pieds et effectua aussitôt une roulade pour amortir le choc. Des balles déchirèrent l'air et allèrent se perdre dans un distributeur de boissons, derrière lui.

D'un bond, il se leva et courut vers le policier blessé. Le camion filait droit vers l'issue qui donnait sur la rue.

Downs avait été touché à la jambe et au côté, mais il ne semblait pas trop mal en point.

— Ça va, dit-il en agrippant son revolver.

— Tenez bon, lui répondit Bolan. Les secours arrivent.

Il se débarrassa de sa veste de costume et courut vers le cheval que Downs avait attaché à la porte. Il dénoua les rênes, puis posa le pied sur l'étrier. Le cheval hennit, les yeux révoltés.

D'une main, le guerrier attrapa le pommeau, sauta en selle et serra les rênes. Talonnant les flancs de l'animal, il lui intima d'aller de

l'avant.

Le camion orange s'apprêtait à tourner au coin, à l'autre extrémité de l'allée qui s'ouvrait devant eux. Bolan encouragea encore l'animal, qui lui répondit avec tout ce qu'il avait. Ses sabots claquaient avec fracas sur la chaussée.

Ils virèrent à gauche, évitant de peu un vendeur de hot dogs et éparpillant les gens qui faisaient la queue devant l'échoppe ambulante. Bolan ralentit un instant l'allure de sa monture et l'obligea à rester sur le trottoir. Penché vers l'avant, la tête sur l'encolure du cheval, il guidait l'animal autant avec son corps qu'avec les rênes. Ils commencèrent à gagner du terrain sur leur gibier, dont l'avance se réduisit bientôt à une soixantaine de mètres.

Il y avait assez de voitures garées contre le trottoir pour que les pourris installés à l'intérieur du camion n'aient pas encore remarqué Bolan. Le conducteur concentrait toute son attention sur sa conduite et la circulation.

Au premier carrefour, il ralentit.

Comprenant qu'il allait prendre sur la gauche, Bolan amena l'animal sur le côté du véhicule, leva son Desert Eagle et tira. La balle de .44 atteignit le pare-brise, côté conducteur, et une constellation de minuscules cubes de verre s'épanouit sur toute sa surface. Bolan savait qu'il avait manqué sa cible de quelques centimètres. Le salaud assis du côté passager se pencha, un fusil CAR-15 en main. En même temps qu'il pressait la détente de son arme, son copain écrasa la pédale d'accélérateur. Le tir automatique passa loin de Bolan et de sa monture, zigzaguant jusque sur le côté d'une boutique, derrière lui, et ricochant contre un réverbère accroché au-dessus.

Le cheval hennit quand le moteur du camion rugit devant lui. Bolan s'efforça de garder sa monture à peu près tranquille, le temps pour lui de tirer de nouveau. Quand le Desert Eagle tressauta entre sa main, il donna des pieds sur les flancs de l'animal, qui s'écarta aussitôt du camion.

Bolan lui fit faire demi-tour et regarda le véhicule rouler droit sur un petit mur de pierre, de l'autre côté de la rue et s'arrêter en dérapant.

Deux hommes armés de fusils d'assaut émergèrent de la portière du passager qui faisait face à Bolan, leurs armes levées.

Avec les six balles de son gros .44, l'Exécuteur disposait de trois balles pour chacune de ses cibles. Le tir nourri des pourris fracassa la vitrine de verre d'un autre magasin. En réponse, les ogives brûlantes du Desert Eagle projetèrent les hommes contre le côté du camion, et ils glissèrent sans vie jusqu'au sol.

Bolan éjecta le chargeur vide, en poussa un nouveau dans le Desert Eagle. Il dirigea ensuite le cheval vers le véhicule, qu'il contourna pour s'approcher du côté conducteur.

Le gars était mort, affalé sur le volant avec tout l'arrière du crâne en moins. Mais le salaud qui se trouvait à côté de lui n'était plus là.

— Hé !

Bolan fit tourner le cheval vers la voix.

Un vieil homme à l'imposante chevelure blanche se tenait devant une boulangerie.

— Votre gars, il est parti par-là, monsieur, dit-il en désignant la direction à suivre.

L'Exécuteur repéra en effet sa proie, qui se frayait un chemin sur le trottoir, à travers la foule.

Bolan poussa son cheval, et l'animal s'élança. En quelques secondes, il mangea l'avance du flingueur.

Celui-ci bifurqua brusquement pour s'insinuer dans une file de voitures à l'arrêt et il essaya d'ouvrir la portière de l'une d'elles. Comme elle refusait de céder, il leva son arme et la pointa sur le conducteur.

Incapable d'atteindre à coup sûr sa cible sans risquer de blesser son otage, Bolan tira en l'air.

Le pourri se redressa aussitôt. Il fit feu à deux reprises, mais manqua le cheval et son cavalier.

Il s'était remis à courir et atteignit bientôt le bout de la rue. Incapable d'aller plus loin, il fit demi-tour et leva son arme.

Le cheval s'abattit sur lui. Bolan sentit l'impact à travers toute sa monture, avant qu'ils recouvrent leur équilibre.

L'homme était couché sur le trottoir, haletant, les yeux fermés. Son arme avait atterri à au moins trente mètres de lui.

Bolan mit pied à terre. Il fouilla dans la sacoche qui se trouvait devant la selle et trouva une paire de menottes. Après avoir attaché le cheval en sueur à un panneau, il s'approcha de son prisonnier.

L'homme leva les yeux vers lui.

— Je crois que j'ai la jambe cassée, dit-il.

— Mets-toi sur le ventre, lui ordonna Bolan.

Il n'éprouvait pas beaucoup de compassion pour ce pourri quand il pensait aux deux corps qui avaient été amenés dans le motel pour y être calcinés.

L'homme lui obéit avec un gémissement sourd.

Alors que Bolan lui passait les menottes, une petite foule s'était

déjà formée autour d'eux.

— Vous l'avez eu, alors ?

Se redressant, Bolan reconnut le vieil homme aux cheveux blancs.

— Oui. Merci.

— Il était plutôt rapide, ce jeunot.

Il se frotta le menton et eut un petit rire.

— Le genre de gars sur qui je parierais bien quelques dollars dans une compétition. Il a dit qu'il allait vous jeter un sort ? ajouta-t-il en regardant Bolan.

Celui-ci secoua la tête. Plus bas dans la rue, il aperçut la voiture de Lockspur qui essayait de se frayer un chemin dans la circulation.

— M'est avis qu'il va le faire, poursuivit le vieil homme. Ce gars, il fait dans le vaudou, pour sûr.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Bolan.

Le vieil homme désigna le collier qui était sorti de la chemise du pourri. Une chaîne en or retenait un petit sac de flanelle rouge.

S'agenouillant, Bolan arracha le sac du collier. Il l'ouvrit et vida le contenu dans sa main. De petits os s'entassaient sur sa paume.

— C'est un gris-gris, expliqua le vieil homme. À coup sûr des os d'un serpent qu'un prêtre vaudou a refilés à ce jeunot comme charme porte-bonheur.

— Si vous y touchez, dit le flingueur, vous mourrez.

Son visage était tendu par la douleur.

— Le sortilège était très puissant.

— On dirait qu'il ne t'a pas fait beaucoup de bien, aujourd'hui, dit Bolan en laissant tomber les os sur le trottoir, près de l'homme. Pour qui travailles-tu ?

Son prisonnier lui lança un regard glacial.

— Je veux un avocat. Je n'ai pas à vous répondre.

Le vieil homme éclata de rire.

— Voilà d'autres paroles magiques, lança-t-il en secouant la tête. On dirait que ce garçon ne dépend pas seulement des charmes vaudou et du reste...

Lockspur arriva à fendre la foule en brandissant sa plaque.

— Il est vivant ?

Bolan hocha la tête.

— Tant mieux, dit le capitaine en atteignant le prisonnier. Parce que pour interroger les autres gus qui se trouvaient dans le camion, il est trop tard. À moins d'organiser une petite séance de spiritisme...

Tenant le sac de flanelle dans sa main, Bolan essayait de comprendre le sens des inscriptions à l'encre qui se trouvaient dessus.

— Ça me paraît être la bonne ville pour ce genre d'expérience, dit-il.

Une heure et demie plus tard, Bolan roulait à bord du Tacom récupéré sur un parking du port. De retour au quartier général de la police, Lockspur l'avait laissé dans un bureau de la division des homicides. Bolan était resté là pendant une heure, à attendre de voir si le capitaine lui donnerait quelque chose sur quoi travailler. Tout ce que le flic avait fait, c'était changer de vêtements et appeler le bureau d'un responsable du FBI qui n'était autre que Hal Brognola. Au bout du compte, il avait eu confirmation que l'Agent Spécial Travis Fox était bien toujours sur l'affaire – ce qui ne l'avait pas vraiment réjoui.

Bolan avait conservé le petit sac en flanelle et pris des photos de chacun des pourris qu'il avait descendus.

Tout en roulant, il composa le numéro du bureau de Dennis Wynnewood sur le téléphone satellitaire du char de guerre et utilisa le nom de couverture dont ils étaient convenus pour passer le barrage de la secrétaire.

— Wynnewood, répondit l'avocat d'un ton anxieux.

— Vous avez établi le contact ? demanda Bolan.

— Oui. Écoutez, vous êtes vraiment sûr de vouloir faire ça ? Je ne sais pas grand-chose de ces gens, si ce n'est qu'ils sont capables d'éviscérer tous les pauvres types qui leur tombent sous la main. Je ne suis pas sûr qu'ils me fassent confiance. Et en plus, il y a en ville un gars du FBI qui met la pression sur tout le département des homicides à propos de l'affaire Carrion Killings. Peut-être que ce n'est pas vraiment le meilleur moment...

— Est-ce que vous avez organisé une rencontre ? poursuivit Bolan en ignorant la remarque de l'avocat.

Wynnewood soupira.

— Oui.

— Où et quand ?

— À minuit. Au Bayou Bar Restaurant.

L'avocat donna l'adresse de l'établissement à Bolan, qui connaissait le coin.

— Soyez-y.

— Et vous, vous serez où ?

— Dans les environs, affirma Bolan.

— Vous voulez que je leur donne le fric ?

— Oui. Et soyez à l'heure.

Bolan coupa la communication, puis appela le Black Warriors Ranch. À l'autre bout de sa ligne spéciale, Hal Brognola lui répondit.

— On ne peut pas dire que tu fasses grand-chose pour détendre les relations entre la police de La Nouvelle-Orléans et le FBI, lança-t-il sans préambule.

Bolan s'autorisa un petit sourire.

— On ne m'aide pas beaucoup. Lockspur fait tout son possible pour se débarrasser de moi. Alors, je me débrouille pour ne laisser aucun choix aux flics. D'autant que les choses commencent à se démêler.

Rapidement, il exposa les derniers développements avec Wynnewood.

— Tu crois qu'ils vont mordre à l'hameçon ?

— Oui.

Alors qu'il se frayait un chemin dans la circulation, Bolan vit dans son rétroviseur un semi-remorque tirant un char se joindre à la procession qui se dirigeait vers le Quartier Français.

— Ils peuvent faire payer ses infidélités à Wynnewood, souligna Brognola.

— Je me débrouillerai pour lui éviter de se trouver dans la ligne de feu.

— Il se pourrait qu'il utilise les indices et les preuves dont il dispose. On le fait taire, ou est-ce qu'on le laisse aller voir les flics ?

Bolan avait déjà réfléchi à la question.

— On le laisse faire. S'il leur dit ce qu'il sait, ils auront des raisons supplémentaires de pousser encore plus leur enquête.

— Ils risquent de ne pas être très contents en découvrant que l'Agent Spécial Fox leur avait caché l'existence d'un témoin important.

— Il y a des chances, oui. Et après ? La vie de Fox n'aura qu'une durée très courte !

Bolan s'arrêta à un feu rouge. Une foule de gens costumés traversa la rue, saluant gaiement les automobilistes sur leur passage.

— Je suis sur un gros truc, Hal, dit le guerrier. J'ai donné des coups de sonde partout où je le pouvais, et jusque-là mes efforts n'ont pas donné grand-chose. À en croire les dossiers que m'a montrés Lockspur, il y aurait quarante et une prises au tableau de chasse des enculés que nous traquons.

— Bon sang ! fit Brognola. Ça en fait six de plus par rapport à ce

que le FBI imaginait – et deux de plus par rapport à notre propre estimation.

— Les politiques mettent un maximum de pression sur cette histoire, expliqua Bolan. Je pense que les médias d'ici en savent plus qu'ils ne veulent bien le laisser entendre. Mais ils restent discrets.

— Ils veulent éviter que les gens désertent la ville ?

— Tout juste. Et puis, on a affaire à des pros. Quarante et une victimes, cinquante-sept transactions d'organes, et ils n'ont fait qu'un seul faux pas au cours des trois derniers mois...

— Le temps qu'on a mis à repérer leur petit trafic en dit long, aussi !

— Tu as quelque chose à propos des photos que je vous ai faxées ? demanda Bolan.

Il faisait allusion aux clichés qu'il avait faxés un peu plus tôt, les clichés des clowns et de leur unité de soutien.

— Mon bras droit, ici, Kurtzman, t'a préparé une petite fiche sur chacun. Dès qu'on aura fini de causer, je t'enverrai tout ça. Il n'y a pas grand-chose. Tous ces gus étaient fichés pour cambriolage, vol à main armée, ou usure. Mais ce ne sont que des petites pointures.

— Des coïncidences que je pourrais creuser ?

— Rien de très précis.

— Je me disais qu'on pourrait prendre le problème par l'autre extrémité, remarqua Bolan.

— Comment ça ?

— La partie transport de l'opération. Ils récoltent les organes quelque part autour de La Nouvelle-Orléans, ce qui ne leur laisse qu'un rayon d'action limité pour les apporter en temps et en heure avant que la transplantation ait lieu.

— Tu as des idées sur la question ?

— À mon avis, ils ne passent pas par les aéroports, dit Bolan. C'est l'enseignement qu'on peut tirer de ce qui est arrivé à Atlanta. Peut-être que les petits trajets locaux, jusqu'au Texas et les autres États environnants, pourraient être accomplis par un appareil de tourisme, mais pour pousser jusqu'à Atlanta, il faut qu'ils aient accès à des jets.

— Ils utilisent peut-être les services d'une entreprise de fret, suggéra Brognola.

— Ouais. Ça ne serait pas inutile de vérifier si de nouvelles boîtes de ce type se sont créées récemment, ou si d'autres, plus anciennes, ont changé de propriétaires.

— Je vais dire à Kurtzman de mettre quelqu'un là-dessus. Appelle-

moi dès que tu as besoin de quoi que ce soit.

— D'accord.

Bolan raccrocha le téléphone.

Un instant plus tard, le fax commença à déverser les infos que Kurtzman avait récoltées sur chaque flingueur. Bolan parcourut les documents tout en suivant le lent flux de la circulation. Brognola avait raison : il n'y avait là rien de bien intéressant. Il jeta un coup d'œil au sac de flanelle rouge qui contenait le gris-gris et songea qu'il lui restait une autre façon d'aborder le problème.

— On a un problème avec Dreyser, dit Kaliope.

Accoudée à la balustrade de la plate-forme de forage, Ame Madigan se tourna vers la jeune femme.

— Quoi ?

— L'équipe en camionnette l'a manqué. Pendant la semaine durant laquelle nous l'avons surveillé, il a été la ponctualité même. Nous connaissions parfaitement son emploi du temps. C'était comme si nous l'avions. Et puis...

— Ils l'ont perdu ?

Kaliope acquiesça d'un hochement de tête, les cheveux ébouriffés par le vent.

— Nous n'avions aucune raison de penser qu'il changerait quoi que ce soit à ses horaires. Les gars le suivaient d'un peu trop loin et ils l'ont perdu dans la circulation. Comme ils savaient qu'il se dirigeait vers le cabinet de son dentiste, ils ne s'en sont pas trop fait. Sauf qu'il n'est jamais arrivé là-bas. J'ai demandé à notre informaticien de pénétrer dans le système du dentiste, et il a découvert que Dreyser n'avait pas de rendez-vous de prévu aujourd'hui.

— Donc, il a menti.

— Oui.

Madigan songea à ce qu'il savait de Dreyser. Il travaillait dans un cabinet d'audit, à La Nouvelle-Orléans, et apparaissait comme un homme stable, sur qui on pouvait se reposer. La seule chose qui le singularisait était son groupe sanguin, AB Négatif, et le fait que ses échantillons de tissus étaient presque identiques à ceux d'un vieux magnat du transport maritime, à Chicago. Le magnat en question se trouvait en ce moment dans une clinique privée, en attente d'un nouveau cœur. L'équipe chargée de lui greffer l'organe attendait la livraison dans les deux heures.

Madigan regarda les eaux du Golfe du Mexique. Le cœur de

Dreyser représentait des millions de dollars de profit, une des meilleures affaires des derniers mois. En outre, le receveur connaissait d'autres personnes intéressées par les activités de Madigan, et il était susceptible de lui fournir une liste de clients potentiels – à condition, bien sûr, que sa propre opération soit un succès.

La plate-forme sur laquelle se tenait Madigan était une affaire tout à fait légale – du moins, sur le papier. Alors qu'il cherchait une base opérationnelle fiable pour commencer son business aux États-Unis, il avait trouvé cette plate-forme de forage. Installée dans le Golfe du Mexique, elle lui permettait d'avoir un accès facile à la plupart des États du Sud.

La société pétrolière qui l'exploitait connaissant de sérieux problèmes, il avait pu la louer facilement. Il avait aussi loué les services d'une équipe de forage pirate, des hommes capables de garder le silence sur tout ce qui pouvait se passer d'étrange à bord de la plate-forme. Et, à l'occasion, ils faisaient preuve d'un certain talent dans le maniement des armes.

Le trafiquant d'organes avait l'intention de développer autant qu'il le pourrait ses activités. La Nouvelle-Orléans n'était qu'un test, un moyen de débarrasser le système de tous ses défauts et de prendre les contacts nécessaires. Le cœur de Dreyser représentait une partie essentielle de son plan d'action.

— Demandez-leur d'éplucher les relevés de cartes de crédit de Dreyser et de voir où il aurait pu se trouver durant un de ses précédents rendez-vous chez le dentiste, dit Madigan.

Kaliopé hocha la tête et utilisa son téléphone cellulaire pour transmettre ces instructions.

Madigan consulta sa montre. Ils devaient s'activer pour être à l'heure au rendez-vous avec Dennis Wynnewood. Alors qu'il s'était engagé dans l'escalier métallique qui menait à l'héliport, sur la partie inférieure de la plate-forme, Kaliopé le rattrapa.

— Il y a autre chose, dit-elle en le suivant.

Il la regarda.

— L'équipe chargée de se débarrasser des deux corps, ce matin, a été capturée par la police. Seulement un a survécu.

— Est-ce qu'il sait quelque chose ?

— Probablement pas. C'est un des gars de Glapion.

Madigan avait pris le « bokor » à son service, le chargeant notamment de se débarrasser des cadavres. Ils étaient tous rapportés par hélicoptère à La Nouvelle-Orléans afin de concentrer l'attention de la police sur la ville. À côté de cela, Madigan avait des contacts avec

certains flics et se tenait ainsi au courant de l'avancée de l'enquête.

— Que s'est-il passé ?

— Un policier a donné l'alerte avant que les hommes de Glapion aient eu le temps de mettre le feu à la chambre de motel. Lockspur est arrivé sur les lieux avec un agent du FBI, un certain Travis Fox. C'est lui qui a tué les sept hommes et capturé le seul survivant.

— Il travaille plutôt bien, remarqua Madigan d'un ton acide.

— Oui.

Madigan se courba pour prendre place sur le siège de copilote de l'hélicoptère.

— Faites-le surveiller, lui aussi. On dirait qu'il faut se méfier de lui.

Kaliopé s'installa sur l'un des sièges arrière.

— Je devrais peut-être me charger de lui personnellement.

Madigan se tourna vers elle alors que l'hélicoptère prenait de la hauteur.

— S'il le faut, dit-il, allez-y.

CHAPITRE VI

Le vieil homme aux cheveux gris s'appelait LaSalle Del Sesto, et il ne travaillait pas à la boulangerie, il en était le propriétaire. Quand Bolan entra dans la boutique, Del Sesto se souvint aussitôt de lui et écarta d'un geste de la main le badge que Bolan lui présentait. Une fois que le guerrier lui eut exposé l'objet de sa visite, le vieil homme se proposa de l'emmener chez Mme Calista.

— Question vaudou, elle s'y connaît, expliqua-t-il. Elle sait aussi lire dans le tarot, organise des séances de spiritisme et fait la tournée de toutes les maisons hantées du Quartier Français pour papoter avec les fantômes. Je crois qu'elle pourra vous dire d'où vient ce sac.

Ils se rendirent sur place à pied. Dix minutes plus tard, ils gravissaient les marches d'un étroit escalier pour rejoindre le bureau de Mme Calista, au deuxième étage d'un petit immeuble délabré.

Au sommet de l'escalier, Del Sesto frappa sur le panneau de vitre opaque. Des lettres dorées à moitié effacées annonçaient : « Madame Calista, Maîtresse des Choses Occultes et Surnaturelles. »

— Entrez ! fit une voix grave et enrouée.

— C'est sa voix « professionnelle », expliqua Del Sesto en tournant la poignée de la porte.

Bolan suivit le bonhomme dans un petit bureau. Une odeur de renfermé emplissait la pièce aux fenêtres occultées par des voilages de mousseline noire qui filtraient les lumières de la nuit. Des étagères murales supportaient des pots et des bocaux, des livres et toute sorte d'objets étranges. Sur un antique bureau de bois, un corbeau empaillé était perché sur un crâne humain. Un stylo à plume reposait à côté d'un encrier et d'une pile de feuilles de papier blanc orné de signes du zodiaque.

La femme assise dans le fauteuil pivotant, derrière le bureau, paraissait au moins vingt ans de trop pour la longue perruque de cheveux noirs qu'elle portait. Des boucles d'oreilles d'argent finement travaillé pendaient jusqu'à ses épaules. Sa robe noire à col montant dissimulait une bonne part de son embonpoint.

— Ce monsieur est un agent du FBI, dit Del Sesto pour présenter Bolan. C'est lui qui a tué les gamins, ce matin...

Bolan posa le gris-gris sur le bureau, l'accompagnant d'un billet de cinquante dollars.

— LaSalle m'a assuré que vous seriez capable de me dire d'où vient cet objet.

Sans un mot, Calista fouilla dans un tiroir de son bureau et sortit un paquet de cigarettes sans filtre. Puis elle prit une paire de lunettes de vue et la chaussa. Elle alluma la cigarette, et la fumée tourbillonna autour de son visage, stagnant dans l'air immobile. Après avoir lissé le sac de flanelle, elle l'examina en tous sens, puis leva les yeux vers le guerrier.

— C'est une collègue qui a fait ça. Liliane.

— Où puis-je la trouver ? demanda Bolan.

— En bas, sur les docks. Elle a une petite boutique. On dit qu'elle est liée à Papa Glapion, un homme qui œuvre dans la zone obscure des sciences occultes.

— Et les zombies ? demanda Bolan.

Il n'avait pas oublié les paroles d'Escudo, qui affirmait qu'on avait fait de son fils un zombie.

Calista serra les bras autour d'elle comme si elle avait soudain très froid.

— On raconte qu'il est capable de faire lever les morts, déclara-t-elle. Mais ils sont incapables de se rappeler qui ils étaient. Les mères ne reconnaissent pas leurs enfants, les maris ne reconnaissent pas leur femme. C'est une chose très mauvaise.

— Savez-vous où je pourrais le trouver, lui ?

— Non. C'est un homme très dangereux. On dit qu'il peut changer d'apparence, comme le loup-garou, et qu'il boit du sang humain les nuits de pleine lune.

Se saisissant d'un jeu de tarots, Calista commença à battre les cartes.

— Coupez le jeu, dit-elle. Je vais lire les cartes pour vous.

— Merci, mais je n'ai pas le temps, répondit Bolan.

Elle leva les yeux sur lui.

— S'il vous plaît. Je sens comme une ombre qui vous suit. Je veux m'assurer qu'elle demeurera avec vous et qu'elle ne restera pas ici lorsque vous vous en irez.

Bolan coupa le jeu.

Calista réunit les deux parties et commença à étaler les cartes sur le bureau.

— Vous êtes un chasseur, dit-elle d'une voix basse, étudiant les

cartes à mesure qu'elle les retournait. Vous êtes à la recherche d'un homme, un homme très dangereux. Mais ce n'est pas Papa Glapion. Cet homme est un étranger, venu d'un autre pays. Je vois aussi deux femmes. L'une a la peau sombre et le bien dans son cœur. L'autre a une pierre noire à la place de l'âme. Vous devez craindre cette femme, car elle essaiera de vous prendre la vie.

Calista marqua une pause, fermant les yeux durant un moment.

— Cet homme, celui que vous chassez, se trouve dans un endroit fait d'acier, entouré d'eaux profondes.

Elle jeta un nouveau coup d'œil aux cartes.

— Je vois un dénouement heureux, même s'il y aura un prix à payer. Mais je ne sais pas si c'est vous qui paierez, ou quelqu'un qui vous est proche.

Sur ces mots, elle tendit la main. Bolan ajouta un autre billet de cinquante dollars à celui qui se trouvait sur le bureau et sortit sans faire le moindre commentaire. Pourtant, il ne put s'empêcher de frissonner.

Le Bayou Bar Restaurant était un établissement où les clients se succédaient rapidement à l'heure du déjeuner, mais il possédait l'âme et le décor d'un speakeasy. Le grand comptoir devait avoir plus de cent ans, de même que la grande caisse enregistreuse qui trônait à une extrémité. Une rangée de ventilateurs brassait l'air au plafond. Les murs étaient couverts de gravures, de partitions de classiques du jazz et du blues, ainsi que de photos dédicacées de King Oliver, Jerry Roll Morton et Louis Armstrong.

Bolan prit place au fond de la salle à manger, près de deux fontaines de marbre. Le restaurant était sombre, et la carte interminable. Il commanda le plat du jour et donna un pourboire de vingt dollars à la serveuse, lui expliquant qu'il souhaitait prendre son temps et profiter de son repas. Elle lui sourit et lui assura qu'il pourrait déjeuner au rythme qui lui conviendrait.

L'Exécuteur observa la foule. Il était vêtu d'un pantalon anthracite, d'un pull-over à rayures noires et blanches et d'une veste légère qui cachait le Desert Eagle, bien à l'abri dans son holster.

Dennis Wynnewood arriva un peu après minuit.

Bolan remarqua qu'il avait l'air nerveux. Il tenait sa valise comme si elle était bourrée de produits toxiques. L'hôtesse l'installa à une table située près de l'entrée du restaurant.

Moins de dix minutes plus tard, une femme aux cheveux blonds coupés court, à la punk, vint s'asseoir à sa table. Les yeux braqués sur

l'avocat, elle lui parla avec vivacité pendant un court instant.

Wynnewood fit glisser la valise sous la table, vers elle, puis il regarda discrètement autour de lui, dans la salle. La femme dut comprendre la signification de son regard, car Bolan la vit se pencher vers l'avocat pour lui parler. Le visage de Wynnewood devint blême.

Un grand type aux cheveux blancs s'approcha du piano droit installé dans un renforcement sombre du restaurant. Il s'assit devant le clavier et commença à jouer un air de jazz plutôt entraînant. Aussitôt, des clients se levèrent pour rejoindre la piste de danse.

Bolan vit alors la blonde agripper le bras de Wynnewood et l'entraîner vers la porte qui donnait sur le côté du restaurant. L'avocat n'avait pas l'air réjoui de s'en aller. L'Exécuteur laissa ce qu'il fallait pour payer son repas sur la table, puis il se leva. Il remarqua que trois hommes se dirigeaient eux aussi vers la porte, sur le côté. L'un d'eux était blanc, les autres de type oriental.

Ils repérèrent Bolan, et un des Orientaux resta en arrière, la main sous sa veste. Il s'arrêta à la porte après que les autres eurent franchi le seuil et se tourna pour faire face à Bolan. De sa main libre, il fit glisser une cigarette entre ses lèvres.

— Vous avez du feu ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit Bolan.

Il fit mine de plonger la main dans sa poche, à la recherche de son briquet, et, au dernier moment, il la propulsa vers le visage de l'homme, paume ouverte, juste en dessous du menton. La cigarette se déchira entre les lèvres du gars quand sa tête cogna contre la porte métallique. Son flingue tomba par terre, et il s'écroula au sol, inconscient. Le Desert Eagle jaillit dans la main de l'Exécuteur, qui franchit la porte. Elle donnait sur une petite allée.

Un pistolet dans une main et la valise dans l'autre, la femme faisait marcher Wynnewood devant elle. Les deux flingueurs qui l'accompagnaient étaient eux aussi armés. Mais ils furent un peu trop lents à réagir.

Levant le gros .44, l'Exécuteur visa le torse du pourri le plus proche, à moins de dix mètres. La balle projeta le type dans les poubelles métalliques rangées là. Deux chats de gouttière qui festoyaient dans les ordures déguerpirent en miaulant.

L'autre flingueur eut le temps d'ajuster un tir, qui atteignit la porte derrière Bolan. L'Exécuteur répliqua aussitôt, et sa balle transperça la gorge de l'homme. Lorsqu'il toucha le sol, il était déjà mort.

La femme courait à présent vers une décapotable bleue qui venait de déboucher dans un nuage de gomme brûlée à l'autre bout de

l'allée. Elle avait d'abord cherché à entraîner Wynnewood avec elle, avant de renoncer. Elle s'abrita derrière une saillie de fer forgé, contre un mur de parpaings, qui contenait des plantes tombantes et des pots de fleurs. Bolan entraperçut le reflet d'une cuisse nue alors qu'elle levait son pistolet.

Wynnewood, lui, se tenait entre l'Exécuteur et la blonde, comme figé.

— Couchez-vous ! lui hurla Bolan.

Le petit pistolet étincela dans la main de la femme tandis qu'elle le pointait vers Wynnewood.

Bien que sa cible ne soit pas dans son angle de tir, Bolan tira à trois reprises vers elle. Aucune des trois balles ne l'atteignit, comme il s'y attendait, mais elles allèrent exploser quelques-uns des pots de fleurs.

Bolan éjecta le chargeur vide du Desert Eagle et en mit un nouveau alors que la décapotable s'arrêtait dans un hurlement de freins à côté de la femme. Un flingueur, assis du côté passager, sortit un MAC-10 et balança une rafale qui obligea l'Exécuteur à plonger pour s'abriter.

Enfin sorti de sa torpeur, Wynnewood courait vers Bolan. Celui-ci vit la blonde se redresser et lever son pistolet. Le guerrier n'avait aucun moyen d'ajuster un tir correct. Il intercepta Wynnewood, en agrippant sa veste, et le poussa sans ménagement contre le mur du restaurant.

Le pistolet de la virago toussota.

Wynnewood trébucha et tomba. Dans sa chute, il entraîna Bolan, qui ne chercha pas à résister et évita ainsi les balles que le flingueur au MAC-10 leur destinait. L'essai mortel finit sa course dans le mur de briques.

Levant le bras, Bolan pressa à plusieurs reprises la détente de son .44 et creusa quelques trous dans le pare-brise de la décapotable. La femme quitta en courant sa position, la valise à la main, et alla se jeter à l'arrière du véhicule.

— J'ai été touché ! cria Wynnewood alors que Bolan l'obligeait à se relever en empoignant sa veste.

— Si vous ne vous levez pas, vous serez bientôt mort ! répliqua le guerrier.

Il poussa l'avocat jusqu'à la porte du restaurant. Le moteur de la décapotable rugit tandis que le véhicule leur fonçait dessus. Le pare-chocs toucha le mur, sur le côté de l'allée, et des étincelles jaillirent.

Le flingueur au MAC-10 lâcha une longue rafale qui creusa une

série de petits trous dans le métal de la porte au moment où Bolan poussait Wynnewood à l'intérieur. Il le suivit dans un long plongeon.

Sans prêter attention aux hurlements des patrons du restaurant, Bolan se redressa, le Desert Eagle serré dans sa main, et examina Wynnewood. L'avocat avait été touché à l'arrière de la cuisse et à la fesse gauche, mais les blessures étaient superficielles.

— J'ai été touché, répéta Wynnewood en se retournant et en regardant avec effroi le sang qui suintait de son pantalon.

— Vous vous en sortirez, lui dit Bolan.

Il jeta un coup d'œil au flingueur qu'il avait laissé inconscient dans le restaurant. Le gars n'avait pas bougé.

— Posez votre arme, dit alors une voix autoritaire, derrière lui.

Le guerrier se tourna et découvrit un homme trapu qui braquait sur lui un Browning HP.

— Je suis du FBI, lui dit Bolan. Je vais vous montrer mon badge...

— Doucement, alors, recommanda le videur.

Bolan s'exécuta, et le gars leva le canon de pistolet, sans complètement le détourner du guerrier.

— Quelqu'un a appelé les flics ? demanda Bolan.

— Ouais. Ils arrivent.

— Putain, ils savaient que c'était un piège ! gémit Wynnewood. Ils savaient qu'on les observait. Merde ! Comment ont-ils su ?

Bolan ne se fatigua pas à lui expliquer.

— Vous en avez reconnu un ?

— Non.

— Et la femme ?

— Non, je vous dis ! Merde, vous ne voyez pas que je pisse le sang ?

Bolan ignore ses gémissements. Il avait peu de sympathie pour l'avocat. Wynnewood s'était mis de lui-même dans la ligne de tir. Sans l'Exécuteur, il y serait sans doute passé.

Il se tourna vers l'Oriental couché par terre. Au milieu de son front, une balle avait creusé un trou bien net !

— Il... est mort ! balbutia une serveuse d'une voix tremblante.

— Qui lui a tiré dessus ? demanda Bolan.

— Le pianiste.

Il regarda autour de lui, sans trop espérer tomber sur le type aux cheveux sombres installé quelques minutes plus tôt devant le piano.

— Vous le connaissiez ?

— Non.

— Et vous ? demanda Bolan au videur.

L'homme secoua la tête.

— C'était la première fois qu'il jouait ici.

Incapables de le sortir du restaurant à temps, les collègues du pourri avaient dû juger trop dangereux de le laisser derrière eux, aux mains des flics.

Tandis que la direction du restaurant s'efforçait de calmer la clientèle, Bolan franchit de nouveau la porte qui donnait sur l'allée, prenant juste le temps de fouiller les cadavres. Il ne trouva rien d'intéressant.

Quand il quitta les lieux, le hurlement des sirènes de police avait envahi le voisinage, et une foule de curieux s'était formée, qui bloquait toute la circulation. Bolan, lui, avait encore d'autres pistes à explorer.

*

* *

La boutique de Liliane était située près du Mississippi, en face du port de commerce. La pancarte qui signalait la présence de l'échoppe promettait la bonne aventure, la lecture des lignes de la main, des charmes et diverses fournitures.

Une clochette suspendue au-dessus de la porte vitrée retentit quand Bolan entra. Une jeune femme créole se tenait derrière le haut comptoir. Autour d'elle, des étagères présentaient un large éventail de livres, d'os et d'ustensiles divers.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle.

— J'aimerais voir Liliane, répondit Bolan.

— Avez-vous rendez-vous ?

Tout en posant la question, elle prit un carnet relié de cuir qui se trouvait derrière le comptoir et le feuilleta rapidement.

— Non, dit Bolan, mais ceci devrait faire l'affaire.

Il tendit son badge du FBI.

L'hôtesse ne parut même pas surprise.

— Est-ce qu'elle aura besoin d'un avocat ?

— Non.

— Dans ce cas, dit la vendeuse en fermant le carnet avec un bruit sec, je ne crois pas nécessaire que vous l'importuniez.

Avant que Bolan ait pu répondre, la voix d'une vieille femme

lança :

— Ça ira, Céline. Je vais voir cet homme.

Liliane apparut dans l'encadrement de la porte qui se trouvait à l'arrière de la boutique, écartant un rideau de perles. C'était une petite femme d'apparence frêle, à la mince silhouette et aux épaules voûtées, avec des cheveux noir de jais qu'elle retenait en un chignon très serré. Un châle était passé sur ses épaules. Son regard était brillant et dur.

Quand Bolan se fut présenté, elle le regarda un instant avec intensité.

— C'est ainsi que vous vous appelez maintenant, dit-elle. Vous avez porté beaucoup d'autres noms. Mais vous êtes le Chasseur. Venez.

D'un index à l'ongle très long, elle lui fit signe de la rejoindre.

Bolan la suivit à travers le rideau de perles puis dans une courte volée de marches, qui conduisait à l'étage. Elle l'introduisit dans un petit salon, élégamment meublé, puis désigna un vieux canapé au dossier couvert de petits napperons.

— Je savais que vous viendriez, dit-elle en s'installant dans un fauteuil à bascule.

Un chat noir, avec une patte blanche, quitta son coin et vint sauter sur les genoux de sa maîtresse.

Bolan resta debout.

— Vous savez donc aussi pourquoi je suis ici, dit-il.

D'un geste machinal, la vieille femme caressa le chat.

— Non. J'ai simplement entendu dire par des gens, dans la rue, que vous me cherchiez. Mme Calista parle souvent de ceux à qui elle dit la bonne aventure. Aujourd'hui, elle a parlé de vous.

Prenant dans sa poche le sac de flanelle, Bolan le tendit à Liliane.

— C'est moi qui l'ai fait, dit-elle en l'aplatissant sur sa paume.

— Vous vous souvenez à qui il était destiné ?

— Non.

Bolan sortit alors de la poche intérieure de sa veste un cliché de l'identité judiciaire, qu'il montra à Liliane.

— Vous reconnaissez cet homme ?

Elle étudia la photo.

— Oui, je le reconnais.

— On m'a dit qu'il travaillait pour un certain Papa Glapion, précisa Bolan.

Liliane lui rendit le cliché et demanda :

— Que savez-vous de ce « bokor » ?

— Que les gens ont visiblement peur de lui.

— Pas vous ?

— Non, répondit Bolan en secouant la tête. J'ai compris que Glapion est dangereux, mais il ne me fait pas peur.

— Ce n'est pas très sage de votre part, déclara la vieille femme. Papa a le pouvoir, le pouvoir véritable, de faire marcher les morts. Je l'ai vu le faire. Il a jeté un sort à des gens, il les a fait mourir, il les a enterrés dans les bayous, puis il les a fait sortir de leurs tombes.

— J'ai besoin de savoir où je peux le trouver, dit Bolan.

— Dans ce cas, c'est après votre propre mort que vous courez, répliqua Liliane. Et cela risque de ne pas s'arrêter là. Vous pourriez lui abandonner votre âme et devenir un zombie.

— Il est le complice d'un homme responsable de nombreux décès survenus dans cette ville. Ce matin, un gosse de onze ans est tombé entre les mains de ces gens. Ils l'ont ouvert, lui ont retiré les organes qui les intéressaient, puis ils l'ont abandonné dans les marais, mourant. Je ne peux pas laisser passer ça.

La vieille femme resta un instant silencieuse.

— Quel âge me donnez-vous ? demanda-t-elle enfin.

— Je ne sais pas.

— J'ai quatre-vingt-trois ans, et je suis donc assez vieille pour être votre grand-mère. Quand j'étais encore une jeunesse, j'avais neuf ans, peut-être dix, le père de Papa Glapion, qui était aussi un « bokor », m'a jeté un sort. Je l'espionnais. Je voulais en savoir plus sur le vaudou, et je l'avais suivi. Je l'ai vu en train de se livrer à des rituels. Quand il m'a attrapée, il était très en colère. Le sort qu'il m'a jeté m'a dépossédée d'une partie de mon âme. Quand je mourrai, mon âme sera prise au piège, elle ne connaîtra jamais le repos. Sur son lit de mort, il a donné le secret de cette malédiction à son fils. Depuis lors, je suis obligée de me soumettre à la volonté de Papa Glapion.

Bolan attendit patiemment tandis que Liliane essuyait les larmes qui coulaient sur son visage.

— Céline est mon arrière-petite-fille, poursuivit-elle, et avant de mourir, j'ai besoin de m'assurer qu'elle sera protégée du « bokor ». Il la désire très fort.

Elle serra le poing en direction de Bolan.

— Je sens en vous une grande puissance, mais je ne sais pas si elle suffira contre le « bokor ». Quoi qu'il en soit, je vais faire cela afin de permettre à Céline de rester libre...

Au même moment, Bolan eut conscience d'un mouvement,

derrière lui, et il fit volte-face, fermant la main sur la crosse du Desert Eagle.

Trois hommes se tenaient dans l'encadrement de la porte. Leurs vêtements étaient déchirés, leurs yeux vitreux, pareils à ceux d'un junkie sortant d'une prise d'héroïne. L'odeur de moisissure et de terre décomposée était comme accrochée à eux, épaisse et douceâtre. Ils tenaient des machettes à la main.

— Papa Glapion savait ! fit Liliane d'une voix haletante en se levant. Le « bokor » savait que vous viendriez me parler.

L'Exécuteur leva le canon de son .44 et le pointa sur l'homme le plus proche de lui alors que le petit groupe avançait. Ils ignorèrent l'arme braquée sur eux et poursuivirent leur progression. Bolan pressa la détente, visant l'avant-bras de sa cible.

L'impact fit tituber l'homme en arrière, et il cria, d'une voix à peine humaine. Le bras couvert de sang, il leva sa machette et se précipita vers Bolan.

— Ce sont des zombies ! hurla Liliane en se couvrant les yeux avec les mains tandis que le chat s'enfuyait de la pièce. Vous ne pouvez pas les tuer !

La machette siffla près de la tête de Bolan alors qu'il esquivait. Il se mit en appui sur une jambe et envoya l'autre pied dans le genou de l'homme. L'os se fracassa, dans un craquement affreux, et son assaillant s'écroula.

Le deuxième homme était à moins d'un mètre du canon du Desert Eagle quand celui-ci fit de nouveau feu. La terrible balle atteignit l'homme entre les yeux et emporta une partie de son crâne.

Le guerrier vit alors le zombie au sol ramper sur le tapis en direction de Liliane, agrippant toujours sa machette. La vieille femme s'était plaquée contre le mur opposé, comme pétrifiée.

Alors que le troisième homme était presque sur lui, Bolan baissa le .44 sur l'estropié et appuya sur la détente. La balle perfora le monstre à l'arrière de la tête, au niveau du cou, et sectionna la moelle épinière.

Le dernier membre du trio infernal se laissa tomber sur Bolan, criant de façon incohérente.

Entraîné en arrière par le poids de son adversaire, Bolan passa avec lui par la fenêtre. L'Exécuteur tomba durement sur le toit de bardeaux. L'autre était toujours sur lui. Il essaya d'attraper la main qui tenait la machette mais, dans la lutte, ils commencèrent à glisser sur le toit en pente.

Un instant, ils restèrent suspendus au bord du vide. Et alors que Bolan essayait de lever son pistolet, la gravité les entraîna. Le guerrier

s'agita dans sa chute, recouvrant tout juste ses esprits pour amortir sa chute sur la charrette à bras d'un vendeur des rues.

L'Exécuteur se redressa au milieu des décombres de la carriole et vit le monstre qui se relevait en titubant, sur la chaussée, et cherchait autour de lui sa machette.

— Ne fais pas ça ! l'avertit Bolan en levant le Desert Eagle.

— Tu dois mourir ! hurla l'homme.

Sa main se ferma sur le manche de la machette. Au même moment, un Klaxon beugla et un taxi percuta violemment l'homme, l'écrabouillant entre son capot et une camionnette qui arrivait en sens inverse. Les deux véhicules s'immobilisèrent au milieu de la rue.

Le Desert Eagle en main, Bolan marcha vers eux. Il jeta un coup d'œil à son adversaire et constata qu'il avait presque été coupé en deux. Une mare de sang s'était formée sous les pare-chocs des deux véhicules.

— Je l'ai pas vu ! gémit le chauffeur du taxi. La rue était vide, et l'instant d'après il était là. C'est pas ma faute !

— On peut pas faire grand-chose pour lui, commenta le conducteur de la camionnette. Le pauvre connard est en deux morceaux, maintenant.

S'agenouillant, Bolan chercha à travers l'enchevêtrement de chairs déchirées et de métal froissé jusqu'à ce qu'il ait trouvé les poches de l'homme. Il n'avait aucun papier sur lui, rien qui puisse indiquer à qui il avait affaire.

— C'était un zombie.

Bolan tourna la tête et découvrit Liliane, qui se tenait à quelques mètres de là, Céline à son côté. Des curieux avaient commencé de s'attrouper.

— Ce ne sont pas les derniers que le « bokor » enverra après vous, ajouta la vieille femme. Il sait que vous êtes un danger pour lui.

— Dites-moi où je peux le trouver.

Liliane se rapprocha.

— Death Adder Lagoon. Peut-être que vous le trouverez là.

Bien qu'il ait étudié les cartes de la région, Bolan ne se rappelait pas avoir vu ce nom. Mais il savait aussi que de nombreuses zones des bayous n'étaient indiquées nulle part, connues seulement de ceux qui y habitaient.

— Comment puis-je trouver cet endroit ?

La vieille femme lui tendit un gris-gris fait de peau de daim.

— Là-dedans. Je vous ai dessiné une carte, comme j'ai pu, avec les

quelques souvenirs qui me restent. Je n'y suis pas retournée depuis que le père de Papa Glapion m'a ravi mon âme. J'ai aussi préparé un charme pour vous et je l'ai mis dans ce sac.

Elle leva vers lui un regard implorant.

— Cela fait si longtemps que j'attendais quelqu'un comme vous. S'il vous plaît, ajouta-t-elle en fermant la main sur le gris-gris, ne m'abandonnez pas !

— Je le trouverai, promit Bolan.

Il remit le Desert Eagle dans son holster et s'éloigna. Personne n'essaya de l'arrêter.

*
* *

Bolan prit une chambre dans un motel le temps de se doucher, de changer de vêtements, de s'alimenter et d'appeler le Black Warriors Ranch pour informer Brognola des derniers développements de l'affaire. À 15 h 10, il était de nouveau sur la route, ayant récupéré son char de guerre. L'autre rendez-vous que Wynnewood avait programmé dans la journée était prévu à 16 heures, au Chalmette National Historical Park. Bolan pensait arriver là-bas vers 15 h 30, ce qui lui permettrait de repérer rapidement les lieux.

Il composa le numéro d'Eduard Hamlin sur le téléphone satellitaire. Tout en écoutant les sonneries, il se contorsionna sur le siège baquet, à la recherche d'une position plus confortable. Sa chute du deuxième étage lui avait valu une quantité impressionnante de bleus et de douleurs musculaires.

— Hamlin, fit une voix tendue.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda Bolan.

Il roulait à présent sur l'autoroute et se trouvait à moins d'un kilomètre de Chalmette Park.

— Le gus que vous cherchez est de mèche avec un médecin du cru appelé Glapion.

— Ça, je le sais. Dites-moi plutôt quelque chose que je ne saurais pas.

— Cela risque de prendre du temps.

— Combien de temps ?

— Difficile à dire. Ceux que vous recherchez sont visiblement très discrets.

— Trouvez tout ce que vous pourrez à propos des différents moyens de transport qu'ils pourraient utiliser, suggéra Bolan.

Sa conversation avec le directeur adjoint des Black Warriors, Kurtzman, avait été infructueuse. À en croire le spécialiste de l'informatique, aucune licence n'avait été accordée à une nouvelle société de messagerie ou de transport, dans les aérodromes privés ou publics, et aucune entreprise de ce type déjà existante n'avait changé de mains au cours des dernières années.

— Ces gens viennent en ville et en repartent forcément par avion. Ils n'ont pas d'autres moyens pour assurer leurs livraisons en respectant les délais serrés qui leur sont imposées.

— J'ai envoyé des gars prospector dans les aéroports. Je devrais bientôt en savoir plus.

— Je vous rappellerai.

Bolan coupa la communication et réfléchit de nouveau à la question du transport. Comme il l'avait dit à Hamlin, les trafiquants étaient obligés d'assurer leurs livraisons par la voie aérienne. Ils n'avaient pas d'autres solutions. Dans ces conditions, il était étonnant qu'aucune piste ne soit apparue. Se rendre jusqu'à l'aéroport le plus proche leur imposerait au moins deux heures supplémentaires de transports routiers – ce qu'ils ne pouvaient se permettre. Et n'importe quel autre aérodrome les laisserait trop exposés. Il fallait donc qu'ils se soient trouvé une base sur mesure.

En même temps, le guerrier avait la certitude qu'un maillon important de leur organisation était situé dans l'un des grands aéroports de La Nouvelle-Orléans. Les réponses étaient là ; le problème était juste de poser les bonnes questions. Ouvrant le gris-gris en peau de daim que Liliane lui avait donné, Bolan sortit la carte que la vieille femme avait dessinée elle-même. Jusqu'à maintenant, il n'avait pas été en mesure de faire coïncider ce croquis avec une des cartes dont il disposait, ni même avec les notes consignées dans son livre de guerre. L'endroit qu'il devait trouver représentait un petit bosquet dans un enchevêtrement de bayous. Sans l'aide d'un guide, il le savait, il n'avait aucune chance de le repérer. Il replia la carte et la remit dans le sac.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêtait sur le parking public du parc. Avec son jean, ses chaussures de jogging et son sweat-shirt « I Love LNO », il se confondait parfaitement avec les visiteurs du parc. Ouvrant le placard métallique au fond du module opérationnel du van, il en sortit un imperméable beige et un Spas 12 à crosse pliante. Il passa la bretelle du fusil à son épaule puis enfila l'imperméable. Après avoir rempli ses poches de cartouches, il glissa le Desert Eagle dans son holster, ferma le placard et sortit de ce qui semblait un énorme mais très banal mobil-home. Le char de guerre, pour l'occasion, avait été peint à l'acrylique d'un paysage de marais et de

bayous où se promenait un charmant alligator sur chacun des flancs de l'engin. Mack Bolan s'éloigna d'un pas de promeneur pour aller effectuer sa visite de reconnaissance.

CHAPITRE VII

En définitive, il s'était révélé que Abe Dreyser n'avait pas de maîtresse. Des vérifications dans ses relevés de cartes de crédit avaient prouvé qu'il fréquentait un restaurant ayant une importante clientèle gay...

Arne Madigan se fraya un chemin dans le restaurant, Kaliopé fermant la marche.

— Vous êtes certaine que les rapports médicaux sont à jour ? demanda-t-il. Il y a déjà eu du foirage avec ses habitudes, et nous ne pouvons pas nous permettre de faire des erreurs.

— Il est sain, assura Kaliopé.

Madigan repéra Dreyser, assis dans un box.

Le trafiquant d'organes s'arrêta devant la table et se composa une expression aimable qui masquait l'irritation que lui causait la situation.

— Monsieur Dreyser ? demanda-t-il en faisant briller une plaque de police. Je suis le détective Kline, de la police de La Nouvelle-Orléans. Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles.

— De mauvaises nouvelles ? répéta Dreyser.

Il semblait suffisamment alarmé pour ne pas penser à leur demander comment ils avaient su où il se trouvait.

— C'est votre femme, monsieur. Si vous voulez bien nous accompagner, nous vous amènerons à elle.

— Bien sûr.

Dreyser se leva, visiblement secoué.

Madigan lui prit le coude et l'entraîna à l'extérieur du restaurant. Kaliopé les suivait.

Dehors, sur le parking, Madigan se tourna vers Dreyser.

— Vous n'avez qu'à laisser ma collègue s'occuper de votre voiture. Nous arriverons plus vite à destination avec la mienne.

— Merci, dit Dreyser.

Il déposa les clés dans la paume de Kaliopé, puis désigna une rangée de voitures stationnées contre le trottoir.

— C'est la bleu clair.

Madigan conduisit Dreyser jusqu'à une Lincoln Continental garée derrière le restaurant. Le chauffeur descendit et leur ouvrit la portière. Le Dr Winston Chen, déjà vêtu de sa tenue de chirurgien, était assis à l'arrière de la voiture, son sac noir à côté de lui.

Dreyser monta le premier, suivi de Madigan. Après s'être assis, il donna un petit coup sur la vitre de séparation, afin d'avertir le chauffeur qu'ils étaient prêts. La Lincoln s'ébranla en douceur.

— Hé, ce n'est pas une voiture de police ! remarqua Dreyser, chez qui le soupçon commençait à naître. Qu'est-ce que vous voulez ?

— La ferme ! répliqua Madigan.

Il consulta sa montre, puis jeta un coup d'œil à Chen.

— Nous devons être en l'air à 15 h 30 au plus tard.

— C'est tout à fait faisable, répondit Chen.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Dreyser. Qui êtes-vous ?

Ignorant sa détresse, Madigan sortit une seringue de la poche intérieure de sa veste et enfonça l'aiguille dans la cuisse de Dreyser, près de l'aîne.

L'homme cria et considéra, sidéré, le dard enfoncé dans sa chair à travers le pantalon.

Puis ses yeux se révoltèrent et il s'évanouit.

Retirant une boîte de sous la banquette, Madigan en sortit un uniforme d'hôpital bien plié. Il se débarrassa de son costume et passa l'uniforme. Tandis qu'il en terminait, le téléphone sonna.

— Je me rends à Chalmette Park pour le rendez-vous, annonça Kaliope à l'autre bout de la ligne.

— Si les choses deviennent douteuses, ne prenez pas de risques, lui recommanda Madigan. Vous m'êtes plus précieuse vivante que morte.

— Bien sûr.

Dix minutes plus tard, Madigan et Chen transféraient Dreyser, inconscient, à l'arrière d'une ambulance qui les attendait dans une petite rue, à quelques pâtés de maisons seulement du Touro Hospital. Ils sanglèrent Dreyser sur le lit mobile, et Chen commença à le préparer pour l'intervention, donnant des ordres à l'équipe de l'ambulance.

Ils avaient imaginé un plan catastrophe qui misait tout sur la rapidité, mais ils n'avaient pas le choix. Le temps perdu à retrouver le « donneur » les mettait dans l'impossibilité de pratiquer comme à leur habitude. Le bluff était énorme, mais l'argent à gagner ne l'était pas

moins.

— Je ne vais pas opérer ça n'importe comment, dit Chen alors qu'ils déboulaient dans la zone d'urgences de l'hôpital. Ils doivent avoir un organe transportable.

Madigan hocha la tête. Il agrippa un des côtés du lit et aida à le pousser à l'extérieur quand les portes du véhicule furent ouvertes. Un infirmier vint à leur rencontre quand ils touchèrent le sol.

— J'ai un homme en arrêt cardiaque complet ! cria Chen. Je dois faire un massage à cœur ouvert !

Madigan mit le lit sur roulettes en mouvement alors que l'infirmier leur courait après.

— Arrêtez ! Nous n'avons pas reçu de code Bleu !

Ses cris alertèrent un médecin qui rejoignit Madigan, Chen et leur équipe dans l'ascenseur.

— Depuis combien de temps dure son arrêt cardiaque ? demanda-t-il en soulevant la paupière de Dreyser et en projetant le faisceau d'une lampe-stylo dans son œil. Hé ! Mais ce gars respire !

Madigan sortit de sous sa blouse son Detonics .451 muni d'un silencieux et le braqua sur le visage de l'homme.

— Toi, tu ne respireras plus si tu l'ouvres encore. Amène-nous jusqu'à la salle d'opérations sans problème, et tu vivras.

À l'intérieur de la salle, Dreyser fut placé sur la table d'intervention. Chen se mit au travail au niveau du sternum avec une scie chirurgicale. Les côtes de Dreyser cassèrent avec un bruit net quand Chen l'ouvrit en deux pour révéler le cœur battant. Peu après, le cœur était placé dans de la glace, à l'intérieur d'un coffre réfrigérant. L'opération avait été d'autant plus facile que le chirurgien n'avait pas à se préoccuper de garder son « client » en vie.

Au moment de se retirer, Madigan abattit le médecin de l'hôpital. Celui-ci avait vu venir le coup, et il essaya de fuir, mais le trafiquant d'organes l'atteignit en pleine tête d'une ogive silencieuse. Il enjamba le cadavre pour gagner la porte.

La petite troupe avait presque atteint la sortie quand l'alarme retentit. Un agent de la sécurité, à la porte, porta la main à son arme.

Madigan dirigea aussitôt le Detonics vers lui et fit feu, plaçant sa balle entre les yeux du garde.

L'ambulance les attendait sur le parking. À moins d'un mile de l'hôpital, ils abandonnèrent le véhicule dans une allée et furent embarqués par une camionnette et une Ford d'un modèle récent.

Quelques minutes plus tard, le coffre réfrigérant contenant le cœur d'Abe Dreyser, un cœur à la valeur inestimable, était sur le chemin de

l'Aéroport International de La Nouvelle-Orléans.

Madigan consulta une nouvelle fois sa montre et vit que c'était presque l'heure du rendez-vous de Kaliope au parc. Il décida d'y aller. Il aimait toujours voir Kaliope au travail.

— Bordel !

Marisa Ayshe sursauta en entendant la voix de Lockspur sur la fréquence qu'ils utilisaient pour leurs opérations sous couverture. Elle se trouvait à l'intérieur du parc, près d'une digue qui donnait sur le Mississippi.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Ces enculés ont encore frappé ! lui répondit le capitaine. Ils ont amené un gars dans le Touro Hospital et ils lui ont retiré le cœur en l'espace de quelques minutes. Une histoire de dingue !

Il lui révéla ce qu'il savait et qui était juste en train de faire tache d'huile sur toutes les fréquences de communication de la police.

Ayshe frissonna. Une victime de plus venait d'être ajoutée à la liste déjà longue de cadavres.

— Marisa ? l'appela Lockspur.

Elle regarda le lent mouvement de l'eau, puis appuya sur le bouton de transmission.

— Oui, je suis là.

— Ça va ?

— Oui.

— On peut encore laisser tomber, dit le capitaine après un instant d'hésitation. Nous savons maintenant que nous courons un risque bien plus gros que ce pour quoi nous avons signé.

Ayshe regarda vers le bâtiment réservé aux cérémonies de deuil au milieu du cimetière national de Louisiane, là où Lockspur était caché avec sept de ses hommes.

— Non, dit-elle. On est ici pour faire un boulot, alors faisons-le.

— T'as raison ! lança Lockspur d'un ton encourageant. Nous allons faire notre boulot de bon fonctionnaire, cet après-midi, et nous serons à la maison à une heure raisonnable pour passer une bonne nuit tranquille !

Malheureusement, Ayshe savait que la plaisanterie n'avait que peu de chance de se réaliser. S'ils réussissaient à choper les mecs qui venaient pour l'argent planqué dans la mallette qu'elle tenait à côté d'elle, ils n'auraient levé qu'un maillon de la chaîne qui les conduirait jusqu'à ceux qui se trouvaient derrière les bouchers assassins.

Elle observa les nuages lourds d'orage qui se massaient dans le ciel et sentit l'humidité qui avait envahi l'air.

— Mademoiselle Harper ?

En entendant son nom de couverture, Ayshe se retourna.

— Oui, répondit-elle en resserrant sa prise sur la mallette.

L'homme était plutôt pâle et semblait peu familier du climat de La Nouvelle-Orléans. Il portait un trench-coat ouvert sur un pull à col roulé et un pantalon.

— Je crois que vous avez quelque chose pour moi, dit-il.

Il s'essuya l'arrière du cou avec un mouchoir, et son mouvement du bras révéla le pistolet passé à sa ceinture.

— Comment puis-je savoir qui vous êtes ? demanda Ayshe.

L'homme fit mine de regarder avec attention autour de lui, puis lui fit de nouveau face.

— Je ne vois ici personne d'autre capable de pointer une arme sur vous pour cent mille dollars.

Il tendit la main.

— Contact, chuchota Lockspur dans le petit écouteur placé dans l'oreille d'Ayshe. Donnez-lui.

Ayshe leva la mallette, espérant que l'équipe de surveillance se rapprochait, ainsi que cela était convenu. Elle laissa retomber sa main sur sa cuisse, prête à saisir son Glock.

L'homme prit la mallette et lui adressa un salut joyeux. Puis il s'éloigna.

— On s'en occupe ! annonça Lockspur dans l'écouteur.

Au loin, elle put voir les flics en civil qui se rapprochaient.

Alors, un coup de fusil emplit l'air, et l'un des détectives s'effondra.

— Putain de merde ! hurla Lockspur. Planquez-vous et faites attention où vous posez votre cul ! On est pris en tenaille !

Ayshe comprit qu'ils étaient victimes d'un coup monté. Elle passa la main dans son dos et sortit le Glock. À cinquante mètres d'elle, l'homme se retourna, braquant son flingue dans sa direction. Ayshe prit le temps d'agripper son arme à deux mains, puis elle pressa la détente. Malgré tout le bruit et la confusion qui régnaient autour d'elle, elle fut surprise de la façon dont elle prit conscience de la détonation du Glock et de la manière dont il sauta dans ses mains.

Au bout de sa ligne de mire, elle vit l'homme s'écrouler, et son arme s'envoler loin de lui. Derrière elle, trois véhicules tout-terrain fondaient à travers le parc. Mais son attention restait fixée sur

l'homme sur lequel elle venait de tirer.

— Marisa ! hurla Lockspur.

Le crépitement des armes à feu retentissait tout autour d'elle, venant des véhicules. Mais Ayshe était comme figée, enracinée dans le sol.

— Bon sang, Ayshe, bougez-vous ou je vous tire moi-même dessus !

Finalement, la voix de Lockspur fit son chemin jusqu'à son cerveau et elle se lança dans une course folle. Elle atteignit l'homme allongé et, en essayant d'ignorer les éclaboussures de sang sur son torse, elle s'agenouilla pour récupérer la mallette, à côté de lui.

Elle leva les yeux et vit un des véhicules tout-terrain foncer sur elle à toute vitesse, à moins de cent mètres. Elle sut qu'elle serait incapable de déguerpir avant qu'il ne lui tombe dessus.

Un grand homme, alors, apparut à son côté, qui lui agrippa le coude et la releva d'un coup. Ayshe eut à peine le temps de s'apercevoir qu'il s'agissait de cet agent du FBI, Fox, avant qu'il fasse parler son Spas 12.

Un motif de trous apparut sur le pare-brise du véhicule tout-terrain. Le conducteur braqua brutalement, son pare-chocs manquant Ayshe de quelques centimètres.

— Courez ! cria l'homme, je vous couvre !

Il fit encore feu à deux reprises, atteignant chaque fois la cabine de conduite.

Ayshe courut aussi vite qu'elle put, ployant sous le poids de la lourde mallette. Sur leur gauche, les énormes roues du tout-terrain déchirèrent le sol tandis qu'il freinait et tournait dans leur direction.

Elle commençait à ralentir, mais une main ferme la poussa vers l'avant.

— Si vous vous arrêtez, vous êtes morte ! dit Bolan. Tournez sur la droite quand je vous le dirai.

Ayshe se demanda si son sauveur ne l'entraînait pas tout simplement en enfer.

— Allez-y ! ordonna-t-il.

Sans cesser de courir, elle prit la direction de la ligne d'arbres qui bordait la jetée, espérant qu'elle ne faisait pas une erreur.

L'Exécuteur leva le Spas 12 jusqu'à son épaule et visa la deuxième camionnette dans l'espoir de faire diversion.

Une volée de balles en provenance de celle qui les courrait vint tracer une ligne irrégulière sur le sol, à un mètre du guerrier. Ajutant

bien son Spas contre son épaule, il fit feu. L'ogive à ailette traversa le milieu du pare-brise, laissant un trou béant. Bolan se jeta sur le côté, et le pick-up fonça droit devant, l'évitant de justesse.

Il se leva aussitôt et se lança à la poursuite du véhicule.

Alors que le pick-up entamait un demi-tour, l'Exécuteur sauta sur le véhicule en prenant appui sur le pare-chocs avant et se stabilisa en s'accrochant à l'arceau de sécurité. Le gars qui se trouvait sur le siège passager leva son CAR-15, sa première rafale explosant le rétroviseur extérieur et ratant de justesse sa cible.

Des éclats de verre brisé s'enfoncèrent dans la main de Bolan. Il visa le passager, puis pressa la détente.

— Fils de pute ! hurla le conducteur.

Il commença à faire feu frénétiquement sur l'Exécuteur avec un petit automatique.

Bolan ferma solidement la main sur la crosse du Spas 12, qu'il balança de toutes ses forces à travers le pare-brise défoncé, visant le crâne du conducteur. Le métal propulsé avec force éclata à moitié la tête de l'homme. Le pick-up commença à échapper à tout contrôle, s'enfonçant à travers les broussailles.

Le guerrier ouvrit en grand la portière, éjecta le conducteur mort, et se balança dans la cabine. Agrippant furieusement le volant, il conduisait la camionnette dans la pente dans l'idée de nettoyer le terrain.

Des hommes à pied avaient à présent rejoint les deux pick-ups restant aux mains de l'ennemi, et Bolan pouvait voir au moins trois corps jonchant le sol.

Examinant la zone, Bolan repéra la détective au milieu des arbres, à la lisière de la clairière. Dans le dossier que Brognola lui avait envoyé pour cette mission, Kurtzman avait joint de petites notices concernant les détectives des homicides travaillant sur l'affaire du trafic d'organes. Bolan savait ainsi que le nom de la jeune femme était Marisa Ayshe.

Il écrasa la pédale de l'accélérateur quand il vit une des camionnettes se diriger droit sur Ayshe. Un flingueur était à la vitre de la portière passager, un Uzi entre les mains. Bolan se rapprochait quand il vit Ayshe retourner le feu de façon sporadique, tout en cherchant un nouvel abri parmi la ligne d'arbres. Des fragments de branches et de feuilles tombaient dans son sillage.

Le conducteur vit un peu trop tard l'Exécuteur arriver sur lui. À la dernière minute, le guerrier donna un grand coup de volant et percuta de côté l'avant de l'autre véhicule. L'impact envoya le conducteur contre la portière avec une violence inouïe.

Presque aussitôt, le guerrier sortit le Desert Eagle de son holster et tira à bout portant. La balle étoila le pare-brise et perfora le crâne de l'homme. Bolan s'éjecta de la camionnette, son Spas 12 prêt à l'emploi.

Le passager du pick-up avait survécu à la collision et se précipitait dans les broussailles. Il repéra Bolan et se retourna aussitôt, levant son Uzi. Avant que l'Exécuteur ait pu mettre le fusil en action, Ayshe surgit des arbres et tira par deux fois, atteignant l'homme à la poitrine et l'envoyant valser en arrière.

— Merci, dit Bolan.

Une mince ligne de sang, due à une éraflure, marquait la joue de la femme. Elle garda les deux mains agrippées à son arme et le regarda.

— Je crois que je vous devais cela, dit-elle.

Bolan observa le champ de bataille. Les troupes terrestres se déplaçaient à toute vitesse vers eux. Il examina l'autre camionnette. Un rack d'armement dépassait sous le siège. Un Mossberg 500 et un fusil M-14 occupaient les créneaux du rack.

— Vous avez une radio ? demanda-t-il.

— Oui, mais avec accès limité, indiqua Ayshe tout en grimpant à l'avant du véhicule.

Elle balança un trio de balles en direction du groupe d'hommes qui approchaient.

— C'est Lockspur qui a la radio de commandement.

Bolan trouva une cache remplie de munitions pour les armes rangées sous les sièges du véhicule. Il glissa trois chargeurs de 7.62 mm dans la poche de son imper et saisit le M-14.

— Vous savez s'il a demandé des renforts ?

— Non. Je ne suis en liaison qu'avec lui.

Une pluie de balles s'abattit soudain avec force sur le côté du pick-up qui les abritait, pulvérisant les vitres des portières.

Bolan fit volte-face pour gagner l'autre côté de la cabine et monta le M-14 à son épaule. Il eut vite fait de localiser sa première cible et tira à deux reprises. Les balles perforèrent l'homme vers le haut de sa poitrine, sur la gauche. Le type tournoya et s'écroula. L'Exécuteur repéra mentalement la position de ses trois cibles suivantes, puis il pressa la détente tandis qu'il avançait vers le trio de flingueurs. Les deux premiers touchèrent terre avec des blessures à la tête, et le troisième prit trois balles dans la poitrine.

— Qui sont ces gars ? demanda Ayshe d'une voix haletante tout en mettant un nouveau chargeur dans son arme.

— Je ne sais pas encore.

— Alors pourquoi êtes-vous là ?

Le visage de la jeune femme était tendu par la concentration.

— Grâce à Dennis Wynnewood.

Bolan se tut, dirigeant son attention vers un flingueur qui venait de jaillir de derrière un arbre, essayant de franchir la distance qui le séparait de leur position. Quand il eut l'homme dans sa ligne de mire, Bolan pressa la détente. La grosse balle de 7.62 mm l'atteignit en pleine face, lui éclata la tête et lui fit faire deux pas en arrière avant de s'effondrer.

— Mais il ne savait pas que j'étais flic, remarqua Ayshe.

— C'est vrai, acquiesça Bolan.

— Vous saviez que je serais ici ?

— Non. Je pensais que j'allais assister à une transaction entre ces gens et un de leurs clients.

Des balles s'abattirent soudain autour d'eux. Bolan se baissa vivement, non sans avoir entraperçu une femme aux cheveux blonds positionnée sur une éminence à moins de cent mètres de là.

Ayshe poursuivait son interrogatoire, en proie à une colère de plus en plus évidente.

— Alors vous m'avez grillée auprès de Wynnewood !

Bolan lui jeta un coup d'œil.

— Vous étiez déjà grillée. Il n'y avait aucune chance pour qu'ils vous laissent partir, vous, Lockspur et les autres.

— Comment saviez-vous que j'étais flic ?

— J'ai vu Lockspur vous faire signe, ce matin, à l'hôpital.

Bolan coupa court à leur conversation quand un flingueur surgit de son couvert, une grenade à la main. L'Exécuteur fit feu, par trois fois, couchant le pourri, mais pas avant que celui-ci ait réussi à lancer la grenade.

Se déplaçant rapidement, le guerrier empoigna Ayshe et l'entraîna dans la profondeur des arbres.

— Une grenade ! Vite !

Elle courut, se frayant un chemin à travers les broussailles.

Bolan la suivait. Ils avaient parcouru une vingtaine de mètres quand la grenade explosa. Le souffle les jeta au sol et des éclats déchiquetèrent le feuillage des arbres.

Au même moment, des sirènes hurlèrent à travers le parc, et des voitures de patrouille de la police de La Nouvelle-Orléans

débouchèrent à plein régime sur le champ de bataille. Au loin, on apercevait même un hélicoptère qui approchait. La bande de flingueurs abandonnèrent le terrain, disparaissant dans les arbres.

Ayshe se tourna vers Bolan.

— Vous n’êtes pas du FBI, n’est-ce pas ?

— Non.

— Qui êtes-vous, alors ?

— Juste quelqu’un impliqué dans la justice.

— C’est plutôt sibyllin.

Bolan haussa les épaules.

— Possible. Mais c’est la vérité.

Jetant un coup d’œil à travers les arbres, il vit Lockspur et deux flics en uniforme arriver en courant vers la ligne des arbres.

— Qu’est-ce qui se passe, maintenant ? demanda Ayshe.

— Je m’en vais.

— Comme ça ?

Bolan hocha la tête.

— Oui, comme ça.

— Et si je ne vous laissais pas partir ?

Elle agita machinalement son arme vers lui. Bolan lui tourna le dos et commença à marcher.

— Alors, il faudra me tirer comme un lapin, dit-il par-dessus son épaule.

— Bon sang, Fox, revenez ici !

Bolan s’arrêta, se retourna et la regarda.

— Il faut arrêter ces pourris, et la police n’en est pas capable avec ses méthodes. Moi, je peux. J’ai une piste dans les bayous.

Il marqua une pause.

— J’ai besoin d’un guide, d’ailleurs, reprit-il. Et vous êtes née dans la région.

Il l’observa tandis qu’elle digérait sa proposition implicite.

— Vous pensez vraiment avoir une piste ? demanda-t-elle enfin.

— Oui. Et elle démarre de Papa Glapion. Alors que Bolan repartait, il entendit Ayshe lui emboîter le pas.

— Ce n’est pas lui qui dirige le trafic d’organes, ajouta-t-il. Quelqu’un d’autre a les connexions.

— Nous n’avons jamais été en mesure de localiser Glapion, dit Ayshe.

— Je crois que je sais où il est.

— Quel est son rôle là-dedans ?

— Vous avez vu ce gamin, ce matin ?

Elle confirma d'un hochement de tête.

— Et vous avez entendu parler de la poudre qui crée les zombies ?

— Oui.

— Un des gros problèmes qui se posent avec les transplantations d'organes, expliqua Bolan, c'est le temps.

Ils arrivaient en vue du char de guerre, le son des forces de police, derrière eux, s'estompait.

— En utilisant les compétences de Glapion, pour peu qu'elles soient réelles, celui qui est derrière le réseau de vol d'organes peut commencer par conserver plus longtemps ses victimes, sans craindre de les voir s'échapper.

— Si je vous accompagne, dit Ayshe, je risque mon boulot. Lockspur ne va pas aimer avoir été mis à l'écart de ça.

Bolan ne répondit pas. C'était à elle de décider.

— Mais si Glapion est impliqué, reprit-elle pensivement, ces gens peuvent continuer et amplifier leur immonde trafic, bien au-delà des bayous. Ils ont les contacts et les ressources. Ce sera encore plus dur de les avoir. Et puis, les victimes, les Cajuns... ce sont des gens de mon peuple.

Bolan déverrouilla les sécurités qui protégeaient le Tacom et ouvrit la porte passager.

— Grimpez, jeunesse, les flics ne vont pas tarder.

Ayshe se glissa sur le siège et fit semblant de n'être pas surprise de l'étrange tableau de bord du prétendu mobil-home.

— Allons-y, dit-elle. Avant qu'on ne nous attrape.

Bolan dirigea le char de guerre hors du parking au moment où le ciel s'ouvrait et où la pluie commençait à tomber.

CHAPITRE VIII

— Quel est le bilan ? demanda Arne Madigan.

Il se tenait au milieu de la suite de bureaux qu'ils occupaient dans le Garden District, à La Nouvelle-Orléans, et fixait l'un des écrans de télévision qui occupaient le mur, face à lui.

— Nous avons perdu quatre hommes, répondit Kaliope. J'ai dû en achever un moi-même quand j'ai compris qu'on ne pourrait pas le sortir de là.

Elle s'allongea sur un vieux sofa recouvert de satin vert.

— Les autres étaient des hommes de Glapion. Et il y avait aussi un petit truand que nous avions recruté ici.

Madigan garda les yeux fixés sur les images que diffusait la télévision. Les journalistes et les équipes de tournage grouillaient dans le Chalmette National Historical Park. Avec la télécommande, il passa d'une chaîne locale à l'autre. Elles couvraient toutes le même sujet.

— Ils ne peuvent pas remonter jusqu'à nous ? demanda-t-il.

— En tout cas, pas directement jusqu'à nos activités, répondit Kaliope. Si quelqu'un réussit à s'introduire dans les bons fichiers, il peut les suivre jusqu'à Hong-Kong, puis éventuellement revenir jusqu'à nous. Mais la personne en question, quelle qu'elle soit, doit avoir de sacrées bases de données et des moyens autrement plus importants que ceux de la police locale ou même du FBI.

Depuis le début, Madigan savait que les actions qu'ils menaient à La Nouvelle-Orléans ne resteraient pas longtemps dans l'ombre. Toutefois, cet agent du FBI, Travis Fox, devenait bien trop actif pour que Madigan puisse se permettre de l'ignorer.

— Et l'agent du FBI ? demanda-t-il.

— Il était là-bas. Et puis, il a disparu. D'après le flic qui me sert d'informateur, ce capitaine des homicides, Lockspur, a lui aussi très envie de savoir où il se trouve. Un de leurs détectives s'est évanoui dans la nature en même temps que lui...

— Qui ?

— Marisa Ayshe.

Le nom ne disait rien à Madigan.

— C'est elle qui a organisé la transaction par l'intermédiaire de Wynnewood, expliqua Kaliopé.

— Il y a des raisons de penser qu'elle et Fox seraient liés ?

— Non.

— Mais c'est Fox qui a contraint Wynnewood à se mettre en contact avec nous pour un nouveau marché, n'est-ce pas ?

Kaliopé hocha la tête.

— Ce Fox a le chic pour être sur tous les fronts. Le problème, c'est qu'on ne voit pas trop où il veut en venir.

C'était bien le sentiment de Madigan. Au fil des ans, il avait été pris en chasse par les meilleurs agents, mandatés par les plus grandes organisations mondiales. Fox était différent, redoutablement différent. Et pour la première fois depuis des années, Madigan sentait le doute refaire surface dans un coin de son esprit.

— Les flics ont-ils une idée de ce qui est arrivé à leur détective ?

— Lockspur a la conviction qu'elle a suivi Fox.

— Pourquoi ?

— Elle a quelque chose que les autres détectives n'ont pas, souligna Kaliopé. Elle a grandi dans les bayous.

— Et Fox a besoin d'elle pour le guider, compléta Madigan d'un ton pensif. Peut-être qu'on aurait dû se renseigner un peu plus sur Glapion.

— Nous l'avons dissimulé de notre mieux, et nous n'avons rien laissé à découvert qui permette de penser que nous collaborons avec lui. Du reste, jusque-là, la police n'a trouvé aucun élément qui puisse les mener de Glapion à notre business. Si c'était le cas, on en aurait entendu parler.

— Et si ce Fox avait trouvé un lien ?

— Il aurait mis les flics au courant, non ?

Madigan traversa la pièce pour rejoindre l'ordinateur qui se trouvait sur le gros bureau d'acajou. Il consulta le compte en banque des Caraïbes qu'il avait utilisé pour la transaction Dreyser et constata que l'argent avait été versé, comme convenu.

— Parce qu'il sait, d'une façon ou d'une autre, que nous avons ouvert une brèche dans la sécurité de la police.

Il fit apparaître sur l'écran un tableau prévisionnel des acquisitions que feraient Chen et son équipe le lendemain. Des adjoints du chirurgien avaient tranquillement effectué leur sélection parmi les habitants des bayous, et les hommes du « bokor » étaient en ce moment même en train de les kidnapper. Après cette prise, ils

seraient en mesure de se reposer durant quelques semaines – de quoi donner le temps à ceux qui les traquaient de perdre un peu de leur mordant.

— Vous pensez qu’il a une équipe de fédéraux prêts à passer à l’action ? demanda Kaliopé.

Madigan éteignit l’ordinateur.

— Je ne vois pas trop comment une agence fédérale pourrait réunir une équipe capable de réagir aussi vite qu’il le fait.

— Une petite équipe de soutien, alors...

Se levant, Madigan alla regarder par la fenêtre, les mains dans les poches.

— Même s’ils nous trouvent, cela ne leur servira à rien. Dans ces marais, les gens de Glapion sont redoutables.

Il sourit.

— Et nos hommes commencent à bien connaître le terrain. Si ce type est assez stupide pour aller nous y chercher – en supposant qu’il ait fait le lien avec Glapion et qu’il sache où le trouver –, lui et la détective ne quitteront pas ces fichus bayous vivants.

— Il a été plutôt efficace, aujourd’hui, souligna Kaliopé.

— À vous entendre, on croirait que vous l’admirez !

Elle haussa les sourcils.

— Pourquoi pas ? C’est le genre d’homme qu’une femme serait fière de revendiquer comme le sien – fort, audacieux, avec un côté sombre, presque mortel. En fait, ajouta-t-elle en se passant la langue sur les lèvres, je pense que vous l’admirez aussi.

— J’aime l’idée d’avoir à affronter un adversaire de valeur. Je crois que ça me fera du bien de le vaincre.

— Si vous en êtes capable, souligna Kaliopé d’un ton railleur.

Pour toute réponse, Madigan grimaça. Il alla prendre son long manteau et l’enfila.

*

* *

Marisa Ayshe écarta le rideau de la fenêtre, dans la cuisine de sa grand-mère. Elle avait pris le temps de se vêtir plus chaudement, sachant qu’ils se retrouveraient bientôt dans le froid et l’humidité des bayous. Elle portait un caleçon long en flanelle sous son jean, un pull à col roulé, et une épaisse chemise écossaise en coton par-dessus. Le bas de son pantalon était rentré dans de grosses chaussures de randonnée.

Dehors, dans la cour, la faible lueur d'un écran d'ordinateur révélait la présence de l'agent du FBI, dans son curieux engin.

— Ça n'est pas poli, déclara Marie Desormeaux d'un ton réprobateur.

Elle se tenait devant le vieux fourneau à bois et remuait le contenu de plusieurs marmites. L'odeur du couche-couche frit, du boudin noir et du gumbo emplissait la cuisine.

— Je sais, répondit Ayshe. Mais j'essaye de comprendre un peu cet homme.

— En même temps, tu es prête à le suivre quand il te le demande...

— Il détient des informations dont j'ai besoin.

— Tu aurais pu refuser de l'accompagner et le laisser transmettre les renseignements à ton chef, ce capitaine Lockspur.

— Fox ne fera jamais ça, affirma Ayshe.

Elle laissa retomber le rideau et se détourna de la fenêtre.

— Parce qu'il craint que les hommes que vous poursuivez l'apprennent ?

— Oui.

Avec une cuillère, Ayshe goûta au gumbo. Malgré la tension de la journée et l'incertitude du futur, elle avait une faim de loup. Fox, lui, conservait un contrôle absolu de ses sentiments, ce qui rendait Ayshe encore plus curieuse à son propos. Quel homme était-il pour affronter tant de danger, tant de violence sans laisser paraître le moindre stress ?

— Que penses-tu de lui ? demanda-t-elle à sa grand-mère.

Pour une fois, la vieille femme fit preuve de circonspection avant de donner son opinion.

Elle regarda Ayshe et tira le lobe de son oreille gauche, un geste familier qui trahissait son trouble.

— Je pense que c'est un homme fondamentalement bon. Mais il marche avec la mort. Cet homme connaît la mort comme si c'était sa propre mère. Autrefois, peut-être, il a été comme les autres hommes. Mais la marque de la mort est sur lui depuis longtemps. Il a fini par l'accepter, et l'utilise même pour y puiser de la force.

Ayshe rit, essayant ainsi de détendre l'atmosphère.

— Cela me rappelle l'époque où j'étais petite fille et où tu me racontais que le loup-garou pouvait reconnaître ses futures victimes à des marques qu'elles avaient sur la paume des mains. Je sais maintenant que les loups-garous n'existent pas.

Sa grand-mère prit une mine réprobatrice.

— Ne sois pas si prompte à tourner en dérision de telles choses, ma chérie. Toi et cet homme, n'espérez-vous pas trouver ce soir un « bokor », un faiseur de zombies ?

— Pardonne-moi, grand-mère. Je ne voulais pas te blesser.

D'un geste de la main, la vieille dame balaya ses excuses. Elle entreprit de remplir de grands bols de gumbo.

— Cet homme, ce Fox, est un homme bon, dit-elle. Mais c'est aussi un solitaire. Il a construit autour de lui des murs infranchissables.

— Je ne pense pas qu'il soit flic, fédéral ou quoi que ce soit d'autre, murmura Ayshe.

— C'est un guerrier. Il sait ce qu'est la prudence, mais il ignore la peur. Il connaît la valeur de la vie, et il se battra pour la préserver. Mais jamais il ne connaîtra la paix.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas le genre d'homme à qui j'aimerais que tu donnes ton cœur.

— Ne t'inquiète pas. Ça n'arrivera pas.

Ayshe regagna son poste d'observation, à la fenêtre.

— J'ai déjà essayé une fois, tu te souviens ?

— Oui, et si je me rappelle bien, je t'ai dit que tu aurais dû épouser un homme, pas un gamin.

C'était une vieille querelle, dans laquelle Ayshe n'avait aucune envie de s'engager de nouveau. Elle changea de sujet.

— Parle-moi du Death-Adder Lagoon.

Plus tôt, quand l'agent du FBI avait interrogé sa grand-mère à ce sujet, la vieille femme avait paru secouée.

— C'est un endroit mauvais, ma chérie, et j'ai peur pour toi. De grands maux ont de tout temps été perpétrés là-bas. Des gens y ont perdu leur âme. Aussi loin qu'on s'en souvienne dans notre famille, Death Adder Lagoon est un lieu où les Glapion sont tout-puissants. On ne l'appelle plus Death Adder Lagoon, et je ne crois pas que son nouveau nom soit indiqué sur une carte. Je peux le trouver pour toi, mais es-tu bien sûre de vouloir y aller ?

Ayshe regarda de nouveau par la fenêtre.

— Lui en est sûr. Et pour le moment, il en sait bien plus que moi.

— J'ai quelque chose sur l'un des hommes qui ont tué Abe Dreyser, dit Hal Brognola.

Mack Bolan actionna le micro et le haut-parleur du téléphone cellulaire afin d'avoir les mains libres. Hors de portée des réseaux de communications conventionnels, il était connecté au satellite d'émission et de réception LST-5C.

— Son nom, poursuit Brognola, est Arne Madigan.

Sur l'écran de son ordinateur, Bolan vit apparaître l'image d'un homme aux cheveux bruns, âgé d'une quarantaine d'années.

— Ce gus est plutôt doué, Striker. Il n'a jamais purgé la moindre peine pour ses crimes, que ce soit sous son vrai nom ou sous les pseudos qu'il utilise.

Le fax commença à sortir des feuilles contenant des renseignements plus détaillés sur le passé de Madigan tandis que Brognola continuait à mettre Bolan au parfum.

— Quand nous avons pris contact avec Hong-Kong, la dernière base de Madigan, ils nous ont dit qu'il avait déjà mené une opération semblable là-bas, vendant des organes de façon illégale.

— Et il serait donc venu aux États-Unis pour ouvrir un nouveau marché, suggéra Bolan.

— C'est ce qu'on pense. Les autorités de Hong-Kong étaient sur le point de lui faire fermer boutique, malgré tout l'argent qu'il versait ici et là pour se faire oublier.

Bolan prit note de l'information.

— Il a dû amener toute une équipe avec lui.

— Ouais. Équipe médicale, quelques flingueurs et des gars spécialisés dans les renseignements et l'informatique.

— Ça fait beaucoup de monde à planquer.

— Tu l'as dit, Striker. Madigan a dû trouver quelque part un joli nid pour établir son opération. Un entrepôt, un immeuble. Quelque chose de gros.

— Des infos à propos de ses associés connus ? demanda Bolan.

L'écran fit apparaître le portrait d'un Asiatique au front dégarni et au menton fuyant. Il portait des lunettes.

— Voici le Dr Winston Chen, expliqua Brognola. À Hong-Kong, ils sont persuadés qu'il était le principal chirurgien travaillant avec Madigan, mais ils n'ont jamais pu le prouver. Il a fait l'objet d'une multitude d'enquêtes sans que cela donne quoi que ce soit.

Un nouveau visage apparut, et Bolan reconnut aussitôt la femme aux cheveux blonds.

— Le nom de cette jeune personne est Kaliopé. Elle n'a pas de nom de famille. On ne sait même pas si c'est un pseudo. Aucun papier

officiel sur elle, à part la trace d'un séjour de dix-huit mois dans un hôpital psychiatrique, en Grèce. Elle était impliquée dans une série d'assassinats politiques, au côté d'un groupe terroriste, mais elle a réussi à échapper au procès — on la croyait cinglée. Il y a cinq ans, elle s'est échappée de l'hôpital, laissant derrière elle le cadavre d'un infirmier et des patients handicapés à vie. Elle est dangereuse, Striker, très dangereuse.

Bolan le savait. Il l'avait déjà vue à l'œuvre à deux reprises.

D'autres portraits suivirent. Seul l'un d'eux retint l'attention du guerrier, qui reconnut un flingueur abattu dans le Chalmette National Historical Park.

Il sauvegarda le cliché sur le disque dur de son ordinateur, puis dit à Brognola :

— Celui-là, tu devrais pouvoir le trouver dans une des morgues de La Nouvelle-Orléans.

— Je m'en occupe.

— Et sur la question du transport ?

— Il va falloir te montrer patient, l'ami. Aaron n'arrive pas à trouver de nouvelles entreprises qui se seraient spécialisées dans la messagerie ou le transport.

— C'est pourtant quelque part.

— On trouvera.

Éteignant son ordinateur, Bolan contempla un instant les étoiles à travers les branches des cyprès.

— Je reprendrai contact dès que possible, dit-il.

Il avait déjà mis le numéro un du Justice Department au courant de son expédition nocturne.

— Fais gaffe à toi, conclut Brognola.

Bolan coupa la communication et sortit du mobil-home. L'air de la nuit était pur, atténuant une partie de la fatigue qu'il éprouvait à cause du manque de sommeil.

Le guerrier se dirigea vers la maison. Il essuya ses pieds sur le paillason, devant la porte, et frappa.

Ayshe vint lui ouvrir.

— Entrez. Ma grand-mère vient de servir le dîner.

Alors que Bolan commençait à protester, Ayshe leva les yeux sur lui en souriant.

— Si voulez essayer d'y couper, libre à vous, mais je dois vous prévenir : personne, parmi les Desermeaux et les amis de la famille, n'a jamais été fichu de se soustraire à un repas de ma grand-mère. Elle

en a retenu certains alors qu'ils étaient sur le point d'aller se battre. Durant la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Corée, la guerre du Viêt-nam, et durant la guerre du Golfe. Si vous voulez tenter votre chance, allez-y.

Bolan la suivit dans la cuisine et huma l'odeur qui emplissait la pièce.

— Je crois que je vais suivre votre conseil.

La nuit promettait d'être longue, froide et dure. Un bon dîner aiderait à conjurer les trois.

Le temps qu'ils aient fini de manger, les sons de la vie nocturne avaient empli le bayou.

L'Exécuteur s'isola dans la salle de bains, le temps de prendre une douche rapide et de changer de vêtements. Quand il en sortit, il avait revêtu sa combinaison noire et chaussé ses bottes.

Alors qu'il rejoignait la cuisine, il trouva Marie Desermeaux penchée sur l'évier en train de vomir, soutenue par sa petite-fille.

— Ça ira, dit Ayshe en lui jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Laissez-nous, s'il vous plaît.

Son visage était très pâle.

— Appelez-moi si je peux vous aider, dit Bolan.

Il sortit dans la cour. Remonté dans le Tacom, il glissa le Desert Eagle à sa cuisse gauche, dans un holster militaire, puis le Beretta 93-R à son épaule. Il alla prendre deux cartouchières de munitions destinées au Spas 12. Des grenades étaient rangées dans le harnais de combat qu'il portait. Il prit un fusil d'assaut M-16, équipé d'un lance-roquettes M-203, comme arme principale.

Quelques minutes plus tard, Ayshe le rejoignit.

— Votre grand-mère va mieux ? demanda Bolan.

Pour toute réponse, Ayshe hocha la tête.

— Que s'est-il passé ?

— Rien.

Ayshe se dirigea vers la petite bâtisse qui abritait le bateau – une pirogue de style cajun – et une remorque. Elle avait déjà amené la vieille camionnette de sa grand-mère aux portes du garage. Ouvrant celles-ci, elle entra à l'intérieur et essaya de fixer la remorque à l'arrière du pick-up.

— Allez-vous m'aider ? demanda-t-elle soudain d'une voix haletante.

— Quand vous m'aurez dit ce qui se passe, répondit Bolan.

— Ça ne vous regarde pas !

Elle laissa tomber la remorque avec un bruit sourd.

— Je pense que ça devrait, murmura le guerrier.

— Bon sang, Fox ! Vous m'avez demandé de l'aide. Alors, faisons ce que nous avons à faire, et tenons-nous-en là !

— J'avais besoin de quelques indications pour me diriger, dit Bolan. Mais je peux très bien me débrouiller seul.

Il ne fit aucun mouvement pour venir en aide à la jeune femme.

— Peut-être que vous pouvez, acquiesça-t-elle. Mais si quelque chose ne va pas et que vous vous perdez dans les bayous ? Combien de gens mourront encore ? Je ne suis pas prête à vivre avec une telle responsabilité. Depuis le début de l'affaire, vous êtes notre meilleure chance de mettre un terme à toutes ces saloperies.

Elle fit une pause.

— Si vous essayez de me planter ici, j'irai directement trouver Lockspur et je lui raconterai tout. Avec des hélicoptères, nous serons là-bas avant vous.

— Et vous perdrez l'avantage de la surprise.

— Je le ferai ! menaça Ayshe.

— Vous irez à pied, alors. Il n'y aura plus aucun véhicule en état de marche ici.

— Bon Dieu, Fox, allons-y !

— Non.

Soudain, Ayshe se mit à rire, d'un rire légèrement hystérique.

— Vous voulez savoir quel est le problème ? Très bien !

Elle prit une profonde inspiration.

— Vous êtes superstitieux ?

— Comment ça ?

— Vous croyez que la magie vaudou peut faire marcher les morts ? Que les fantômes hantent les maisons et les cimetières ? Que ma grand-mère peut parfois prédire l'avenir ?

Ayshe écarta les cheveux qui lui tombaient sur le visage.

— Elle a eu une vision, tout à l'heure. Cela lui arrive assez souvent. Mais celle-là était si forte qu'elle l'a rendue malade. Elle a vu que ces gens allaient essayer de me tuer, cette nuit.

— Raison de plus pour que vous restiez ici, dit Bolan.

— Ça ne servira à rien. Si sa vision est juste, et elles le sont toujours, ils me tueront, que je sois avec vous ou pas. Si j'essaye de leur échapper en m'enfuyant, en vous laissant vous perdre dans ces marais, j'irai peut-être droit sur le type qui doit me tuer. Maintenant,

dites-moi : dans quel cas serai-je le plus en sécurité ? Avec vous, ou seule ?

Sans un mot, Bolan remonta dans le char de guerre et en ressortit avec deux gilets pare-balles. Il en tendit un à Ayshe, puis se tourna vers sa grand-mère, qui venait d'apparaître dans l'entrée de la maison.

— Je vous la ramènerai, dit-il. Vous avez ma promesse.

La vieille femme acquiesça d'un hochement de tête, puis les observa tandis qu'ils accrochaient la remorque à la camionnette. Ils montèrent à bord du véhicule et sortirent de la clairière, suivant une route étroite et défoncée.

Bolan n'essaya pas d'engager la conversation. Il laissa Ayshe à ses propres pensées et se prépara mentalement à l'affrontement qui l'attendait. Bien sûr, il aurait préféré partir en guerre avec le Tacom et sa colossale puissance de feu. Mais il n'était pas question de faire rouler le « gros veau rugissant » dans les bayous. Il était beaucoup trop lourd pour un territoire dont on ne savait jamais si c'était la terre ou bien l'eau.

CHAPITRE IX

— Doucement !

Mack Bolan entendit les voix et, en silence, il sortit sa rame des eaux sombres du bayou.

Ayshe s'agenouilla à l'avant de la pirogue. Elle aussi avait ramené sa rame dans le bateau, pour l'empêcher de s'égoutter dans le bayou. Elle portait son gilet pare-balles, et son Glock était suspendu à son épaule, dans un holster.

À l'est, Bolan crut repérer la faible lueur de lumières encore lointaines. Il tendit le bras dans cette direction.

Ayshe acquiesça d'un hochement de tête et replongea sa rame dans les eaux stagnantes, afin de faire virer de bord le frêle esquif, tandis que Bolan pagayait à l'arrière.

Ils entrèrent en contact avec la rive. Rapidement, Marisa attacha la pirogue à un saule dont les branches dissimulaient le bateau. De son côté, Bolan souleva son équipement et mit pied à terre.

— Vous êtes sûre de ne pas vouloir attendre ici ? demanda-t-il à Ayshe.

— Certaine. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour me tourner les pouces.

À son ton déterminé, Bolan comprit qu'elle ne changerait pas d'avis.

— Vous passez devant ou derrière ? demanda-t-il.

— Devant. Et si vous avez un problème avec votre barda, prévenez-moi.

Sur ces mots, elle partit à vive allure, se frayant sans peine un chemin parmi les broussailles et les mousses.

Bolan garda le contact avec elle sans trop de problèmes. Il recommença à pleuvoir, et la lueur encore distante des lumières s'estompa.

Alors qu'ils venaient d'escalader une petite éminence, Bolan sortit ses lunettes de nuit.

Ils dominaient une clairière. Un toit en bardeaux, pentu, d'au moins trente mètres carrés, avait été construit entre certains des arbres

environnants, qui faisaient office de supports. De nombreuses lampes à huile étaient suspendues au toit, sous lequel étaient réunis une quarantaine d'hommes. Bolan put voir qu'ils étaient tous armés, de fusils ou d'armes de poing. La plupart avaient le visage barbouillé de suie, et il lui fut facile de repérer Madigan et Kaliope parmi eux.

Une cérémonie se déroulait, ponctuée par des battements de tambours qui faisaient écho à la rumeur sourde de l'orage. Un homme bedonnant au crâne couronné de cheveux grisonnants et vêtu d'un pantalon de coton blanc tournoyait et dansait au milieu du cercle que formaient les autres silhouettes.

— C'est Papa Glapion, chuchota Ayshe.

Bolan l'aurait deviné. Bientôt, Glapion s'arrêta de danser et commença à chanter. Puis il se pencha et souffla une poussière blanche sur le visage d'une femme attachée et étendue sur le sol boueux. Les tambours continuèrent à battre le rythme, mais de façon plus soutenue et plus rapide.

On coupa les liens de la victime. Elle était toujours étendue par terre, immobile. Deux hommes sortirent alors de la foule et agrippèrent la femme par les pieds et les épaules. Ils la transportèrent hors de la fragile construction et entreprirent de l'immerger dans l'eau immobile d'un bras du bayou.

— Immersion symbolique, dit Ayshe.

— Ils vont la tuer ! gronda Bolan.

Il leva le M-16 et ajusta son tir. Avec cette fichue pluie, sa lunette de nuit était presque inutilisable.

Bolan savait que s'il tirait sans être sûr à cent pour cent d'atteindre ses cibles, il n'accorderait à la femme que quelques minutes de sursis, et qu'il mettrait en péril la vie des autres prisonniers du « bokor ». Et qu'il mettrait toute l'opération par terre. Il se leva et commença à descendre prudemment la pente, restant sous le couvert des broussailles.

Ayshe le suivit de près, le Glock à la main.

À présent, les deux hommes avaient sorti la femme de l'eau pour la placer de nouveau sur le sol. Alors, Glapion l'appela, d'une voix dure et insistante. La femme se leva et se tint debout, chancelante. Lorsque Glapion lui en donna l'ordre, elle marcha pour aller rejoindre deux chênes, à l'ouest du toit. Il fallut quelques secondes à Bolan pour s'apercevoir que d'autres silhouettes se trouvaient déjà là, comme figées. Avec l'obscurité et la pluie, il ne les avait pas remarquées jusque-là.

— Mon Dieu ! chuchota encore Ayshe. Ma grand-mère m'a bien dit que c'était un endroit où l'on amenait des hommes afin de les

déposséder de leur âme. Mais je croyais que c'étaient juste des histoires pour effrayer les enfants.

— Ils sont drogués, dit Bolan.

Toutefois, cela n'atténuait en rien le malaise que lui procurait ce spectacle.

Kurtzman lui avait donné quelques explications lors d'une précédente conversation. L'existence des zombies avait été attestée par des scientifiques et chercheurs. À en croire leurs conclusions, les victimes étaient enfermées dans un état quasi autistique par les drogues du « bokor », avec des rituels et un endoctrinement religieux. Après un tel traitement, un retour à la normalité – quand il était possible – prenait souvent des mois de soins et d'assistance psychiatriques.

— Je sais, dit Ayshe. C'est ce que je me répète, mais c'est dur à avaler.

Les tambours battaient toujours leur sinistre mesure. La danse reprit quand une autre victime fut amenée sous le toit.

Bolan se redressa dans les broussailles. Derrière le tronc d'un grand chêne, il repéra un garde, une 30.30 incliné en travers du torse. Il fit signe à Ayshe de le couvrir, puis sortit le Beretta équipé d'un réducteur de son.

Le type avait les yeux fixés sur la cérémonie vaudou. Pourtant, quelque chose dut l'alerter, car il commença à se tourner, son arme déjà levée. L'Exécuteur posa le doigt sur la détente et envoya une parabellum de 9 mm qui traversa le cerveau du pourri. Le cache-flammes dissimula l'éclat de lumière à l'extrémité du canon.

L'homme s'écroula en silence dans les broussailles. Songeant qu'il ne se relèverait plus, même avec l'aide du « bokor », Bolan poursuivit sa progression, pour aller s'arrêter à moins de trente pieds de la grande construction de paille.

Glapon se penchait sur sa prochaine victime. Bolan leva le fusil d'assaut jusqu'à son épaule et glissa le doigt sur la détente du M-203. Le lance-roquettes contenait une grenade très puissante qui sèmerait à coup sûr la confusion. Il prit pour cible les hommes de Glapon qui se trouvaient les plus éloignés des prisonniers, visant légèrement derrière eux. Puis il pressa la détente.

L'ogive de 40 mm alla s'écraser dans l'arbre. L'explosion fut assourdissante, et le souffle fit vaciller l'arbre, qui s'enflamma. Une lumière vive transperça la nuit.

Revenant au M-16, l'Exécuteur réussit à ajuster quatre tirs mortels avant qu'un feu nourri ne l'oblige à aller s'abriter. Il se jeta derrière un chêne et observa ce qui se passait. Il vit Glapon et toute sa clique se

disperser et, tandis qu'il rechargeait le M-203 avec une grenade anti personnelle, il chercha Madigan et Kaliope du regard. Ils étaient invisibles.

Il balança la grenade vers un petit groupe d'hommes qui avaient pris leur course dans sa direction. L'ogive de 40 mm explosa au beau milieu des pourris, qui furent soufflés dans toutes les directions.

Aussitôt après, une balle effleura une branche d'arbre, juste à côté du visage de Bolan, et lui projeta de minuscules éclats de bois sur la joue.

Repérant sans peine le flingueur, le guerrier visa le torse de l'homme, à l'emplacement du cœur, et tira à trois reprises, de façon rapprochée. L'autre fut projeté au sol, sans vie. Bolan positionna le sélecteur du M-16 sur la position automatique et vida le reste du chargeur en direction des lampes suspendues au toit. L'huile s'enflamma, et les lanternes tombèrent.

Cernés par le feu, tous ceux qui se trouvaient encore sous la grande hutte coururent en hurlant dans la forêt. Certains ressemblaient à de véritables torches vivantes.

Le guerrier se replongea dans les broussailles et sortit le chargeur vide du fusil. Il allait le remplacer quand il sentit un mouvement, sur sa gauche.

Il s'agenouilla, en même temps qu'il faisait jaillir le Spas 12 de sa gaine de cuir. Le fusil hoqueta dans ses mains tandis qu'il arrosait la végétation autour de lui.

Le torrent de plomb prit le flingueur au-dessous de la ceinture, lui cisailant les jambes et l'envoyant s'écraser dans la boue.

Bolan finit de recharger le fusil d'assaut. Ici et là, des coups de feu partaient, des voix se lançaient des ordres les unes aux autres. Le guerrier se rendit compte qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait Ayshe. Et il n'avait pas oublié la vision de Marie Desormeaux.

Au même moment, le son de pales d'hélicoptère qui brassaient l'air parvint jusqu'à lui.

Bolan se mit en mouvement, droit vers le point où il avait vu Madigan et Kaliope pour la dernière fois.

— Faites-moi atterrir cet hélico ici ! aboya Arne Madigan dans son talkie-walkie. Maintenant !

Il alla s'abriter derrière un arbre, le Detonics Scoremaster dans une main.

— Alors, que pensez-vous de l'Agent Spécial Fox, maintenant ? demanda Kaliope.

Un grand sourire éclairait son visage maculé de boue.

— Je veux sa peau, répondit Madigan.

Il leva les yeux vers le ciel, les yeux plissés à cause de la pluie.

Les phares de l'hélicoptère brillaient par intermittence à travers les gouttes d'eau, jetant des flaques de lumière sur le sol. Le talkie-walkie de Madigan crachota.

— J'ai besoin d'une aire d'atterrissage, dit le pilote.

Madigan désigna les hommes et les femmes que Glapion avait drogués.

— Amenez-les jusqu'à l'héliport, lança-t-il à Kaliope. Je m'occupe de baliser le terrain.

La blonde hocha la tête.

— Vous savez que ça mènera Fox droit sur nous.

— Ouais, alors bougeons-nous.

Madigan s'engouffra dans la forêt, suivant un sentier étroit qu'il avait repéré peu auparavant. Une ombre surgit soudain devant lui.

Il leva le Scoremaster et fit feu à trois reprises. La silhouette s'effondra. Alors qu'il enjambait l'homme, Madigan s'aperçut qu'il venait de flinguer un des valets de Glapion. Au point où il en était, ça ne faisait aucune différence pour lui.

Quelques minutes plus tard, il atteignit la clairière qu'il avait aménagée en aire d'atterrissage et localisa le disjoncteur. Il actionna le levier, et les puissantes lampes déversèrent une lumière éblouissante sur toute la zone.

Une file d'hommes et de femmes à la démarche traînante émergea peu après des arbres. Kaliope et quatre hommes les menaient devant eux à la manière d'un troupeau de bêtes, les poussant et leur criant des ordres.

Le cerveau vide, incapables de la moindre réaction, les zombies atteignirent l'héliport. Pour Madigan, ils ne représentaient rien de plus que des corps auxquels on prélèverait des organes à la valeur inestimable.

L'hélicoptère fit du sur-place au-dessus d'eux, puis amorça sa descente, soulevant de la boue et de l'eau. Quelques secondes après, il avait atterri.

Aussitôt, Madigan agrippa une femme et la poussa vers l'arrière de l'appareil. Kaliope et les autres s'occupèrent de ceux qui restaient, les entassant dans la carlingue comme des vulgaires marchandises.

Le trafiquant d'organes alla s'asseoir sur le siège du copilote tandis que Kaliope s'occupait de la mitrailleuse montée sur un bras articulé.

— Décollez ! cria Madigan au pilote.

Regardant à travers le Plexiglas moucheté de pluie, il se demanda où l'agent du FBI pouvait être. Un pied calé contre la portière ouverte, il tenait le Detonics serré dans sa main.

L'hélicoptère s'éleva lentement.

Aussitôt qu'elle vit l'hélicoptère se stabiliser en l'air, Ayshe se pressa vers le flot de lumière encore lointain.

L'hélico était juste au-dessus de la ligne d'arbres, descendant de façon régulière. Elle accéléra encore l'allure. Les branches lui giflaient le visage, le griffaient. Une seconde seulement après qu'elle eut découvert le sentier, l'appareil disparut derrière les frondaisons. Un autre tournant l'amena à moins de cinquante mètres de lui. Elle arriva là juste à temps pour voir la femme aux cheveux blonds se glisser dans l'appareil, derrière une mitrailleuse. D'après ce que lui avait dit Fox, Ayshe savait qu'il s'agissait d'une dangereuse criminelle, la fameuse Kaliope.

L'hélicoptère commença à s'élever doucement, les patins dégouttant de boue.

— Non ! cria Ayshe.

C'était un cri de désespoir pour les prisonniers autant que l'expression de sa frustration. Elle courut vers l'hélicoptère, le Glock levé à deux mains. Elle commença à tirer aussi vite qu'elle put, visant le rotor arrière de l'appareil. Si elle l'atteignait, le pilote n'oserait pas prendre plus de hauteur.

Le craquement sourd de la mitrailleuse emplit alors ses oreilles, et quelque chose la frappa en pleine poitrine, avec une violence inouïe qui la projeta en l'air. Le Glock s'envola de ses mains. Elle eut à peine conscience de heurter le sol, dans une mare de boue.

Puis tout devint noir.

Un tir d'arme automatique cisaila les branches à quelques centimètres seulement du visage de Bolan. Il plongea pour se mettre à couvert, puis décrocha une grenade de son harnais de combat. Ôtant la goupille, il balança le projectile.

L'explosion souffla deux des trois pourris qui se trouvaient là en embuscade, et une balle du M-16 eut raison du survivant.

De nouveau debout, Bolan poursuivit l'hélicoptère qui commençait à s'élever.

Faisant passer le M-16 dans son dos, le guerrier escalada les

branches feuillues d'un gros chêne d'où il aurait une bonne vision des choses. L'écorce lui écorcha les paumes alors qu'il se hissait en position.

Il reprit son fusil d'assaut. Il repéra sans problème une demi-douzaine de cibles, mais l'hélicoptère était parti et Ayshe demeurait invisible. Le M-16 bien calé contre l'épaule, pesant sur le tronc pour un maximum d'équilibre et de protection, l'Exécuteur balaya la zone qui s'ouvrait devant lui de droite à gauche et vida méthodiquement son chargeur. Quand le crépitement mortel cessa, il y avait huit combattants de moins sur le champ de bataille.

Un nouveau tir d'arme automatique, en provenance de la grande paillote, l'alerta.

Photographiant en pensée la position du flingueur, Bolan pressa la détente du M-203. L'ogive termina sa course contre un des arbres qui supportaient le toit en flammes. Celui-ci s'effondra, recouvrant le flingueur d'un linceul incandescent.

Bolan se laissa glisser en bas de l'arbre, puis sauta au sol. Il avait affronté les sbires de Glapion et adressé un sérieux avertissement à ces bouchers de trafiquants d'organes. Mais il lui fallait encore abattre d'autres cibles et retrouver Ayshe.

Il s'approcha de la grande maison en flammes. Un mouvement, devant lui, attira son attention. Malgré la pluie, il reconnut Papa Glapion.

Bolan suivit l'homme et commença à se rapprocher.

— Glapion ! appela-t-il.

Le « bokor » regarda par-dessus son épaule. Quand il vit Bolan, il redoubla d'efforts pour s'enfuir et courut sur la gauche.

Le soldat lui emboîta le pas, se frayant un chemin à travers les broussailles. Il déboucha dans une clairière. À moins de vingt mètres de lui, le « bokor » s'était arrêté au milieu d'un misérable cimetière abritant quelques tombes.

— Savez-vous qui je suis ? demanda Glapion en faisant face à Bolan.

— Oui, répondit l'Exécuteur.

— Alors, vous savez aussi quel pouvoir je détiens ?

— Je sais surtout que vous avez trouvé un bon endroit pour mourir, répliqua Bolan.

— La mort ne me fait pas peur. Je contrôle la mort.

Il sortit un couteau de sa ceinture, puis commença à psalmodier, élevant sa voix jusqu'à faire vibrer l'air.

Soudain, la terre commença à se soulever, devant les tombes, et

quatre silhouettes se dressèrent. Leurs orbites semblaient vides, leurs vêtements étaient couverts de boue. Et les quatre créatures tenaient des flingues à la main.

L'esprit de Bolan chancela. En aucune manière il ne croyait au surnaturel. Cherchant une explication rationnelle à ce qu'il voyait, il décida que le « bokor » avait dû enterrer quelques-uns de ceux qu'il avait drogués, les maintenant en vie avec des tubes qui les approvisionnaient en air et en aliments. Puis il les avait appelés avec ses incantations... Le guerrier n'avait rien de mieux, et il s'en contenta.

— Allez-vous-en ! cria Glapion, et je vous laisserai vivre.

Bolan reporta son regard sur le « bokor ».

— Je ne pense pas.

— Imbécile ! hurla Glapion. Tuez-le ! ordonna-t-il aux zombies.

L'arme au poing, les morts vivants avancèrent vers Bolan de leur démarche traînante. Ils n'eurent aucune chance face à l'Exécuteur. Il fit décrire au M-16 un mouvement latéral, arrosant ses cibles de courtes rafales qui les projetèrent en arrière, l'un après l'autre. Aucun de ces morts-vivants ne se relèverait plus.

Alors que le fusil d'assaut était vide, Glapion poussa un hurlement sauvage et se précipita sur Bolan en brandissant son couteau.

L'Exécuteur fit passer le M-16 dans sa main gauche et sortit le Desert Eagle. Le .44 tressauta dans sa main, et les quelques grammes de plomb qu'il vomit atteignirent le « bokor » en plein visage.

Glapion se tordit vers l'arrière et s'effondra.

Bolan jeta le charme que Liliane lui avait donné sur le cadavre. Puis il revint vers la forêt, se dirigeant vers l'aire d'atterrissage. Il était persuadé que Ayshe se trouvait par-là.

Il la repéra sans peine, couchée sur le bas-côté du sentier. Son gilet pare-balles avait stoppé une balle, mais elle ne respirait plus.

Avec des gestes précis, il la tira à l'abri des broussailles et commença un massage cardiaque, espérant qu'il n'était pas trop tard.

CHAPITRE X

Marie Desermeaux attendait sur la rive du bayou. Elle portait un vieux ciré jaune avec lequel elle avait affronté les ouragans des trente-huit dernières années. Il lui avait fallu presque deux heures pour trouver l'endroit où sa petite-fille et l'homme qui l'accompagnait avaient laissé la camionnette et avaient pris l'eau avec la pirogue.

À cause de la pluie qui tombait toujours, elle ne put entendre le glissement régulier de l'embarcation sur l'eau ; et elle n'eut conscience de sa présence que lorsqu'elle fut capable de distinguer sa silhouette parmi les ombres qui peuplaient le bayou.

Elle se leva vivement.

L'homme du FBI était à l'arrière, ramant doucement. Sa petite-fille était couchée à plat ventre dans le fond de la pirogue, sous une couverture. Quand l'homme eut amené le bateau jusqu'à la rive, il descendit et échoua l'embarcation.

S'agenouillant, Desermeaux écarta la couverture et pressa la main sur la joue froide de Marisa. Ses yeux s'emplirent de larmes. Puis elle sentit le filet d'air tiède qui s'échappait des narines de sa petite-fille.

Elle leva les yeux.

— Elle est vivante ?

— Oui, répondit Bolan.

Il fit passer ses armes sur son épaule, avant de prendre la jeune femme dans ses bras.

— Je pense que ça va aller.

Il la porta jusqu'à la camionnette, la serrant contre lui pour la protéger de la pluie.

— Que s'est-il passé ? demanda Marie Desermeaux en ouvrant la porte du pick-up.

Avec précaution, Bolan déposa Ayshe à l'intérieur.

— On lui a tiré dessus avec une mitrailleuse de gros calibre. Son gilet a stoppé la balle, mais son cœur s'est arrêté sous la violence de l'impact. Heureusement, je l'ai trouvée au bout de quelques minutes, et j'ai pu faire repartir le cœur.

— Elle était morte ?

— Techniquement parlant, oui.

— Bien, dit Marie Desermeaux, et elle sourit.

Elle vit que l'homme était intrigué.

— Si Marisa était techniquement morte, expliqua-t-elle, cela signifie qu'elle n'a plus rien à craindre pour cette nuit. Mes visions se réalisent toujours.

Elle monta à bord de la camionnette, laissant la tête de sa petite-fille reposer contre son épaule.

Après avoir fixé la pirogue sur la remorque, Bolan vint s'installer au volant.

— Mais ça n'est pas fini, n'est-ce pas ? lui demanda la guérisseuse.

— Ça l'est pour Marisa.

— Pas pour vous ?

— Non.

Ils roulèrent en silence pendant un instant, puis Marie Desermeaux dit :

— Merci de l'avoir ramenée à la maison.

— Votre petite-fille est une sacrée femme.

— Je sais.

Et elle caressa les cheveux de Marisa.

— On a trouvé à l'Aéroport International de La Nouvelle-Orléans une petite boîte appelée Executive Transport, expliqua Eduard Hamlin. Ils ont des contrats avec de nombreuses sociétés pétrolières pour transporter leurs équipes dirigeantes à travers le monde. Ils ont aussi quelques hélicoptères qui font régulièrement des navettes entre ici et le Golfe. Un de mes gars m'a appelé quand il s'est rendu compte qu'un plan de vol d'urgence avait été rempli par un des pilotes, hier, juste après que ce Dreyser s'était fait buter dans un hôpital. J'ai mis plusieurs hommes sur le coup. Si je trouve quoi que ce soit, vous le saurez.

— Je vais vérifier, dit Bolan. Si je ne trouve rien très vite, je serai contraint de vous recontacter.

Il appuya sur le bouton du téléphone cellulaire afin de couper la communication.

Le guerrier était assis dans le module opérationnel du Tacom, devant la maison de Desermeaux. Il s'était assuré que Ayshe allait bien. Elle avait repris connaissance à deux reprises, mais avait replongé aussitôt dans le sommeil. Chaque fois, elle avait paru lucide et se souvenait de ce qui lui était arrivé.

Bolan prit une gorgée du café que la guérisseuse lui avait préparé, puis composa le numéro du Black Warriors Group. Il demanda à parler à Kurtzman. Installé devant son ordinateur, celui-ci se mit aussitôt à travailler sur la piste Executive Transport.

Le guerrier jeta un coup d'œil à la pendule murale du char de guerre. Son regard était voilé. La fatigue commençait à s'insinuer jusque dans ses os. Il ferma les yeux. Dehors, la pluie tombait toujours.

— Bingo ! lança Kurtzman quelques minutes plus tard avec une note de triomphe dans la voix. Executive Transport existe depuis la fin des années 60 – comme on recherchait des compagnies récentes, je ne me suis pas intéressé à eux dès le départ. Et puis, ils travaillent surtout avec des clients du gaz et du pétrole. C'est une boîte privée, qui a changé de mains seulement deux fois. Le dernier changement remonte au mois de septembre de l'an dernier.

— Madigan ? demanda Bolan.

— Ouais ! Il s'est livré à toute une série de manigances, pour la plupart légales, avec les actes de propriété, afin de brouiller les pistes. Mais la signature qui figure au bas de la licence est celle de Carlton Quincy, un des pseudos que Madigan utilisait à Hong-Kong.

Bolan alluma son ordinateur.

— Tu peux me faxer tes renseignements ?

— Bien sûr.

Un moment plus tard, l'imprimante commença à crépiter.

Le cerveau du guerrier fonctionnait à plein régime.

— Les chances sont minces pour que Madigan effectue les prélèvements d'organes dans les entrepôts de l'aéroport.

— Je suis d'accord. Entre les inspections régulières et le trafic important de l'aéroport, cela rendrait les choses vraiment difficiles.

— Est-ce que Carlton Quincy aurait loué ou acheté quelque chose, récemment ? Un entrepôt, par exemple ?

— Non. En fait, notre bonhomme a loué une plate-forme de forage dans le Golfe du Mexique, à moins d'une heure de vol de La Nouvelle-Orléans.

— Et Executive Transport effectue des liaisons régulières entre ici et le Golfe, dit Bolan en se souvenant de sa conversation avec Hamlin.

— Tout juste. C'est une couverture de première, Striker ! Tu dois au moins reconnaître que cet enfoiré a un beau sens de la stratégie.

— Qu'est-ce que tu peux me donner à propos de la plate-forme ?

— Tout ce que tu voudras.

— Alors, envoie.

L'imprimante commença à déverser toutes sortes de documents, depuis des copies des actes de propriété jusqu'au schéma du système de sécurité de la plate-forme. Bolan savait qu'après avoir étudié toute cette doc, il aurait une bonne idée de la façon dont il allait manœuvrer.

Il coupa la communication avec le Ranch, rangea les papiers en deux tas et descendit du Tacom. Il alla frapper à la porte de la maison.

La vieille femme lui ouvrit.

— Je dois y aller, dit-il. Mais j'aimerais que vous donniez ça à Marisa.

Il lui tendit une des liasses de feuillets.

— Il y a là des informations intéressantes pour son affaire. Mais attendez quelques heures avant de lui donner. Sinon, cela pourrait me rendre les choses difficiles.

Marie Desermeaux lui prit la main pendant un instant et leva les yeux vers lui.

— J'ai essayé de voir ce que le futur vous réserve, mais je n'ai rien vu. La seule chose que je sente autour de vous, c'est la mort. Peut-être parce que vous allez bientôt mourir. Ou peut-être parce que vous êtes si proche de la mort, en permanence, qu'il est impossible de vous séparer l'un de l'autre.

— Peut-être les deux, murmura l'Exécuteur. Cela fait longtemps que je vis ainsi, et je n'ai pas de réponse à vous apporter. Dites au revoir à Marisa pour moi.

Il se détourna et regagna le mobil-home. Kurtzman avait fait le nécessaire pour qu'un hélicoptère attende l'Agent Spécial Travis Fox à l'Aéroport International de La Nouvelle-Orléans quand il arriverait là-bas. Il devait atteindre la plate-forme avant l'aube.

— Ils ont commencé à préparer notre premier patient, indiqua Winston Chen.

Installé devant son ordinateur, Arne Madigan leva les yeux vers le chirurgien.

— Bien.

Il se leva et rejoignit Chen devant la baie vitrée qui donnait sur la salle d'opérations. Le premier des zombies de Glapion se trouvait sur la table.

— Douze prélèvements d'organes dans la même journée ! lança Chen d'un ton joyeux. On n'a jamais vu une récolte pareille. Il suffirait qu'on maintienne la cadence pendant un mois, et on n'aurait plus qu'à

se retirer. Le marché est énorme, vous le savez comme moi. L'United Network for Organ Sharing a dans ses fichiers plus de douze mille personnes en attente d'un organe.

Parmi elles, beaucoup ont les moyens de débloquent de grosses sommes, et de s'offrir nos services.

— Un break de quinze jours ne nous fera de mal ni à l'un ni à l'autre, dit Madigan.

— Vous avez sans doute raison, approuva Chen. Mais maintenant que nous avons Glapion avec nous et un plus grand nombre de cobayes facilement accessibles pour des examens tissulaires, il me semble qu'on pourrait augmenter le rythme.

— Nous le ferons, assura Madigan.

Il entraîna le chirurgien jusqu'à la porte.

— Allez-y, maintenant, on vous attend.

Assise sur un coin de son bureau, Kaliope attrapa la télécommande qui permettait de faire apparaître sur l'écran de télévision l'image des caméras installées à travers la plate-forme. Elle passa de l'une à l'autre et étudia les divers angles qu'elles couvraient, depuis la ligne d'horizon et celle de la côte, jusqu'au ciel gris ardoise.

— S'il savait où nous sommes, lui dit Madigan, il serait déjà là.

— Peut-être, répondit Kaliope. Il vous inquiète, n'est-ce pas ?

— Pas plus qu'un autre.

— Vous avez une idée de ce qui est arrivé au « bokor » ?

— Je préfère penser qu'il est vivant et que cet agent du FBI est mort.

Madigan contempla un instant la mer, puis se tourna pour rejoindre le piano, dont il effleura les touches.

— Une fois que les opérations bancaires auront été régularisées, dit-il par-dessus son épaule, pourquoi ne me laisseriez-vous pas vous emmener jusqu'à Rio ? Il y a là-bas un grand nombre d'occupations auxquelles nous pourrions nous livrer, et qui seraient capables de satisfaire tous vos appétits...

— Eh bien ! pourquoi pas...

Alors qu'il revenait à son ordinateur, Madigan eut le sentiment que le futur lui offrait de nouveau de belles perspectives.

Mack Bolan pilota sans trop de peine la petite navette sous-marine SEAL dans les eaux du Golfe. Le SDV Mk9 était conçu pour transporter deux plongeurs, et son autonomie en oxygène était de plusieurs heures. Pour sa mission, Bolan avait demandé à être largué de l'hélicoptère militaire que Kurtzman lui avait fait préparer. Grâce à

l'intervention de Brognola, l'opération avait pu se dérouler sans qu'aucune question ne soit posée. Mister Fox, du Black Warriors Group, était sous les ordres directs du président des États-Unis ! Bolan, tout compte fait, trouvait sa position cocasse.

Le guerrier navigua sous l'eau durant une quarantaine de minutes pour atteindre la plateforme, restant entre trois et six mètres sous la surface de l'eau. À moins d'un demi-kilomètre du derrick, il descendit à plus de dix mètres de profondeur afin de n'être vu d'aucune des sentinelles postées sur la plate-forme.

Il coupa le moteur et laissa la navette sous-marine glisser entre les jambes de l'ouvrage. Passant de l'alimentation en oxygène du SDV à son scaphandre autonome, il sortit de l'appareil pour le fixer à un des poteaux de soutènement. Puis, équipé de son sac imperméable, il nagea doucement jusqu'à la surface.

Le pont de la plate-forme se trouvait à plus de dix mètres au-dessus de lui. Aucun garde n'était visible. Le guerrier prit toutefois le temps de repérer les caméras de surveillance à infrarouges installées ici et là.

Une fois qu'il eut escaladé l'intérieur d'un des énormes poteaux, hors du champ des caméras, Bolan se débarrassa de sa tenue de plongée humide et se retrouva vêtu seulement de sa combinaison de combat. Il sortit une paire de chaussures légères de son sac, puis glissa le Desert Eagle à sa cuisse et le Beretta 93-R à son épaule. À son harnais militaire, il accrocha des grenades, ainsi que des chargeurs destinés aux deux armes de poing et au Heckler & Koch MP-5 qu'il portait. Comme arme principale, il avait choisi le combiné M-16/M-203, qu'il avait déjà utilisé lors de son dernier combat. Dans les poches de son gilet pare-balles, il glissa des munitions supplémentaires.

Du regard, il suivit les poteaux de soutènement de la plate-forme sur toute leur longueur et découvrit que des barreaux étaient positionnés à peu près tous les six mètres. Il sortit de son sac un grappin télescopique relié à une corde en Nylon et le balança vers le haut, accrochant sa cible dès la première tentative. Il grimpa jusqu'au premier barreau et s'y tint jusqu'à ce qu'il ait de nouveau lancé le grappin.

En quelques minutes, il avait atteint le niveau du pont, du côté où se trouvait l'héliport. De forme octogonale, il surplombait l'océan. Deux gardes patrouillaient dessus. Après s'être assuré qu'il était invisible des sentinelles et des caméras, Bolan disposa des explosifs sous l'héliport et fixa la télécommande de mise à feu à son gilet pare-balles, sur le torse.

Se fiant aux plans que lui avait fait parvenir Kurtzman, il se

dirigea alors vers la tour de dégazage du pétrole brut. Il posa quelques explosifs de plus, dont l'effet serait démultiplié par la nature instable des produits que contenait l'édifice. Il passa encore dix minutes à poser des charges destinées à couper net la torchère, près de la balustrade du pont.

Quand il acheva ses préparatifs, Brognola devait avoir alerté les garde-côtes depuis deux minutes seulement. Et quatre minutes plus tard, Bolan se trouvait de nouveau au niveau de la station de gazage.

Il fit glisser le combiné M-16/M-203 de son épaule tandis qu'il prenait position derrière un petit muret, tout en haut de la zone de production.

Faisant tournoyer le grappin au-dessus de sa tête, il l'envoya en face de lui, sur le garde-fou qui ceignait le toit du premier niveau des locaux de bureaux et d'habitation, puis il l'arrima solidement. Le toit en question était au moins deux mètres au-dessous de lui, de sorte que la corde suivait une trajectoire descendante. Elle courait derrière deux cuves de stockage jaunes et était à peine visible.

Alors qu'il posait les explosifs, un peu plus tôt, le guerrier avait pu reconnaître les lieux, et il avait la certitude que Madigan se trouvait dans les quartiers du second étage. Quant à la salle d'opérations, elle devait se trouver quelque part au premier niveau. D'où il était, le guerrier pouvait voir de grandes baies vitrées qui donnaient sur le plateau de la plate-forme et sur les eaux du Golfe.

Dans sa sacoche, il prit une paire de gants noirs aux doigts coupés et les enfila. Soulevant le M-16, il déposa six grenades fumigènes de 40 mm à côté de lui, puis entra la première dans le lance-roquettes.

Il regarda dans la lunette télescopique du fusil d'assaut et visa le cœur d'un garde armé qui se tenait sur la plate-forme d'observation la plus proche de lui. Deux autres sentinelles étaient postées près de lui. Il pressa la détente.

Le fusil tressauta en même temps que l'homme s'écroulait. Bolan déplaça son tir, sachant qu'il n'avait comme avantage qu'une seconde ou deux de confusion et des réflexes un peu lents. Il fit feu à deux reprises, deux balles de 5,56 mm qui couchèrent leurs destinataires.

Passant au M-203, le guerrier visa le pont de métal de la plate-forme et pressa la détente. Il rechargea aussitôt le lance-roquettes, tira, et il continua ainsi jusqu'à ce qu'il ait atteint les quatre points cardinaux de la zone qu'il avait mentalement délimitée sur le pont. Pour conclure, il plaça deux autres grenades fumigènes au centre.

Un brouillard rouge se forma sur la plateforme tandis que des sirènes se mettaient en marche, beuglant un avertissement trop tardif.

Un feu de réplique frappa le barreau métallique qui se trouvait

juste au-dessus de Bolan. Il s'agenouilla et se déplaça, s'éloignant de la corde. Il actionna la télécommande du détonateur et entra la combinaison qui déclenchait les charges posées sur la torchère.

La détonation du C-4 fit trembler la plateforme, puis la structure de métal se tordit violemment et se détacha du pont. Le gaz qui était dirigé sans incident à l'extérieur de la plateforme pour être brûlé s'embrasa soudain. Une monstrueuse langue de feu lécha un groupe de gardes qui se tenaient à côté. Certains ne purent rien faire et furent brûlés vifs ; d'autres allèrent se précipiter dans l'eau.

Revenant au M-16, l'Exécuteur abattit encore cinq hommes avant de devoir se mettre à couvert.

— Chopez-moi cet enculé ! cria une voix d'homme dans le système de sonorisation général.

Bolan plaça une grenade explosive dans le M-203. Il expédia l'ogive de 40 mm en direction des haut-parleurs, qui volèrent en éclats. Jetant un coup d'œil par-dessus le garde-fou, sur le côté, il vit des matelots converger vers lui. Il se choisit cinq cibles et réussit à en abattre trois avant de se jeter au sol. Certains des hommes escaladaient déjà les échelons métalliques qui couraient sur un côté de la structure au sommet de laquelle il avait pris position.

Balançant le fusil par-dessus son épaule, le guerrier rejoignit au pas de course la corde qu'il avait attachée à la balustrade. Il l'agrippa de ses mains gantées et se laissa aller. Grâce à la pente, il prit de la vitesse à mesure qu'il descendait. Alors que les gants s'échauffaient dangereusement, ses pieds entrèrent en contact avec le mur de béton de l'édifice qui abritait bureaux et habitations.

Il se balança par-dessus le garde-fou en même temps que des balles venaient ricocher sur le côté de l'édifice. S'agenouillant, Bolan programma le code correspondant aux charges placées au niveau de la zone de production.

Alimentée par les liquides inflammables que contenait le bâtiment, l'explosion fit trembler la plate-forme sur ses fondations. De gros nuages tourbillonnants, orange et noir, se formèrent au-dessus du bâtiment. Les flammes et la fumée épaisse, presque compacte, faisaient pleuvoir la mort sur les matelots. Le bâtiment lui-même fut bientôt semblable à une coquille vide tandis que des grandes flammes liquides glissaient sur le pont, tuant ou brûlant gravement tous ceux qui se trouvaient sur leur passage.

Bolan se redressa et se tourna vers les grandes baies vitrées proches de lui. Il décela du mouvement de l'autre côté. Empoignant le M&K MP-5, il trouva aussitôt la détente et vida le chargeur dans la fenêtre en décrivant un huit. Alors que des fragments de verre

tombaient encore, il rechargea le fusil d'assaut, puis s'engouffra à travers l'encadrement.

D'un coup d'œil, il balaya l'intérieur de la pièce. Une femme aux cheveux blonds était étendue sur le sol, face contre terre. Il n'y avait personne d'autre dans le bureau.

L'Exécuteur garda son arme braquée sur la porte en même temps qu'il s'approchait de la femme. Il la poussa avec le canon du MP-5.

Elle ne bougea pas.

Il sortit une paire de menottes en plastique. Avant de les lui passer aux poignets, il la fit rouler sur le dos et constata qu'il s'agissait bien de Kaliope. Il se pencha pour lui attraper la main.

Mais elle continua de rouler sur elle-même, et se redressa soudain brandissant un rasoir effilé, qu'elle gardait jusque-là caché entre ses doigts.

Seule l'expérience acquise durant des années de combat permit à l'Exécuteur de se pousser vers l'arrière et de sauver sa gorge. Il sentit quand la lame lui frôla la joue, y traçant un sillon de sang.

Avec un cri sauvage, la femme se jeta sur lui comme une furie.

Bolan tint bon. Il bloqua son assaut avec un large mouvement du bras, puis il lui envoya le revers de la main en plein visage, la frappant assez fort pour la soulever du sol et l'envoyer à quelques mètres.

Quand elle se redressa, son nez et sa bouche saignaient. Bolan tenait le Desert Eagle à la main.

— Vous allez me tirer dessus ? demanda-t-elle, sans cesser de brandir le rasoir qu'elle n'avait pas lâché.

— Si j'y suis obligé. C'est vous qui choisissez.

— Mourir ou être votre prisonnière..., dit-elle.

Elle se passa la langue sur ses lèvres en sang.

— Savez-vous quand un homme m'a dominée physiquement pour la dernière fois ?

Bolan ne répondit pas.

— Je me suis juré que cela n'arriverait plus jamais. Je suis maîtresse de mes propres choix — personne ne m'a jamais imposé les siens. Quel que soit le prix à payer.

Pendant un moment, l'Exécuteur pensa qu'elle allait se ruer sur lui, l'obligeant à tirer. Au lieu de quoi, elle se tourna et se jeta à travers la baie vitrée ouverte qui dominait la salle d'opérations, dix mètres plus bas. Elle donna l'impression de voler pendant quelques instants, puis Bolan l'entendit toucher le sol avec un bruit sourd, vaguement répugnant. Il jeta un coup d'œil à son corps, et à l'angle

étrange que formait son cou, il comprit que tout était terminé pour elle.

Empruntant une porte, sur sa droite, Bolan descendit une volée de marches qui l'amènèrent dans la salle d'opérations. Un petit groupe d'hommes et de femmes apeurés, abrutis par les drogues de Glapion, se tenaient dans un coin de la pièce.

Deux flingueurs cachés derrière l'imposant matériel médical surgirent soudain.

Bolan les abattit de deux courtes rafales. Il eut franchi la porte pour se retrouver sur le pont principal avant même que leurs corps aient touché le sol. Des torrents de flammes continuaient leur œuvre de destruction. Des nuages de fumée étaient suspendus dans l'air, sombres et huileux.

Bolan repéra Madigan qui se dirigeait en courant vers l'héliport. Il lui donna la chasse.

Au même moment, un trio de flingueurs émergea de derrière le derrick.

Alors qu'ils se séparaient, l'Exécuteur plongea sur la droite et roula sur lui-même pour éviter le torrent de balles qui lui était destiné. Il se rétablit aussitôt sur un genou, le fusil d'assaut bloqué sur le haut de sa cuisse. Les ogives brûlantes jetèrent les hommes au sol, l'un après l'autre.

Un hélicoptère jaune équipé de flotteurs attendait sur l'héliport. Il était sur le point de décoller.

Madigan, lui, fonçait droit sur l'appareil.

Saisissant le détonateur, Bolan composa le code destiné à activer ses dernières charges. Un battement de cœur plus tard, l'hélico fut disloqué par une terrible explosion. Des débris enflammés allèrent s'abîmer dans les eaux du Golfe.

Madigan s'arrêta en trébuchant, son arme à la main.

Le rugissement et le craquement des flammes emplirent le vide laissé par l'explosion. Bolan sortit le Desert Eagle et marcha droit sur Madigan.

Au loin, venant de l'ouest, un trio de gros hélicoptères se dirigeait vers la plate-forme.

— Ce sont les garde-côtes, dit Bolan en s'immobilisant.

Madigan regarda le trou irrégulier qui avait pris la place de l'héliport.

— Il semblerait que je n'aie plus de moyens de m'enfuir, observa-t-il.

— En effet.

— Et Kaliopé ?

— Morte.

— Elle était certaine d'avoir le dessus sur vous. Dommage que les choses ne se soient pas passées ainsi.

— Elle a fait tout ce qu'elle a pu.

— Je suppose qu'il n'y a aucune chance pour que je puisse me rendre et m'en remettre à la clémence d'un tribunal, dit Madigan sans conviction.

— Non. Vous avez tué trop d'innocents pour vous en tirer comme ça.

— Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à voir lequel de nous deux est le meilleur...

D'un geste vif, il leva son flingue.

Le mouvement de Bolan fut comme le reflet de celui de Madigan. Il visa et pressa la détente, incapable de distinguer la détonation du Desert Eagle de celle de l'arme de Madigan. Il sentit une balle le frôler et lui brûler le cou. La sienne termina sa course fulgurante entre les yeux du trafiquant et le précipita dans le trou creusé au beau milieu de l'héliport.

Le temps que Bolan ait rejoint le bord déchiqueté de l'orifice, le cadavre de Madigan flottait dans l'eau, sur le ventre. La police de La Nouvelle-Orléans et les garde-côtes éclairciraient sans peine les derniers mystères qui subsistaient à propos du trafic d'organes orchestré par le mafieux. Bolan savait que son rôle dans cette affaire demeurerait dans l'ombre. Certains se poseraient bien des questions à propos de l'Agent Spécial Travis Fox, mais Brognola se chargerait de neutraliser les plus curieux.

Il ne pouvait en tout cas se permettre d'être pris sur la plateforme. Sans hésiter, il sauta du pont pour plonger. L'eau salée lui brûla les poumons. Alors que le premier hélicoptère survolait le derrick, il avait récupéré son scaphandre autonome et sa combinaison, et il nageait vers la navette sous-marine. Il repartit de la même façon qu'il était arrivé.

Les progrès en matière de médecine et de technologie étaient pour beaucoup une source d'espoir. Malheureusement, il y aurait toujours des pourris comme Madigan pour trouver un moyen de corrompre cet espoir et d'en tirer profit, afin de satisfaire une avidité sans limite. Ces ordures, où qu'elles soient, trouveraient l'Exécuteur sur leur chemin.

Mack Bolan eut une pensée nostalgique pour Marisa. Mais on l'attendait déjà à Cincinnati.